

V  
**GEORGES LE FÈVRE**

**L'épopée  
du  
caoutchouc**

avec une préface  
**D'OCTAVE HOMBERG**



**1927**

SEPTIÈME MILLE

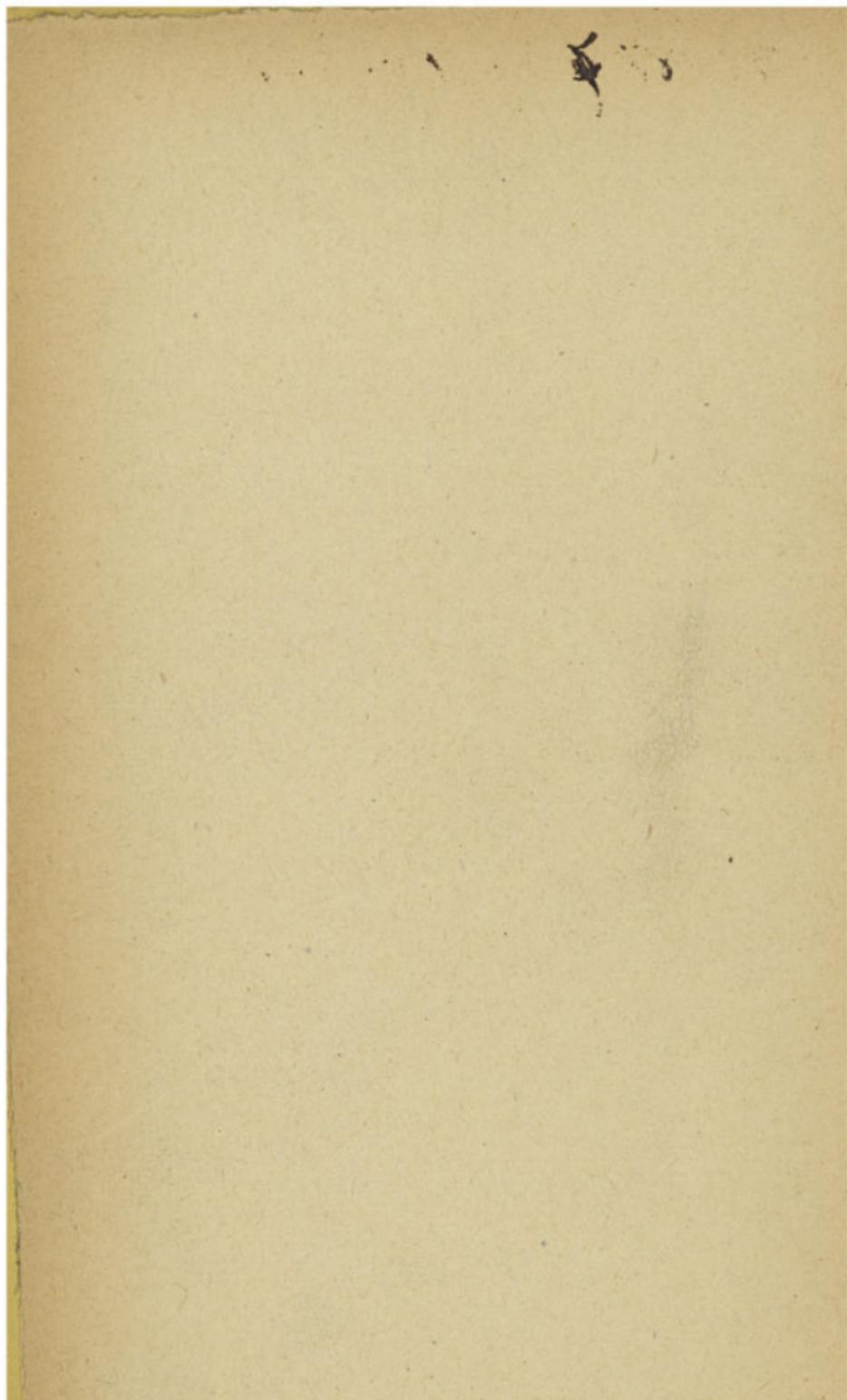
---

**LIBRAIRIE STOCK**

Delamain et Boutelleau

7, rue du Vieux-Colombier

**PARIS**





N° Bib = 385893 / - 10 1192

## L'ÉPOPÉE DU CAOUTCHOUC

## DU MÊME AUTEUR

CHANSONS SUR TROIS NOTES, illustré par Gobô (épuisé).

BAGNARDS ET CHERCHEURS D'OR — 1925 (Erenczi et fils,  
éditeurs).

BMLC

GEORGES LE FÈVRE

L'ÉPOPÉE  
DU  
CAOUTCHOUC

*avec une préface*  
d'OCTAVE HOMBERG

LA GRANDE  
ENQUÊTE DE  
LA DÉPÊCHE  
COLONIALE

1927

**LIBRAIRIE STOCK**  
Delamain et Boutelleau  
7, rue du Vieux-Colombier  
PARIS

REVUE DE  
LITTÉRATURE  
DE  
L'ÉTRANGER

*Copyright by Georges Le Fèvre 1927*  
Tous droits de traduction, adaptation, reproduction et représentation réservés pour tous les pays y compris la Russie (U.R.S.S.).



A OCTAVE HOMBERG,

AU GRAND FRANÇAIS.





## PREFACE

*Lorsque j'ai fait choix de M. Georges LE FÈVRE pour l'envoyer à travers le monde, suivre le caoutchouc, depuis le moment où il jaillit comme un lait précieux de l'entaille faite dans l'écorce de l'hévéa, jusqu'à celui où il sort des usines d'Akron, incorporé dans une semelle puissante qui portera une automobile de 60 HP, je savais, par un livre plein de couleur et de vie, déjà publié par lui sur la Guyane, que je mettais la main sur le « right man ».*

*Toutefois, M. LE FÈVRE est assez jeune pour qu'on puisse dire, sans rien d'offensant à son égard, mais en faisant, au contraire, la plus heureuse et la plus prometteuse des constatations, que son talent est dans la phase ascendante. Tous ceux qui liront l'Épopée du Caoutchouc, écrite pour la Dépêche Coloniale — qui s'est fait honneur d'apporter, sous cette forme nouvelle, la plus précieuse des contributions à l'étude d'un problème dont je dirai plus loin l'intérêt capital pour la France — seront de cet avis.*

*Il était vraiment impossible de décrire d'une plume plus alerte, sous une forme plus vivante, avec des touches plus colorées, la vie des plantations et celle des usines, d'évoquer de façon plus saisissante, toute cette humanité qui vit désormais d'un produit relativement nouveau dans le monde, depuis le moï qui défriche la brousse, l'indigène qui plante le stump, le coolie qui soigne l'hévéa, le planteur qui dirige son domaine, le courtier qui trafique du précieux produit,*

*jusqu'à l'usinier qui le transforme et le livre à tous ceux qui se servent de l'automobile pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs, et se font volontairement les esclaves de plus en plus dociles de ce besoin tyrannique de locomotion par où se manifeste notre existence trépidante d'aujourd'hui.*

*Le livre de M. Georges LE FÈVRE est pittoresque au premier chef; on peut dire, sans exagération, qu'il est aux anciennes relations de voyage, ce que le cinématographe est à la photographie. Là où il n'y avait que documents, récits, ou même tableaux, c'est la vie même qui se déroule à nos yeux, ou plutôt qui nous emporte avec elle. Nous ne regardons pas, nous n'assistons même pas, nous vivons avec ces êtres, dont l'auteur a fait ses compagnons, et qui nous deviennent, à nous aussi, familiers.*

*Si l'on ajoute que la scène se passe dans les pays qui sont les plus féeriques de l'univers, que par un saisissant contraste, c'est presque à l'ombre des temples millénaires de Java ou du Cambodge, derniers témoins de civilisations disparues, que s'ouvrent aujourd'hui plusieurs de ces grandes plantations destinées à satisfaire le plus moderne de nos besoins, on constatera que le décor ajoute, lui aussi, son charme à tout ce que le problème traité avait en lui-même de captivant.*

*Passionné de vie, M. LE FÈVRE est assez artiste pour savoir s'attarder un instant à la magie d'un paysage. Pour lui, le rêve vient à l'occasion couronner l'action ou même la stimuler. Il n'y a que les agités qui soient incapables d'être, à des moments choisis, des contemplatifs. Aucun homme ne fut vraiment d'action s'il n'a pas su s'arrêter de temps en temps pour regarder, et surtout pour imaginer.*

*Mais, ce serait faire d'un tel ouvrage un éloge bien banal et bien incomplet, que d'en vanter seulement le pittoresque.*

*Il y a là de cette « substantifique moelle » dont parlaient les vieux auteurs.*

*Eclatant comme ces fruits des tropiques que l'auteur n'aura sans doute pas manqué de déguster au passage, le livre est aussi nourrissant que savoureux.*

*Toutes les questions ne sont, au fond, intéressantes que dans la mesure où elles portent en elles de l'humanité. Un problème économique devient vite passionnant, si l'on aperçoit derrière lui se profiler des antagonismes, des rivalités, un aspect en somme de cette âpre lutte pour la vie qui reste la loi de l'espèce humaine comme de toutes les autres.*

*Il n'est peut-être pas exagéré de dire qu'à ce point de vue, la question du caoutchouc est, avec celle du pétrole, une des plus humaines qui soit.*

*Les premiers inventeurs de l'automobile ne se doutaient certes pas qu'en dotant le monde d'un engin si commode pour franchir partout et aisément la distance, ils allaient, du même coup, forcer les Nations à refaire leurs inventaires de matières premières et à chercher fébrilement à les compléter par ces produits nouveaux dont eux-mêmes venaient de démontrer la nécessité.*

*Tant que le caoutchouc n'avait servi à faire que de la gomme à effacer, voire même, du fait de l'invention de la vulcanisation, des tubes ou des vêtements imperméables, les forêts de l'Amazonie s'étaient montrées largement suffisantes pour des débouchés aussi restreints.*

*Mais, quand, avec l'automobile, le pneumatique entre en scène, tout change. Le caoutchouc sauvage se révèle immédiatement déficient. Les « Seringueiros » ont beau s'enfoncer chaque jour plus avant dans la forêt tropicale, leur maigre récolte, de plus en plus difficile, de plus en plus coûteuse,*

*ne suffit pas, ne peut plus suffire. Il ne s'agit plus d'aller dans la forêt, mais bien de créer des forêts nouvelles, et cette fois, des forêts artificielles et disciplinées : ce seront les plantations méthodiques d'hévéas, de cet arbre du Brésil, arraché à son habitat naturel, pour être installé désormais partout où il peut vivre et prospérer.*

*Je voyageais en Extrême-Orient en 1906, à l'époque précisément où le Brésil apparaissait inéluctablement condamné à perdre sa suprématie de producteur de caoutchouc, où les premières plantations d'hévéas étaient faites en Malaisie par quelques pionniers ardents et convaincus qui faisaient figure d'apôtres. C'était le premier accès de fièvre qui devait être suivi de beaucoup d'autres. A la foi nouvelle, venaient parfois des prosélytes inattendus. Je me souviens d'un religieux, procureur des Missions Étrangères à Singapour qui, aux jardins de sa communauté, avait annexé une petite plantation d'hévéas, et je le vois encore, caressant ses jeunes arbres et mesurant leur tour avec un amour (et s'il vit encore, il me pardonnera le rapprochement) presque comparable à celui qu'il devait témoigner à ses jeunes catéchumènes.*

*Ayant vu ce qu'on commençait à faire en Malaisie, j'eus bien vite l'idée de tenter en Indochine la même expérience. Les contradicteurs ne me manquèrent pas. N'avons-nous pas trop facilement en France, un penchant à croire l'étranger, et surtout — quand il s'agit de questions coloniales — l'Anglais, plus capable que nous? Quelques capitalistes de Paris, plus aventureux que les autres, mettaient bien de l'argent dans les plantations de Malaisie, mais ils n'écoutaient alors qu'avec scepticisme mes projets sur l'Indochine.*

*« Vous aurez une saison sèche, m'objectait-on, vos arbres en souffriront. Comment formerez-vous votre main-d'œu-*

vre? » A quoi je répondais que l'Hévée *Braesiliensis* venant d'un pays où existe une saison sèche plus accentuée même qu'en Indochine, je n'apercevais pas comment, en replaçant l'arbre dans des conditions plus voisines de son habitat naturel, on devait nuire à sa croissance et à son développement. Quant à la main-d'œuvre, il ne m'apparaissait pas qu'elle fût moins intelligente et moins adroite en Indochine qu'en Malaisie, et que nos coolies d'Annam dussent le céder en quoi que ce soit, aux Tamyls de l'Inde.

Je passai donc outre, accompagné, et même — je dois à la vérité de le dire — quelque peu précédé par de courageux colons d'Indochine, et c'est entre 1907 et 1910 que se constituèrent là-bas ces premières plantations qui sont aujourd'hui l'orgueil de la colonie, que M. LE FÈVRE a pu décrire avec lyrisme autant qu'avec exactitude, et qui récompensent au centuple, — on peut le dire exactement — la confiance de leurs premiers actionnaires.

Je reviendrai plus loin, sur cet effort réalisé en Indochine, qui, si méritoire qu'il ait été, resta cependant si insuffisant.

Pendant que nous nous risquions sur une petite échelle, la Malaisie tout entière se couvrait de plantations. Puis Java, et enfin Sumatra s'ouvraient à leur tour.

Des alternatives de hausse et de baisse sur le marché du produit, tantôt stimulaient l'effort jusqu'à la frénésie, tantôt faisaient craindre le krach et évoquaient aux yeux des pessimistes les plantations désertées, retournant à la jungle primitive.

Mais en même temps, les automobiles ne cessaient de sortir des usines, chaque jour plus nombreuses. Ce besoin de locomotion, besoin essentiel de l'humanité, et qui n'a jamais connu de régression, s'affirmait toujours plus puissant, stimulé par toutes les commodités nouvelles.

*Bientôt, l'Amérique s'aperçut que si son sol lui avait livré du pétrole au fur et à mesure qu'elle le recherchait, il fallait, pour en avoir, planter du caoutchouc. Ce fut pour ce pays, si orgueilleux des dons mêmes que lui a faits la nature, une cuisante blessure d'amour-propre de s'apercevoir qu'alors qu'il pouvait faire la loi aux autres pour presque toutes les matières premières, il devait, bon gré mal gré s'adresser, pour le caoutchouc à ceux qui peuvent le produire, alors qu'il ne le peut pas.*

*Sur la façon insolite et presque ridicule, par laquelle se manifesta un iel dépit, je ne m'étendrai pas. Sur ce point, comme sur les autres en effet, le livre de M. LE FÈVRE dit fort bien ce qu'il faut dire.*

*Mais, ce qui m'est sans doute permis d'ajouter à son ouvrage, pour avoir été un des premiers planteurs de caoutchouc en Cochinchine, pour y avoir ouvert une très grande plantation, puisqu'elle comporte aujourd'hui 6.000 hectares plantés d'un seul tenant, c'est un témoignage personnel et vécu, c'est aussi l'assurance de ma foi profonde dans le bénéfice que nous pouvons et devons retirer de cette culture, pour la Colonie et pour la Métropole, pour la France totale en un mot.*

*Quelqu'un a défini spirituellement la statistique en disant qu'elle était, avant tout, l'art de préciser son ignorance. Cela, d'ailleurs, n'est point déjà si négligeable, une question bien posée étant le plus souvent plus qu'à demi-résolue.*

*Ces statistiques de la production et de la consommation, du nombre des automobiles circulant dans le monde, de leur répartition par pays et de leur progression uniforme et constante, M. LE FÈVRE leur a, comme à tout ce qui est dans son livre, donné la vie. Elles apparaissent sous sa plume comme des champions dans un impressionnant round de*

*boxe. On peut différer d'avis, suivant les lacunes que comportent de telles statistiques, suivant l'inconnu que représente la production indigène, qui échappe en très grande partie au contrôle, et qui s'arrête ou reprend, en vertu de données qui ne nous appartiennent pas toutes, sur les époques où se produiront dans l'avenir des ruptures d'équilibre. Je ne me hasarderai pas à dire, à un semestre près, quand les stocks s'épuiseront, et quand, sous l'âpre demande de la consommation non satisfaite, un nouvel élan se manifesterà dans la production.*

*Mais, ce qu'il y a de certain, c'est que, quand un pays a la bonne fortune de posséder des terres qui, par leur composition et le climat qui les régit, conviennent admirablement à la culture du caoutchouc, il doit planter de l'hévéa. Il le doit plus impérieusement encore quand, en dépit de ces conditions favorables et cependant, depuis nombre d'années déjà connues, il produit à peine le quart de sa consommation, — la leçon d'un passé tout récent n'est-elle pas qu'on doit tout faire, lorsqu'on le peut, pour se rendre indépendant de l'étranger pour une matière première quelle qu'elle soit (et le caoutchouc est d'une importance grandissante); une autre leçon, et cette fois du présent lui-même, n'est-elle pas que, quand on souffre de la dépréciation de sa monnaie, on doit activement travailler à faire rentrer de l'or par des ventes sur le marché mondial.*

*Attachons-nous donc à combler sans tarder cet inadmissible écart entre les 8.000 tonnes de caoutchouc produites actuellement par les colonies françaises et les besoins croissants de notre consommation nationale, qui se chiffraient, pour 1926, par plus de 40.000 tonnes, achetées pour la plus grande part en livres sterling, sur le marché de Londres.*

*Ne laissons plus dormir ces richesses latentes, puisque l'Indochine nous offre à la fois une main-d'œuvre d'une rare valeur, et, — si les mesures administratives voulues sont prises, — suffisamment abondante encore, et surtout ces magnifiques terres rouges, riches en phosphates, en sels de fer, en humus à la surface, qui se classent parmi les plus fertiles du monde, s'étalent sur une largeur de plus de quarante kilomètres du Sud au Nord de la Cochinchine, pour augmenter encore en puissance et en étendue dans le Cambodge, et présentent une épaisseur telle, que, même les arbres gourmands comme les hévéas, ne sauraient les épuiser.*

*Mais le succès exige un tenace et patient effort, surtout lorsqu'il s'agit des produits de la terre; au surplus, aucune culture n'est plus difficile, ne pose de problèmes plus divers et plus complexes, que celle de l'hévéa. Que l'on songe d'abord qu'elle exige, avant d'entrer en rapport, une attente vigilante de près de six années, qu'elle comporte ensuite une saignée tous les deux jours et généralement même, tous les jours, qui ne peut être pratiquée que par des mains habiles et exercées, — car la moindre blessure compromet définitivement la santé de l'arbre, — que le traitement industriel du latex à la fois chimique et mécanique, déjà délicat en lui-même, doit être effectué au plus tard cinq ou six heures après la saignée, les quelques grammes de liquide extraits de chaque arbre devant être transportés en conséquence immédiatement à l'usine, et le plus souvent, sur des distances de plusieurs kilomètres.*

*Il fallait, certes, une robuste confiance pour résoudre, au début, tant de problèmes nouveaux, exigeant de minutieuses et coûteuses observations, alors qu'en même temps la lutte commerciale, qui prenait l'allure d'une âpre partie de poker, ayant pour adversaires principaux l'Angleterre et l'Amé-*

*rique, faisait osciller les prix dans des proportions telles, qu'après avoir vendu la matière avec des bénéfices de 400 et 500 p. 100, on l'écoulait ensuite avec peine au-dessous des plus bas prix de revient des plantations les mieux placées et aménagées.*

*Si nous n'avons pas fait davantage, c'est donc que nous ne l'avons pas pu; d'ailleurs, la grande guerre est venue paralyser nos efforts et nous enlever nos meilleurs cadres de planteurs, formés de jeunes pionniers bien préparés pour les tranchées, et qui n'en sont pas revenus.*

*Mais, maintenant, ces difficultés sont en partie levées, et, dans l'intérêt général du monde entier, il importe d'aller hardiment de l'avant. Si, en effet, la production chemine lentement, si chacune de ces étapes est marquée par une recherche et par un effort, si les progrès qu'elle réalise au fur et à mesure qu'elle se développe, sont moins décisifs et proportionnellement moins grands que dans l'ère de la rapide croissance du début, la consommation, elle, suit sa libre fantaisie et même tous ses caprices; elle se refuse à connaître les entraves, et n'accepte d'autre loi que celle de la mode et de son bon plaisir. Il importe pourtant de faire régner l'harmonie entre ces deux sœurs indissolublement liées, et pourtant si souvent ennemies.*

*Mais surtout, allons de l'avant, dans l'intérêt même de notre pays : suffire à nos besoins en caoutchouc n'est point assez, notre redressement économique veut qu'à la longue, nous nous fassions exportateurs.*

*C'est pourquoi, si je m'honore d'avoir pris l'initiative de cette enquête, c'est que j'ai eu bien moins en vue de renseigner quelques spéculateurs, ou même de satisfaire la curiosité de nombreux Français qui commencent à prendre goût aux choses coloniales, que de stimuler les initiatives néces-*

*saires à cette œuvre de paix, rechercher aussi des échos dans notre jeunesse qui regarde maintenant vers le large, et faire peut-être naître chez quelques-uns, la vocation du métier de planteur, qui en fera des conducteurs d'hommes, leur donnera des âmes bien trempées dans des corps vigoureux, tout en laissant, plus que tout autre, leur place à cette imagination créatrice et même à cette poésie dont je parlais plus haut, et qui sont les meilleures compagnes du travail qui développe et qui ennoblit.*

*Ainsi, en valorisant les terres de l'Indochine, en servant les intérêts vitaux de la France, nous aurons en même temps accru le nombre des bons citoyens.*

*Paris, le 14 Janvier 1927.*

OCTAVE HOMBERG

# L'ÉPOPÉE DU CAOUTCHOUC

---

## I

### PENANG

— A Penang ?

Le mot restait suspendu. Déjà les chaînes des treuils roulaient avec fracas. Encadrée par les châssis vitrés de la passerelle, la rade présentait un mince premier plan de maisons dans les arbres, la ligne d'une plage, des chevelures de cocotiers et, très loin, la solitude d'une tour plantée au flanc amolli d'un coteau.

Le soleil vertical se mirait dans l'eau verte. Des fumées montaient droit sur le ciel ardent. Fumées de tous les bateaux rassemblés là, fumées de toutes les compagnies du monde : des *Blue Funnel* aux cheminées bleues, des *P. and O.* aux tuyaux rouges bordés de noir, des *British Indian* aux tuyaux noirs annelés de blanc, d'un *Chargeur* au tuyau jaune, d'un *Maru* japonais, d'un *Lloyd* allemand, fumées d'un pétrolier hollandais et d'un grand paquebot américain portant sur champ de pourpre, en pal, un dollar d'argent.

— Oui, je descends à Penang, répondis-je.

— Prenons une carte du Monde.

— ...

Et cherchons ensemble le port de Penang.

Traversons du doigt la Méditerranée jusqu'à Port-Saïd,

descendons la mer Rouge jusqu'à Djibouti et franchissons en deux étapes le nord de l'Océan Indien.

Première étape : Ceylan, au sud de l'Inde. Seconde étape : Singapour, au sud de la Malaisie.

A six cents milles au nord de Singapour, côte ouest de la Malaisie : l'île de Penang.

Le premier homme que je vois à Penang a deux mètres cinq et une barbe en éventail. Il porte une trique sous le bras. C'est un policier sikh. Comme je lui montre ma valise, il sourit dans sa barbe et lève sa trique. Il ne faut jamais s'étonner des réactions d'un policier indien. A l'appel de la trique, un moteur se met à ronfler, une auto éblouissante stoppe devant moi. Le chauffeur ouvre la portière, l'aide-chauffeur prend mon bagage et nous partons.

Nous partons, au hasard, je crois, dans la ville, en faisant refluer sur les bords toute une humanité luisante et bigarrée. La voiture roule sans bruit, laissant à droite et à gauche fuir de somptueuses villas chinoises peintes en bleu tendre, en vert amande, en rose chair et qui sourient derrière leur jardinet gardé par des monstres de porcelaine. Le soleil crible d'or le feuillage des tamarindes. Derrière l'écran mauve d'une charmille de bougainvillées, de jeunes Chinois en flanelle blanche jouent au tennis.

La route est goudronnée. Elle s'infléchit aux virages, graduée tous les cent mètres d'une pompe à essence écarlate, avec son gros œil dépoli. Et sur cette route, c'est une circulation d'autos frénétique, incessante, avec un miroitement saccadé du soleil sur l'acier des radiateurs, le cristal des phares, le nickelage aveuglant des pare-brise, toute une luxueuse quincaillerie de marque anglaise ou américaine dans une lumière d'apothéose.

Livré au caprice de mes deux chauffeurs malais, je ne sais quand prendra fin cette folle randonnée. Je crois qu'ils l'ignorent aussi, et aussi tous ces promeneurs talonnés qui nous précèdent, nous suivent, nous côtoient en tous sens paraissant en proie au même vertige mécanique.

Promeneurs à visage jaune, promeneurs vêtus de soie blanche : Chinois.

Chinois derrière leur comptoir, Chinois tirant les *ricks-haws*, Chinois en grappes sur les Ford gémissantes, Chinois obèses effondrés aux accoudoirs des Pullman, Chinoise menue aux cheveux laqués, précieuse et parée comme une idole, toute une Chine d'exportation défile devant moi, impassible ou grimaçante, agitée ou solennelle, crapuleuse ou hiératique dans ce paysage d'un luxe inconnu fait de fleurs et d'oiseaux, de pelouses et d'asphalte, de cocotiers et de vérandahs, d'où montent, mêlées aux vapeurs d'or d'une journée qui décline, des vapeurs bleues de gazoline.

Et ça et là : un Anglais.

La route à présent s'allonge, douce, dans la campagne verte, peuplée de zébus aux cornes incurvées en forme de lyre. Elle traverse un jardin botanique, borde un lac, puis longe un temple siamois. Des bonzes en robe jaune y sommeillent sous les portiques, mystérieux comme les fruits d'or d'un parc défendu. Plus loin, un temple bouddhique offre sur ses autels une faune étrange, visqueuse et glacée, de cobras, de pythons et de couleuvres, adorée par des prêtres en haillons.

Mais cette misère sacrée n'émeut pas, après l'étalage captivant d'une opulence profane. C'est le vieil Orient prévu, usé par les poètes, et qui agonise, alors qu'à cent mètres de là, dans la ville presque toute neuve forcée en quinze ans

comme une plante d'exposition, dans le bourdonnement du négoce, l'ascension échevelée des fortunes, le craquement sourd des faillites et le va et-vient de l'agiotage, grouille une civilisation vieille de quarante-cinq siècles, et jeune cependant, si jeune...

Attiré vers elle, je délaisse les temples. Je ne veux voir que les marchands. Je rentre dans la ville. Le jour, brutalement, s'est effondré. Mais dix mille clartés s'allument d'un coup dans le quartier chinois et répliquent au crépuscule par une incandescence. Et dix mille banderoles peintes, bannières ou oriflammes accrochées aux enseignes, suspendues entre deux boutiques, collées aux vitrines, déployées comme des étendards ou placardées comme des affiches, sont dénoncées par l'éclat des lampes à arc.

La rue vivante me parle une langue à la fois commerciale et sacrée, inintelligible mais non indifférente: souhaits rituels, annonces, réclames, formules ou prières, il faut absorber tout cela des yeux tandis que ruisselle du balcon fleuri des restaurants une musique aiguë, joviale et discordante.

L'auto m'a ramené à l'embarcadère.

L'embarcadère est sombre. Le policier indien a disparu. La chaloupe des Messageries Maritimes siffle un peu au hasard pour rassembler son mince chapelet de passagers français qui s'est égrené tout à l'heure au long des rues inconnues.

Ils arrivent. Les voilà.

Le docteur marchande une perle fausse.

— Pourquoi marchander, docteur, puisque la perle est fausse?

L'administrateur des eaux et forêts regarde une poignée

de billets sales et une douzaine de jetons usés que lui tend le changeur. Il se retourne :

— Alors, c'est ça qu'ils donnent ici pour mille francs ?

La femme de l'officier d'administration est indignée :

— Une exploitation, monsieur ! Et parce que nous sommes des étrangers. J'ai payé cinquante-six francs pour deux citronnades !

Ils me serrent la main, en hâte. Ils ont des yeux étonnés et inquiets. Ils se poussent pour embarquer plus vite dans la chaloupe. Déjà séparés par trois tours d'hélice, ils m'enlèvent, ils m'arrachent, ils me volent par leur départ tous les mots de ma langue. Je n'en ai plus que trois, plus que deux, plus qu'un seul à leur crier dans la nuit :

— Adieu !

Et puis ma canne a glissé entre deux planches du ponton et a disparu.

Alors j'ai entendu derrière moi :

— Oh.. your stick !

C'était un Anglais, tout blanc, dans le noir.

— Mais.. je crois que ma canne est perdue en effet, répondez-moi.

Il haussa les épaules et fit un signe de la main :

— One dollar !

J'entendis le bruit d'un plongeon. Trente secondes après ma canne repoussait entre les planches.

Et l'Anglais :

— Payez un dollar à ce garçon.

Je payai et dis à mon tour :

— Allons prendre un *drink* !

Il y a devant l'hôtel une pelouse de tabac blond qui

s'étend en bordure de la plage. Benham tire sur sa pipe. Je regarde au loin s'amincir sur la mer une lueur qui disparaît vers le Sud. Les lumières du *Chambord*.

Quand il n'y a plus que la lune au-dessus des vagues, je me tourne vers Benham :

— Dites-moi... Penang...? Ces drapeaux, cette musique, ces banderoles, ces Chinois dans les rues...

— C'est le dernier jour du Têt (1). Ils font la fête.

— Mais ces autos, ces routes, ces villas, ces fleurs, ce luxe, cette vie presque insolente..

Alors Benham retira sa pipe de sa bouche :

— Oh! ça.. dit-il, c'est le caoutchouc.

## II

### CAHUCHU

*« Il croît dans les forêts de la province d'Esméraldas, un arbre appelé par les naturels du pays : Hévé. Il en découle, par la seule incision, une liqueur blanche comme du lait qui durcit et noircit peu à peu à l'air... dans la province de Quito, on enduit des toiles de cette résine et on s'en sert aux mêmes ouvrages pour lesquels nous employons la toile cirée... »*

*« Le même arbre croît aussi le long des bords de la rivière des Amazones et les Indiens Maïnas nomment la résine qu'ils en tirent : cahuchu. Ils en font des bottes qui ne prennent pas l'eau et... »*

— Stop! dis-je à Benham. Ne vous fatiguez pas. Je

connais ce document. C'est un mémoire adressé à l'Académie des Sciences par La Condamine en 1739.

— Oh ! réellement ? Mais je pense alors que vous savez déjà beaucoup de choses sur la question.

Et cette idée lui paraît si comique qu'il ouvre sa grande bouche et se met à rire.

Nous sommes depuis hier soir, Benham et moi, de bons camarades. Il m'honore de sa confiance parce que nous nous avons la même opinion sur l'arrière-goût d'un vermouth qu'on boit dans un petit bar de la rue Daunou.

Je lui ai, de mon côté, de grandes obligations.

D'abord, il a fait repêcher ma canne. Ensuite c'est un Anglais qui consent à parler français. Enfin c'est un confrère. Benham est directeur du *Straits Mail* à Penang depuis deux ans.

Il fouille en ce moment dans ses tiroirs, renverse un pot à colle, fait tomber une paire de ciseaux et cherche parmi de vieux articles et des coupures moisies un historique du caoutchouc paru dans son journal en 1912 et qu'il juge essentiel à ma naissante documentation.

— Ne prenez pas la peine, Benham, il fait chaud. Et puis je sens que ça ne m'intéressera pas.

— Comment, pas intéressant ? Tenez, voilà... j'ai trouvé.

Et il ajuste ses lunettes :

« *Les Indiens du Brésil dès le seizième siècle se livraient au jeu de Batey* ». Ils employaient à ce sport une espèce de balle faite d'une matière solide mais extrêmement poreuse et légère. Elle saute plus haut que nos ballons, tombe sur le sol et rebondit plus haut que le point où la main l'a quittée... »

— J'ai appris tout cela durant mes vingt-cinq jours de traversée. Je peux vous dire que c'est au botaniste Fuset

Aublet qu'on doit la première description scientifique de l'arbre à caoutchouc : *Hévéa Guyanensis*, en 1762... Un Français.

— Et qui a inventé la gomme à effacer ?

Je fis un geste d'ignorance.

— Priestley, dit Benham, en 1770.

Il ajouta :

— Un Anglais.

— Et qui a trouvé la vulcanisation ?

Benham, à son tour, resta sans voix.

— Goodyear, en 1839. Un Américain. N'insistons pas, voulez-vous ? Vous n'avez pas de temps à perdre et, d'autre part, je ne reste que vingt-quatre heures à Penang.

Les deux élytres du ventilateur ronflent au-dessus de nos têtes. Nous sommes en bras de chemise, face à face, comme deux marchands de bestiaux.

— Le caoutchouc, Benham, vous le savez, ce n'est pas la gomme à effacer, l'imperméable, les sondes médicales, les balles de tennis et les gants de chirurgien. C'est d'abord l'automobile. Parce que l'automobile, c'est le pneu.

L'histoire du caoutchouc commence donc avec l'histoire de l'automobile, en 1900. Tout ce qui est antérieur à cette date n'est qu'un avant-propos, un lever de rideau, une préface

En 1900, il y avait peut-être quelques centaines d'automobiles dans le monde entier. Aujourd'hui, en 1926, on en compte de 22 à 23 millions.

— Dont trente mille en Malaisie, interrompit Benham, trente mille autos pour trois millions d'habitants; cela fait une voiture pour cent habitants.

Je ne pus m'empêcher de glisser par la fenêtre entr'ouverte un regard dans la rue encombrée de charrettes

à buffles, de camions à moteur, de torpédos, de Ford et de taxis, discordante et toute secouée d'appels de trompes.

Une voiture pour cent habitants, c'était la proportion attribuée à la France il y a trois ans.

— Pas mal, évidemment pour la Malaisie, murmurai-je. Mais les Etats-Unis en font rouler actuellement une vingtaine de millions. Voilà un chiffre qui compte. Voilà peut-être même le seul chiffre qui compte. Or ces vingt millions d'autos exigent des pneus. Savez-vous la quantité de caoutchouc importée par les Américains en 1925.

— Trois cent mille tonnes, à peu près?

— Soit. Ne chicanons pas sur les chiffres. Ces 300.000 tonnes sont pour plus des deux tiers, du caoutchouc anglais et pour le reste, du caoutchouc hollandais.

Posons donc la question sous la forme suivante: *l'Amérique est obligée d'acheter un produit qui lui manque, et l'Angleterre est obligée de vendre un produit qu'elle ne consomme pas.* C'est une équation commerciale du premier degré. Les deux joueurs ont le même nombre d'atouts dans la main.

— Avec cette différence, déclara Benham en secouant les cendres de sa pipe, que nous, Anglais, sommes maîtres du marché.

— Qu'entendez-vous par là?

— Maîtres de nos prix de vente.

— On n'est jamais tout à fait maître de ses prix de vente lorsqu'on est obligé de vendre, dis-je.

— Pas plus qu'on est maître de ses prix d'achat lorsqu'on est obligé d'acheter, répliqua Benham. C'est le jeu de l'offre et de la demande.

— Vous m'étonnez. Le jeu de l'offre et de la demande n'a précisément rien à faire dans la question intrinsèque du

caoutchouc, puisque les statistiques peuvent déterminer dans une proportion relativement exacte les chiffres de production et de consommation; puisqu'il serait *théoriquement* possible chaque année, à Londres ou à New-York, de placer face à face, devant un tapis vert, deux hommes mandatés par leur gouvernement respectif, et ayant pour mission de fixer, d'un commun accord, les prix auxquels l'un achètera pour le compte de son pays tout le caoutchouc que peut lui vendre l'autre au nom du sien.

Le jeu de l'offre et de la demande perdra bientôt, en ce qui concerne le caoutchouc, son caractère de loi naturelle, puisque tout le caoutchouc produit sera consommé, ou, ce qui revient au même, puisque toute l'offre sera demandée.

Mais je ne nie pas, repris-je, l'existence artificielle de cette loi. Si l'humanité avait désappris ce matin les règles du jeu de poker, elle les réinventerait cet après-midi.

Un fabricant qui veut faire monter ses prix commence par faire disparaître les produits qu'il fabrique, et un consommateur qui veut acheter au meilleur marché, doit savoir attendre ou feindre de pouvoir attendre. C'est un joli jeu.

— Vous devez aimer le jeu?

— Non, répondis-je, mais j'aime à passer derrière chaque joueur pour regarder ses cartes.

Il était six heures.

A partir de six heures, tous les coloniaux du monde repoussent leurs papiers et rêvent sur un coude. Puis ils se ressaisissent et ils disent : « Allons faire un tour. »

— Allons faire un tour, dit Benham.

Il se leva, arrêta le ventilateur et ferma la porte de son coffre-fort. Puis, comme je me levais :

— Il y a bien dans l'île quelques promenades intéressantes comme Crag-Hill, où l'on monte par le funiculaire jusqu'au bungalow...

— Je suis monté à Crag-Hill ce matin.

— Avez-vous vu la mer des cocotiers?

— J'ai vu la mer des cocotiers, le port de Penang et les bateaux dans le port, et les pancartes avec « Point of view » et la casquette rouge du serre-frein malais. Allons plutôt au club, nous trouverons bien pour nous y conduire, une des trente mille autos de la Malaisie.

— Hélas, répondit Benham avec un soupir, c'est trop, beaucoup trop. Moi-même, j'ai une de ces autos là, mais je ne peux pas m'en servir parce que je n'ai plus de chauffeur. Un boy qui, avant la guerre, me coûtait dix dollars par mois, ne veut plus tenir un volant aujourd'hui à moins de trente dollars. Et le dollar des Détroits n'est pas comme votre franc. Il a presque doublé de valeur depuis dix ans. Il vaut deux shillings quatre pence. C'est à vous dégoûter de vivre dans le plus riche pays du monde.

Benham continue à soupirer devant son whisky-soda. A quoi pense-t-il? Je le regarde.

Des boys chinois glissent autour de lui sur leurs chaussons de soie.

Lorsqu'on lui a rempli son verre pour la quatrième fois, il ouvre les yeux :

— Quand partez-vous?

— Demain.

— Où allez-vous?

— A Kuala-Lumpour, où l'on plante du caoutchouc et à Singapour, où on le vend. Puis, j'irai voir les planteurs hol-

landais à Java et à Sumatra, les planteurs français en Indochine...

— Un beau voyage...

— Ce n'est pas tout. J'irai voir aussi les Américains. qui ne le plantent pas, mais qui le mangent, en trouvant que c'est cher. Je me ferai l'écho de leurs plaintes. Elles peuvent être justifiées.

Il se lève. Il semble tout à fait réveillé. Le voilà qui parle sourdement :

— Justifiées? Ils espéraient pouvoir venir ici, hein? Et acquérir les plantations à vil prix, hein? Ils ont déclanché la guerre des tarifs. Ils ont vendu en Bourse pour déprécier les primes. Ils m'ont ruiné. Se plaindre? Ils peuvent bien crever...

— Crever? allons, Penham, allons...

### III

#### MALAISIE...

J'avais pris mon billet pour Kuala-Lumpour.

Ce nom étrange, ce nom malais avait une sonorité riche, assourdie. Un mois auparavant, je ne connaissais pas Kuala-Lumpour.

Aujourd'hui, je savais tout juste qu'il se trouvait quelque part sur la voie ferrée qui relie Penang à Singapour une station plus importante où les express de jour se transformaient en express de nuit. Je savais en outre que Kuala-Lumpour était en quelque sorte la capitale du caoutchouc

de la Malaisie, qu'on m'y attendait, et que j'en avais pour douze heures.

Les trains coloniaux anglais ressemblent à tous les autres trains coloniaux. Ils roulent sur une voie d'un mètre et sont d'un modèle réduit.

On reconnaît pourtant qu'ils sont anglais. Le goût britannique s'y dénonce dans l'aménagement respectable et corinthien des banquettes, des portes, des glaces et des lavatories, dans la couleur des boiseries culottées comme de vieilles pipes, dans la dimension des verres de soda, et la raideur des avertissements de police.

Rien ne m'empêchait de croire qu'on eût fixé sur boggies le salon-fumoir d'un petit hôtel de Hampstead pour le lancer à trente milles à l'heure en pleine végétation tropicale.

Rien en vérité, si ce n'est trois dames chinoises empesées, enrubannées, enrichies, immobiles comme trois pendulettes, mais comme elles animées d'une étrange vie mécanique due au rythme du train : battement léger et synchronique de leurs boucles de diamant, de leur collier d'or fin, de leurs pendentifs et de leurs perles.

Ces dames descendirent à Tapah-Road dont le chef de gare est un vieillard barbu, qui fait partir le train au son de la flûte et qui salue militairement le fourgon de queue en portant la main à son képi de toile rouge.

Il n'y avait plus dans le compartiment que trois Anglais et moi. Le spectacle était à l'extérieur.

Je ne sais pas quelle est l'opinion du Français sur les ressources de la Malaisie. Je pense volontiers qu'il n'a point d'opinion. Il répondra :

— La Malaisie... Attendez... Je vois... Une île, quelque part, en Océanie. Un récif de corail. Rien que des pêcheurs de perles : Malaisie, Papouasie, vous savez, moi... Il me semble avoir vu pourtant un pays comme ça au ciné dans un film documentaire.

J'avais été ce Français. Et à présent, j'ouvrais tout grands mes yeux sur le film du paysage. Des deux côtés de la voie affluait toujours et toujours renouvelée une prospérité végétale dont l'exubérance inouïe fascinait le regard sans le fatiguer. Une forêt de cocotiers brusquement apparue à l'orée d'une clairière défilait pendant trois quarts d'heure, à l'alignement, en rangs serrés, arbre contre arbre, armée innombrable dont les files se perdaient très loin, noyées dans la perspective confuse d'autres files qui masquaient d'autres arbres encore.

Et cela devenait une marche triomphale. Et cela se traduisait ainsi : cinquante mille cocotiers, cent mille cocotiers, trois cent mille cocotiers à deux dollars par arbre et par an. Revenu brut : cent mille dollars, deux cents mille dollars, six cents mille dollars.

Puis tout cela virait de flanc, pivotait sur place, et disparaissait dans la fumée du train.

Alors la Malaisie déroulait le tapis de ses rizières. Infléchissant ses perspectives, le paysage sur un plan nouveau offrait une richesse nouvelle : des velours vert tendre et de gras labours coupés de miroirs d'eau, puis une route toute neuve, toute rose derrière son passage à niveau où patientent sur leur Ford des Indiens Tamils.

Puis une autre forêt, inconnue celle-là.

Forêt, ou futaie de parc, on ne pouvait dire. C'était à la fois sauvage et ordonné, négligé et entretenu, mystérieux et logique. Là aussi les arbres s'alignaient comme des unités dans un éclairage mat, tous pareils, gardant bien leur

distance et comme poussés d'une même venue. Des troncs lisses, disciplinés, parallèles, avec un triple jaillissement de branches hautes comme des candélabres. Une immobile et lourde frondaison. Un tapis de feuilles sèches d'un éclat métallique et doux d'aluminium.

— Caoutchouc ! murmura l'Anglais qui me faisait vis-à-vis.

Cela s'allongeait, s'étirait le long de la voie sur des hectares et des hectares. En dépit de la vitesse du train et de cette fuite éperdue, saccadée, d'images uniformes, l'œil distinguait, ça et là par instants, une silhouette humaine indécise dans la futaie.

*On surveillait cette solitude.*

Et sans qu'on eût le temps de préciser le rôle de ces gardiens inclinés au pied d'un arbre, ou debout, attentifs et semblant procéder à quelque lente auscultation, le parc étrange s'évanouissait à son tour.

Ainsi s'expliquait, kilomètre par kilomètre, une prospérité qui m'avait paru à Penang, le premier jour, inexplicable. Les gares visitées par le train sur le parcours ajoutaient encore à l'explication donnée par la nature, une explication humaine, sociale.

Carrefours encombrés de charrettes et d'autos, grouillement d'une foule multicolore, villages, boutiques, panneaux-réclames, pullulement d'enfants tout nus sous le soleil brutal, déchargement de caisses, de sacs, de bicyclettes, avalanches de légumes et de fruits, discussions, trafic, attendaient le train, surgissaient avec exubérance, offraient l'expression dynamique d'une richesse végétative et traduisaient intensément une sereine opulence.

Avant d'être envahi à nouveau, chaque wagon vidait sur

les quair une invraisemblable mixture humaine : grappes de Chinoises travailleuses en pantalon ciré, claquettes et parasol; riches indigènes en sarong de soie et veste de tussor; Indiens aux yeux de braise et à chignon luisant; *coolies* vêtus d'un chiffon de bure; Sikhs barbus, terribles comme des épouvantails; marmots, vieillards, mendiants, soldats, Chinois crachant avec flegme en ouvrant une bouche aurifiée, et femmes Tamils au nez clouté d'argent portant sur leur hanche fatiguée un paquet de chair vagissante.

Et puis le train démarrait; toute cette agitation se résorbait, fondue dans l'éloignement, et le paysage imposait à nouveau ses perspectives apaisantes.

Brusquement tout s'altéra.

Les bois s'éclaircissaient, la terre peu à peu dénudée perdait ses couleurs, les rouges et les verts s'éteignaient et le sol pâlit. On eût dit que la Malaisie changeait de visage. En fait, sa prospérité changeait seulement. Les mines succédaient aux cultures, les terres amendées cédaient la place aux terres délavées, un grand fleuve qu'on traversa sur un pont métallique coulait, livide, entre deux rives chauves et la première drague apparut.

L'Anglais quitta sa banquette, et tendit sa tête à la portière. Puis il se tourna vers moi et sourit avec une sorte de fierté. Puis il se tendit de nouveau. Puis il ne résista plus, et, comme nous passions devant un groupe d'usines, devant l'appareillage monstrueux des pompes, des chaînes à godets, des bennes et des treuils, il dit simplement, montrant du doigt toute cette tôlerie dressée en plein ciel sur des montagnes de résidus :

— Etain.

Il ajouta, sérieux :

— Quand le caoutchouc baisse, l'étain monte.

Et cette exhibition splendide, cet étalage de richesses ne cessaient point. Ce qui n'était pas réalisé était en puissance; ce qui n'était point exploité allait l'être, le serait demain. En un quart de siècle, des hommes, venus de l'Occident, s'étaient abattus dans la jungle, avaient tout fait sauter, créant à leur usage un sol utilitaire, des forêts artificielles, inventant des horizons nouveaux. Ça et là se voyaient les traces d'un gigantesque corps à corps. En dépit de sa fougue exubérante, la nature tropicale apprivoisée à coups de hache, reculait ou succombait, dessouchée, abattue, incendiée.

Rigueur des disciplines nouvelles.

Le train longeait par instant de véritables champs de bataille où des milliers d'arbres de haute futaie gisaient calcinés dans l'eau des mares. Spectacle étrange de souches mortes, de cimes et de branches fracturées, de racines arrachées comme des tripes.

Puis l'apaisement de la victoire succédait aux horreurs du combat et c'étaient à nouveau des alignements d'arbres plantés, des sillons de terre grasse, une végétation soumise.

Au crépuscule ce fut Kuala-Lumpur. Ahurissement. Une gare bien appuyée sur son armature de béton, fière de ses vitrages et de ses escaliers souterrains, laissait s'écouler un flot humain qui était une foule de grande ville.

J'étais dépaysé comme un provincial, intimidé comme un débutant. Mes valises écartelées par trois porteurs de races différentes, allaient disparaître sans qu'il me fût possible d'intervenir pour les protéger. Il me fallait défendre mon bulletin d'enregistrement à coups de canne et apaiser une discussion que je ne comprenais point.

Cette discussion s'arrêta pourtant comme par magie.

— Bonjour. On vous attendait. Combien avez-vous de bagages?

Un homme s'avancait la main tendue :

— Est-ce vous ?

Et je répondis sans hésitation :

— Oui, c'est moi.

Ainsi je connus le premier Français de Malaisie.

Ce Français était planteur de caoutchouc.



## IV

## A TOUT « SAIGNEUR » TOUT HONNEUR

— Nous sommes arrivés. Voici le bungalow.

Le soleil de midi tombe droit sur nos casques, sur la route, et fusille à bout portant la végétation immobile de la jungle

Depuis deux heures que nous roulons ainsi, laissant derrière nous Kuala-Lumpour, Barrault est resté silencieux au volant. Il secoue maintenant les cendres de sa pipe. Il m'invite à entrer dans sa maison de bois.

Nous montons tous deux l'escalier de la vérandah. On n'entend que le craquement de nos pas sur les marches.

Autour de nous la nature souveraine et muette pèse de tout son silence sur ce silence d'hommes.

Barrault, le lendemain matin, proposa :

— Allons faire le tour du propriétaire.

Je dégringolais déjà l'escalier. Il ajouta :

— Vous êtes bon marcheur? Vous ne craignez point

de faire une promenade de trente kilomètres avant l'apéritif et de visiter mille hectares?

Je m'arrêtai net :

— Mille hectares?

Il se mit à rire, et, se dirigeant vers sa voiture :

— Montez donc!

Cent mille hévéas. Barrault commandait cette armée immobile. Cent mille arbres matriculés, passés en revue et surveillés chaque jour, divisés en lots, en sections, en blocs, et portant chacun, comme le grenadier sa giberne, une coupe d'aluminium en sautoir.

Cent mille arbres-soldats avec une entaille au flanc, chaque jour avivée, et donnant goutte à goutte leur sang pour les besoins du Monde.

Comme je levais la tête vers la voûte sombre des feuillages Barrault me dit:

— Que faites-vous?

— J'admire.

— Quoi?

— Les feuilles, les branches, la hauteur...

— Pas d'intérêt pour le moment. Regardez donc mes écorces.

Nous étions devant un arbre. Je flattais machinalement de la main cette peau ligneuse, grisâtre, tachetée par place, et qui vivait.

— L'écorce... murmurai-je.

Barrault se croisa les bras :

— Ah ça, mais vous ne connaissez donc rien au caoutchouc!

— Rien.

— Vous ne savez même pas ce que c'est que le latex?

— Non.

Et j'ajoutai doucement :

— Mais je suis venu ici pour le savoir.

Il me considéra.

Droit, casqué, avec sa nuque puissante, jaillie du col échancré, et sa culotte de toile arrêtée aux genoux, je l'admirais parmi ses arbres.

— Au fait, et il haussa les épaules, mieux vaut peut-être que vous ayez tout à apprendre.

Il avait détaché son couteau de sa ceinture. Un couteau de planteur à lame épaisse, crochue comme un sarcloir, et, épaulé contre l'arbre, l'œil dur, il choisissait sa place. La pointe s'enfonçait dans l'écorce. Un tiers de pouce. De l'ongle il marqua son repère, puis le dégagea.

— Voyez, dit-il.

Plaie imperceptible que rien ne décelait au regard. Rien qu'une gouttelette blanche qui commençait à sourdre, refoulée déjà par d'autres gouttelettes.

Et l'arbre saigna.

— La sève? dis-je.

— Non. Le latex. Le sang de l'écorce, et de l'écorce seulement.

Un demi-quart de pouce plus loin, et vous entrez dans le cambium.

— Le cambium?

— Mince pellicule qui sépare le bois de l'écorce, partie vivante et délicate de l'hévéa que condamne la moindre égratignure. L'art de la saignée consiste à effleurer ce cambium sans l'atteindre; plus on s'en approche et plus on rencontre de canaux riches en latex. Un dixième de pouce trop avant : blessure. Les blessures sont lentes à guérir. Comprenez-vous pourquoi je m'intéresse aux écorces?

Il me montra la pointe humide de son couteau :  
— Et à leur épaisseur?

Il était sept heures. Le soleil déjà haut commençait à percer les feuilles. Tantôt découvert et tantôt masqué, il dansait au-dessus de nos têtes, en sous-bois, et nous surprenait aux genoux, à la nuque, aux bras, par des caresses légères et brûlantes.

Pas de chants d'oiseaux. A peine un frémissement. De temps à autre un fruit tombait comme une pierre. Et puis c'était une brindille qui craquait. Une présence semblait palpiter autour de nous. Je m'efforçais de la découvrir.

— Ces arbres, dis-je à Barrault, vous les saignez tous les jours?

— Oui.

— Le soir?

— Non. Le matin, de six à dix heures.

— Pourquoi ne travaille-t-on pas, aujourd'hui?

— Qui vous dit qu'on ne travaille pas?

— L'absence de travailleurs.

Barrault eut de nouveau son rire silencieux. Il sortit un sifflet de sa poche et l'approcha de ses lèvres.

Mais déjà un homme était devant nous.

A demi fléchi sur les talons, le torse nu émergeant d'un pagne de cotonnade, il s'appuyait d'une main sur une touque de fer-blanc et tenait de l'autre une sorte de gouge recourbée.

— *Rahman!*

Un dialogue s'engagea en tamil entre cette obéissance et cette autorité.

— Un bon *coolie*, un bon saigneur, dit Barrault d'un ton bref. Il a la main légère. Regardez-le pratiquer.

L'homme s'était approché de l'arbre. A un mètre du sol environ, l'écorce enlevée sur une bande de vingt centimètres dénudait le tronc au tiers de sa circonférence. En pleine peau grise : un losange brun de chair écorchée.

L'entaille de la plaie, précise et sans bavure, était déjà recouverte depuis la veille d'une pellicule transparente, coagulée.

— Le scrap! dit Barrault. Cela sert aussi à faire du caoutchouc.

Le scrap élastique qui s'étirait fut d'abord décollé de la plaie, puis l'homme prit sa gouge.

A courtes poussées, mais rapidement, il ravivait la blessure; une mince pelure d'écorce fraîche cédait sous le couteau. Des mille petites veines ainsi débouchées montait une sueur blanche comme du lait, qui se mit bientôt à couler. Le saigneur retourna la coupelle d'aluminium, ajusta la gouttière, ramassa le *scrap*, jeta ses débris d'écorce dans un sac, tourna les talons et s'éloigna.

— Ensuite? dis-je.

— Il repassera tout à l'heure pour recueillir ce qui a coulé de latex dans les coupes. Et il portera sa récolte à l'usine.

— Combien d'arbres saigne-t-il ainsi par jour?

— Trois cent cinquante. C'est un travail de six heures, à peu près : quatre heures de saignée, deux heures de récolte. Il a fini sa journée à midi théoriquement.

— Et pratiquement?

— A onze heures. Il est vrai que je l'occupe souvent deux heures l'après-midi pour de légers travaux d'entretien.

— Combien gagne-t-il?

— Quarante *cents* de Singapour. Cela fait à peu près un shilling par jour, auquel vient s'ajouter ce que gagne sa femme et quelquefois son enfant.

Et comme je me taisais :

— Ne cherchez pas à traduire en francs. Ne cherchez pas à dire, suivant le cours de la livre, cela fait six francs, ou cela fait dix francs par jour. J'emploie ici mille coolies qui viennent du sud-est de l'Inde, des Tamils, des Telugu, des Malayalams qui crevaient de faim dans les districts des environs de Madras. Ce sont des volontaires recrutés. Je les fais venir à mes frais, je les loge et ils mangent à leur faim quand ils ne jouent pas ce qu'ils ont à manger. Je ne suis pas un philanthrope, je suis un planteur de caoutchouc. Mais il est de mon intérêt que ma main-d'œuvre se porte bien pour travailler bien. Voilà.

La nuit nous enveloppe. Le boy allume les lampes, et Barrault, à califourchon sur une chaise, ouvre le vieux piano.

— Ecoutez, dis-je tout-à-coup en levant la tête, il y a quelque chose qui marche là-haut, sous le toit...

— Ne vous inquiétez pas. C'est Bob, un bougre de python qui a six mètres au moins. Il mange les rats. C'est un solitaire comme moi; on n'a pas une indiscretion à lui reprocher. Ecoutez ça, plutôt.

Et, dans le bungalow éclairé, derrière les châssis-moustiquaires qui nous séparent de la nuit sauvage et bleue, Barrault commence à jouer pour lui tout seul les variations de Franck.

## COOLIES

Toute plantation de caoutchouc a un cœur, un cœur qui bat. Ce cœur c'est l'usine. Il suffit d'aller à l'usine, d'observer son rythme et la fréquence de son battement pour former un diagnostic sur la plantation.

Le synchronisme est rigoureux. Mais, dans cette étroite et mutuelle dépendance, c'est l'usine qui est inféodée à la plantation; la culture qui commande à l'industrie.

A deux heures, aujourd'hui, jour de paye, les coolies affluent vers la factorerie. Ils arrivent de tous les côtés à la fois, émergent des perspectives et semblent se détacher des arbres, sortir de terre, comme s'ils obéissaient à quelque loi naturelle d'exacte convergence.

En dix minutes, c'est le grouillement, sous bois, d'une humanité brusquement apparue, le va-et-vient de maigres musculatures, un crissement de pieds nus sur les feuilles sèches, un remous d'omoplates saillantes, de poitrines côtelées et de tendons noueux. Le silence s'emplit de rauques jacassements. Assis sur leurs talons, immobiles mais tendus comme des cigales, hommes et femmes paraissent opposer à leur âpre destin une passive et enfantine indifférence. Sous le serre-tête de toile, le visage des hommes, coupé d'une moustache maigre et dure, accepte la double formule de la vie : travail et pauvreté; celui des femmes, plus mobile, chargée d'anneaux d'argent, troué d'humbles bijoux, ne reflète que soumission, curiosité et coquetterie.

Importés par bateaux entiers de pays misérables, ces êtres humains étalent sous un ciel différent leur misère

d'importation. Ils n'ont qu'une âme collective, des passions grégaires, des réflexes entravés par une longue habitude d'obéissance, et pourtant..

— Oui, dit Barrault en répondant à ma pensée, ce sont pour la plupart de braves gens et d'exacts travailleurs. Voici mon préféré.

Il caressait la tête ronde d'un marmot de trois ans qui lui prit la main.

Et le père de l'enfant sourit, et Barrault répondit à ce sourire.

On croirait entrer dans une laiterie. La couleur du latex, la mécanique des laminoirs au rythme de baratteuse, les grandes cuves de faïence, les pelles de bois, la rigoureuse propreté, tout fait illusion. Une odeur aigre de caillé flotte sous le toit de tôle, et l'eau vivante qui coule dans les rigoles fait oublier un peu la chaleur de plomb.

Les saigneurs ont fini leur travail depuis deux heures déjà, mais les ouvriers d'usine n'ont pas encore achevé de traiter la production de la veille. Ce décalage de douze heures permet la coagulation du latex. Fabrication facile mais fabrication précise.

A partir de sept heures du matin, les laminoirs tournent. A partir de dix heures les premiers coolies-saigneurs arrivent des lots les plus rapprochés. Ils apportent sur leur tête un estagnon plein, et sur leur dos les sacs de *scrap* et de rognures d'écorce. De onze heures à midi c'est un défilé ininterrompu de fourmis laborieuses. Pointage et contrôle, filtrage et transvasement, gestes uniformes, à la cadence régulière, simplifiés par l'habitude.

Le lait de l'hévéa arrive de la plantation comme le lait des vaches arrive de l'étable. Il faut cailler ce lait et en

faire du fromage, puis il faut laminer ce caséum en feuilles, puis il faut sécher ces feuilles et les fumer.

Les grandes cuves plates au revêtement carrelé s'emplissent peu à peu, alimentées par mille sources. Elles bouillonnent sous la pelle manœuvrée comme une rame et qui mélange en d'exactes proportions l'eau, le latex et la présure. Cette présure de lait végétal est de l'acide acétique.

Et puis on écrème.

Deux hommes disposent, un à un, dans des encoches préparées, de minces panneaux de bois et les plongent dans la mixture immobile qui, le lendemain, sera coagulée.

— Et rien ne se perd?

— Rien ne se perd. La mousse écrémée, les scraps, l'écorce, les rinçures d'estagnons, tout fait du caoutchouc...

— Mais comment traitez-vous ces déchets?

— Je vais vous le montrer.

Les machines grincent.

L'outillage de l'usine consiste en presses et en laminoirs. Il faut agglomérer, fouler, calandrer, reprendre et cylindrer encore.

D'un côté se trouvent les rouleaux d'acier strié entre lesquels on passe les gâteaux de latex coagulé. Cela s'étire et ressort en feuille aplatie comme un gilet de cellular repassé à la mécanique.

De l'autre, les machines à faire le crêpe, formées elles aussi de deux rouleaux tournant bord à bord et qui avalent les mousses, les scraps, les râclures d'écorce. Appareils modestes et robustes, aux lourds bâtis, alignés en file par dizaine et que manœuvre un Tamil demi-nu.

— Pourquoi des feuilles de caoutchouc et pourquoi du crêpe?

Mes questions, visiblement, amusent Barrault.

— Demandez-le aux courtiers, qui le demanderont à leur tour aux acheteurs. Ça ne me regarde pas. J'exécute les commandes. Moi je fais des feuilles et du crêpe, mais Crosbie, dont la plantation est à dix milles d'ici, ne fait que du crêpe, et Hewlett livre tout son caoutchouc en feuilles; il fabrique même avec ses déchets et ses raclures quelque chose d'innommable qui se vend très bien. En principe...

Mais Barrault s'interrompt :

— Kangani! (1)

Un chef d'équipe s'approche. Il porte un turban de toile bise, une veste kaki, des bottines jaunes. Il est demi-courbé sur ses jambes nues, maigres et noires, soutachées d'une paire de jarretelles inutiles.

Barrault remue du bout de son pied un tas de mousse grise pétrifiée qui reste là à l'abandon.

— Pourquoi ça?

— L'homme est parti à la paye. Il continuera demain.

— La paye n'est pas encore commencée.

Un silence. Puis deux yeux lucides devant deux paupières baissées.

— Son nom?

— Kanden!

— Je lui coupe dix *cents* pour absence non justifiée. Tu le lui diras.

L'Indien esquisse une sorte de révérence soumise en portant au front la paume de sa main.

— Et vingt *cents* à toi pour manque de surveillance.

L'homme qui s'est relevé se prosterne à nouveau.

— En principe, reprend Barrault, les deux modes de

(1) Contremaître.

préparation ont leurs avantages et leurs inconvénients. La feuille ne passe que deux ou trois fois au laminoir, mais il faut qu'elle soit séchée d'abord et fumée ensuite. Le crêpe qui, en général, est fabriqué par foulage, compression et cylindrage, exige une manipulation plus longue. Mais il est séché seulement. On ne le fumé pas.

Cinq coolies devant nous sont occupés à faire du crêpe.

Le caoutchouc crêpe est une sorte de tissu spongieux, de large ruban embouti qui se déroule mécaniquement, s'agrége peu à peu, se fortifie en s'amincissant et sort comme une pièce d'étoffe gaufrée en coupe de cinq à dix mètres.

Appuyé de l'orteil sur le levier d'arrêt de la machine, un jeune Tamil travaille. Il refoule entre deux rouleaux d'acier grinçants des paquets nerveux de coagulum. Cela est avalé par un gosier mince et horizontal qui accepte tout et restitue quelque chose de mâché, de mi-digéré, qu'il faut présenter à nouveau à cet appétit de métal. Une herse de légers filets d'eau lave et lave sans cesse ce broyage ininterrompu.

— Un dur métier!

— Pourquoi es-tu parti?

Le *Kangani* répète la question en tamil.

Le coolie se frappe la poitrine de son poing fermé et se prosterne dans la poussière. Mais il ne répond rien.

— C'est un homme marié?

— Non, c'est un isolé. Il ne fait pas partie d'un gang (1).

— Où a-t-il été pendant trois mois?

Un colloque s'établit, inintelligible, entre l'interprète et l'inculpé.

D'un côté, ce sont des questions brèves et pressées, de

(1) Equipe de travailleurs recrutés dans le même village.

l'autre des exclamations rauques coupées de gémissements.

— Il dit qu'il a été débauché par un camarade pour aller travailler dans la plantation d'un Chinois.

— Où?

— Dans le Pahang.

— Que dit-il encore?

— Qu'on le faisait travailler douze heures pour dix *cents* de plus par jour, qu'il a pris la fièvre, qu'il préfère revenir ici.

— Reprends-le.

Avant même que la question soit traduite, l'homme se retrouve debout sur ses pieds. Il sourit, tourne le dos, s'éloigne.

— Il ne ment pas, dit Barrault. Il faut quelquefois reprendre les déserteurs qui reviennent. C'est de la bonne propagande. Leur tentative malheureuse fait réfléchir les autres.

Nous sommes derrière les barrières à claire-voie qui protègent un étroit guichet. Des mains noires s'accrochent aux montants de bois. Sur la table s'entassent des liasses de billets neufs et des rouleaux de piécettes d'argent. Deux cuvetons émaillés servent au va-et-vient de la distribution.

— Allons-y, dit Barrault.

Et l'appel commence.

Cette fois j'ai devant les yeux toute la main-d'œuvre de la plantation rassemblée pour la paye de quinzaine.

Mille visages différents mais une seule expression de puérilité soumise.

A l'appel d'un nom nouveau, une tête nouvelle apparaît dans le cadre du guichet. Une tête et deux mains. Ce sont les mains qui expriment quelque chose. Elles sont avides.

Elles ont faim. Elles grattent des ongles dans la cuvette pour crocher bien vite les deux ou trois billets d'un dollar et la menue monnaie. Puis elles disparaissent et font place à d'autres.

La voix du payeur, monotone, annonce le montant du salaire en tamil d'abord, puis en anglais.

Nulle discussion, nul retard.

— *Moun velli...* trois dollars; *rendo velli...* deux dollars.

Nous sommes cinq hommes autour d'un petit tas d'argent qui diminue, et la solitude nous enveloppe.

Ils sont encore six cents qui attendent.

Et puis on paya les enfants.

Le dernier qui tendit sa main pouvait avoir neuf ans. Il gagnait quatre-vingt-dix *cents*. Barrault eut un geste triste :

— Donnez-lui son dollar.

On rangea les livres, on ferma le coffre. Nous remontâmes en voiture.

Au tournant de la route une petite ombre se coulait entre les arbres.

C'était le dollar-enfant qui rentrait tout seul au village.

## VI

### MORTE, LA JUNGLE

Tout le Selangor autour de Kuala-Lumpour est planté d'arbres à caoutchouc, et aussi les districts de Perak et de

Johore. Aujourd'hui : plus d'un million d'hectares, demain peut-être, la Malaisie tout entière.

La plantation de Crosbie s'appelle *Padang-Kuda*. Cela signifie, en malais, plaine du cheval. *Padang-Kuda* aligne ses hévéas à huit milles de *Sungei Tingei*, la Rivière Haute, que dirige Hewlett. Et Hewlett est voisin immédiat de Barrault, qui gouverne *Sungei Rimau*, la Rivière du Tigre.

— Hello, Crosbie!

— Morning... Et la pluie?

— Demain, je le jure. Vos arbres ont soif, hein?

Le vieil Anglais hoche le front :

— Ils n'ont pas grand'chose à téter pour le moment. La production baisse.

— Et les cours?

— Bons. Réellement, Barrault. Les cours sont convenables. Rien à dire. Entrez donc.

Bungalow. Escalier de bois, plafond de bois, cloisons de bois.

La salle à manger et le fumoir avec leurs meubles légers et de larges fauteuils en rotin tressé qui font la roue. Le *breakfast* attend sur la nappe de toile, étincelante de cristaux, plaquée de solide argenterie anglaise. Le guéridon au whisky avec un flacon de *Johnie Walker* et six grands verres. Un phonographe d'acajou. Une caissette de cigares à peine déclouée. A portée des cigares, dans l'ombre, des hommes qui fument.

Barrault se laissa tomber sur un rocking gémissant. Il jeta son chapeau à terre et allongea ses deux jambes robustes devant lui comme pour mieux canaliser sa fatigue. Puis il ferma les yeux en grognant.

De ces hommes immobiles comme des dieux se dégagait une force tranquille. Ils étaient tout en biceps, en cuisses

et en rotules. Et bien qu'ils eussent à ce moment la même curiosité tendue, ils se taisaient par habitude.

Ce fut Hewlett qui, le premier, rompit ce silence :

— Combien avez-vous ouvert cette année, Crosbie?

Il bâilla avec une sorte d'indifférence brutale.

— Trois cents hectares.

— Abattus?

— Abattus, brûlés, nettoyés.

Hewlett eut un imperceptible tressaillement et leva les paupières. Ses yeux jaunes de chasseur cherchaient à ne point trahir son indiscrétion. Il regarda Crosbie bien en face :

— Cela vous porte à la limite de votre concession?

— Cela me porte au sud-est de la route de Berjuntai et aux réserves forestières, oui; mais j'ai encore cinq cents hectares de haute futaie, à droite, qui touchent à la Franco-Belge.

Barrault à son tour ouvrit les yeux, s'étira et jeta sa cigarette :

— Du travail en perspective, hein?

— Du travail pour l'an prochain. Je veux faire mes deux mille hectares plantés d'un seul tenant.

Chacun se tut à nouveau.

Crosbie but posément sa dernière gorgée de whisky.

— Après je pourrai crever tranquille en courant le renard, là-bas, chez moi, pour m'aider à prendre patience!

Hewlett ricana :

— Vous êtes tous pareils; vous dites tous la même chose, et vous restez jusqu'à ce qu'on vous enterre. Cachottier, va!

— Messieurs, répondit simplement Crosbie en se levant, si vous voulez voir mes nouveaux défrichements, je vous

conseille de vous mettre à table et de manger. La promenade durera quatre à cinq heures.

Nous avançons à grandes enjambées. Crosbie marchait le premier, cravachant l'air de sa badine comme un ancien major qu'il était. Par instants, il jetait autour de lui, sur ses arbres, un regard incolore et pur de vieux militaire. Et les arbres au tronc chevronné par une double incision, immobiles et droits, semblaient répondre à l'appel.

— Dites donc?

Hewlett s'était arrêté devant un hévée. Nous fîmes le cercle autour de lui. Crosbie revint sur ses pas.

— Vous les saignez tous comme ça, maintenant?

— Oui.

— En V? (1)

— Oui.

Et Crosbie expliqua qu'en 1918, lorsqu'il avait pris, après quatre années de guerre, la surveillance de Padang-Kuda, il avait trouvé les arbres dans un état lamentable. Ses prédécesseurs avaient tapé dedans à tort et à travers. On était encore influencé par les vieilles méthodes de 1910, où les indigènes montés sur une échelle saignaient l'arbre à des hauteurs les plus invraisemblables.

— Encore, dit-il, en 1910 le caoutchouc valait 12 shillings la livre! Mais en 1918 il n'était plus question de ces prix-là! Il m'a fallu tout redresser, inaugurer une véritable politique de saignée. J'avais des arbres de dix ans, de huit ans, de cinq ans, de deux ans; j'avais des nouveau-nés. Il a fallu les mettre tous à l'alignement comme des recrues, et leur appliquer progressivement la même discipline.

(1) Double incision pratiquée sur la moitié de la circonférence du tronc et qui affecte la forme d'un V ou d'un chevron.

— Quelle discipline?

— Voilà. Mon arbre est jeune. Il est encore mince. Il faut le ménager.

Je pratique ma première incision en diagonale sur la moitié du tronc à dix-huit pouces au-dessus du collet (1). J'use neuf pouces d'écorce par an. En deux ans, j'arrive à la base de l'arbre, sur une face. J'attaque sur l'autre côté, mais plus haut que la première fois, à vingt-sept pouces du sol (2). J'ai trois ans pour user cette écorce-là. Au bout de trois ans, je retourne sur la première face, en pratiquant mon incision à trente-six pouces (3) en pleine écorce vierge.

— L'écorce n'est pas vierge puisque vous l'avez saignée quatre ans auparavant!

Crosbie me regarde avec patience :

— Je l'avais saignée à dix-huit pouces. Je la saigne cette fois à trente-six pouces, dix-huit pouces plus haut (4). Donc, j'ai bien dix-huit pouces d'écorce vierge. Cela me donne encore deux ans.

— A ce moment-là vous arrivez sur l'écorce qui a déjà servi.

— Bon. Mais calculez : j'ai mis sept ans pour revenir sur mon écorce. Je peux y aller. Elle est reconstituée. Le cycle est fermé. Et l'arbre est sain.

Il développe sa tactique comme un général aux manœuvres. Hewlett hoche la tête :

— Oui, je fais ça aussi, chez moi. Seulement, le diffi-

(1) 38 centimètres au-dessus du sol.

(2) 56 centimètres environ.

(3) 75 centimètres environ.

(5) Sur de grands arbres les saignées se pratiquent vers la base et peuvent ensuite être exécutées plus haut à mesure que le diamètre de l'arbre grossit.

cile, c'est de corriger les arbres mal saignés, et de parvenir à une méthode uniforme.

— C'est difficile, oui, réplique Crosbie. Mais j'y arrive peu à peu. Vous verrez ça dans un an.

— Qu'est-ce qu'on verra? demande Barrault d'un ton bourru.

— Tous les arbres, tous mes hévéas, vous m'entendez, saignés sur la même face, à la même hauteur, de la même façon. Un seul regard en passant les contrôlera tous. Et le moment venu, au commandement, je pratiquerai automatiquement la saignée sur l'autre face, et sur dix-huit mille hévéas à la fois...

Pour la première fois de la journée, Crosbie s'anime. Il caresse le pelage de son arbre; il a des mains douces et satisfaites.

Hewlett hausse les épaules.

— Je vous dis qu'on l'enterrera ici, à Kuda, dans sa plantation, entre deux arbres à caoutchouc!

A soixante ans passés, Crosbie franchit les drains d'un seul coup de jarret. C'est un passionné joueur de golf. Nous le suivons plus lentement en soufflant un peu. Hewlett perd du temps à chercher les passages; il titube en équilibre sur un fût de bois humide, et ronchonne :

— Ce ne sont pas des drains, ce sont des boulevards.

— Dame! répond Crosbie, je n'ai pas envie que mes arbres pourrissent. Si l'eau n'entre pas en terre assez profondément, mes racines s'étendront en surface, et à la première bourrasque, j'aurai cinq cents arbres par terre.

— Faut pas, réplique Hewlett.

Mais son ironie tombe. Nous sommes arrivés à la lisière du sous-bois. Au delà commence un immense champ de bataille. C'est la victoire de Crosbie sur la jungle. Il reste çà et là des cadavres d'arbres farouches et calcinés qui lancent quelque noir reproche au soleil ardent. Un silence implacable de charnier. Pas un oiseau dans ce large trou de ciel, tout neuf, qu'un homme vient d'ouvrir. Pas une bestiole dans ces décombres charbonneux.

— Pas mal, dit Barrault. C'est ce morceau-là qui fait trois cents hectares?

— Oui.

— En combien de temps avez-vous abattu ça?

— En deux mois avec cinq cents hommes. Soixante dollars l'hectare pour la futaie moyenne avec des troncs de moins de huit pouces de diamètre. Un peu plus cher pour les lots de grosse futaie.

— Je paie, moi, deux dollars à l'hectare par pouce de diamètre supplémentaire, dit Barrault.

— C'est mon prix, répond Crosbie.

— Et tout s'est bien passé?

— A peu près. Nous avons eu deux hommes rôtis pendant le brûlage, à cause d'une saute de vent qui a rabattu. J'ai fait arracher les mauvaises herbes à la main. Tout a été nettoyé : sol et sous-sol. Et j'ai commencé de planter il y a un mois. Tenez...

Crosbie, ex-major de l'armée des Flandres, s'est agenouillé. Il tient entre ses doigts un plant nouvellement repiqué, un soupçon d'hévée haut comme un fraisier et mince comme une asperge. Il flatte doucement la tendre pousse verte et dit :

— Ça prend bien..

Et le rude abatteur de jungle, l'homme devant qui des

milliers de géants se sont effondrés avec de longs craquements, le nettoyeur de forêts, reste agenouillé dans ce décor âpre, penché comme sur un berceau.

## VII

## L'INTERMÉDIAIRE

Ramasamy J.-B. Ricklett, exact au rendez-vous, nous attendait sur le bord de la route. De lui je ne vis tout d'abord que son parapluie à crose d'ivoire, son mouchoir violet et ses gants verts parce qu'il agitait ces différents accessoires, pour attirer notre attention, avec une telle vivacité qu'on eût pu croire qu'il était spécialement appointé par le gouvernement britannique pour hâter ou retarder la circulation.

A la sortie de Kuala Lumpour, la route semblait ourdie sans relâche par le double courant, vertigineux et sans cesse contrarié, d'une humanité en délire. Hewlett, soucieux des règlements anglais, avait arrêté sa voiture sur le côté droit, tandis que Ramasamy nous attendait sur le côté gauche. Il laissait deviner comme dans un kaléidoscope les multiples expressions de son inquiétude tantôt masquée par deux camions chargés de coolies, ou un policier sikh fumant sa pipe à soixante à l'heure et grave sur sa motocyclette comme le messager des dieux, ou par une Anglaise et ses deux babies emportés, cheveux au vent, dans un éblouissement fugitif et laqué qui faisait place à une dizaine de Chinois

coagulés dans une Ford, gelée humaine expédiée quelque part.

Je ne m'étais point encore accoutumé à cette frénésie, et je demandai si Kuala Lumpour ressemblait, sous ce rapport, à Penang, et s'il en était ainsi de toutes les villes de la Malaisie. Hewlett me répondit qu'en 1834 il n'y avait à Kuala Lumpour qu'un ramassis de cabanes plantées au milieu d'un marais (Kuala Lumpour veut dire : confluent de marais), mais que certaines grandes villes américaines n'avaient guère plus de cinquante ans d'âge, que le caoutchouc était capable de faire des miracles avec l'aide des Anglais, et qu'on créait ici en vingt ans des villes de deux cent mille habitants avec la même facilité qu'une forêt de deux cent mille hévéas.

— Vous allez voir aujourd'hui le Pahang, continua-t-il, c'est une région au delà des passes, encore sauvage, mais qui s'ouvre chaque jour un peu plus, forcée par l'ambition européenne et l'astuce chinoise. Vous allez voir un village vieux de six semaines, vous me direz si ça pousse bien... Ah ça, bon Dieu!... cet imbécile va-t-il se décider à traverser?

Ramasamy prend son élan et s'arrête court entre le flegme d'une charrette à bœufs et l'impétuosité d'un side-car. Il apparaît enfin. Le voici, s'épongeant le front avec son mouchoir; il découvre en riant sa formidable denture.

— Allons, vite. Nous partons.

Ramasamy, après avoir déposé son parapluie, commença de reprendre haleine.

— Avant tout, me dit-il, laissez-moi vous expliquer qui je suis.

Hewlett, les deux bras appuyés sur le volant, les yeux brûlés de poussière, l'interrompit net :

— Avant tout, mon cher, dites-moi ce que vous savez

sur cette plantation. Où allons-nous au juste? Comment s'appelle le Chinois qui veut vendre? Quand finit votre option? Je veux être rentré demain soir au bungalow.

— Eh bien, mais... nous coucherons à Menkatab ce soir. C'est à quatre-vingt milles d'ici sur la route de Batong. Il y a un *rest-house* (1) très confortable à Batong, comme à Menkatab d'ailleurs.

— Où se trouve la plantation du Chinois?

— A Montri. Deux heures de chemin de fer au sud de Menkatab.

— Et par la route? avec ma voiture?

— Il n'y a pas de route. Mais il y a une gare devant le magasin de la plantation : mille hectares dont cinq cents en rapport. Des arbres de six à sept ans. Le reste est défri-ché ou planté de manioc. J'ai l'option encore pour huit jours. Vous en savez autant que moi.

Hewlett ne répondit rien et poussa sur l'accélérateur.

— Je désire vivement vous expliquer qui je suis, reprit Ramasamy, parce que vous êtes à même d'apprécier comme moi l'importance de ma situation dans cette contrée.

Et il mit la main devant sa bouche pour donner plus de modestie à sa confidence.

— Ramasamy J.-B. Ricklett, contrôleur officieux de la main-d'œuvre indigène, envoyé en Malaisie par le gouvernement des Indes. Dix mille roupies d'appointements fixes. Catholique. Inventeur d'un nouveau calendrier perpétuel et d'un procédé mnémotechnique permettant de retenir toutes les dates importantes de l'histoire d'Angleterre.

Il enleva sa veste après cette déclaration et me serra la main avec déférence.

(1) Sorte d'hôtel géré par le gouvernement et où les voyageurs peuvent trouver chambre et nourriture.

— La main-d'œuvre était encore payée, il y a trois ans, lorsque je suis arrivé ici, 20 cents (2) par jour. C'était inadmissible. Grâce à mes démarches, on a peu à peu relevé le taux de ces salaires insuffisants. Les hommes gagnent aujourd'hui en moyenne 40 cents. Ils en gagneront 50. Je vous le dis, moi!

Il parlait à voix basse, jetant un regard furtif sur le dos immobile :

— Travail interdit pour les enfants au-dessous de dix ans. Défense de renvoyer un coolie sans mon autorisation. Il faut que j'aie l'œil. Il y a bien un officier du gouvernement malais qui est contrôleur du travail, mais il est un peu myope...

Il me poussa le coude.

Mais voici que le large dos de Hewlett se déplace un peu, se tourne vers nous :

— Dites donc, combien touchez-vous sur les ventes de propriétés?

— Moi, monsieur Hewlett?

Ramasamy J.-B. Ricklett, contrôleur officieux de la main-d'œuvre indigène, envoyé en Malaisie par le gouvernement des Indes, a mis la main sur sa poitrine. Il cesse brusquement de rire.

Nous allons chercher la passe à 4.000 pieds. Il faut monter à cette altitude pour trouver la jointure de cette épine dorsale de la péninsule malaise qui sépare deux régions différentes : l'une en pleine période de rendement, l'autre en puissance d'espairs. La jungle épaisse et monstrueuse qui s'abîme dans les ravins, s'accroche à nous, gravit

(2) Un demi shilling.

avec nous les flancs de la montagne. Toute cette sauvagerie végétale embarrassée de lianes, n'est tenue en respect que par l'honnête route carrossable escortée çà et là d'une cabane de cantonnier endormie dans un creux de roc comme la guérite d'une sentinelle.

La chanson du moteur se casse brusquement une fois le col franchi, et nous dévalons à la vitesse du soleil qui décline vers une campagne noyée de vapeurs vertes, et qu'on respire toute entière plongée dans les parfums du soir.

Après avoir quitté Batong, village écrasé au bord d'une rivière sale, nous sommes enveloppés soudain par la nuit qui se décroche sur nos épaules d'un seul coup comme une frise de théâtre.

Hewlett riposte en violant de ses deux phares la jungle traîtresse. Elle recule, aveuglée, s'ouvre à regret.

Deux heures plus tard, c'est un passage à niveau éclairé de torches et où les *coolies* hindous réparent la voie. L'auto, immobilisée une minute, râle d'impatience, bondit et passe devant des hommes prosternés.

Enfin, c'est Menkatab, né depuis quarante-cinq jours : mille habitants, cinquante autos, avec sa rue unique large comme un boulevard, où se tassent déjà les boutiques chinoises ruisselantes de pacotille. Village qui termine une route, village qui ne mène à rien, village incandescent qui s'éteint douze cents mètres plus loin en pleine brousse devant un tigre étonné, village qu'on retrouve le matin, vermeil, odorant, sentant le bois neuf, enrichi d'un pont de chemin de fer, de barrières blanches, de cases crépies au pastel, de pelouses fraîches et de naïfs cocotiers.

Et ce village-enfant possède une gare où un unique em-

ployé, pieds nus, poinçonne les billets. Il chique le bétel et fait partir le train à l'heure juste.

Si Menkatab est encore dans les langes, Mentri, lui, n'est pas né. C'est un village-hypothèse devenu village-projet. C'est un espoir de village que les Anglais ont affermi en faisant arrêter la locomotive et ses trois wagons devant un écriteau cloué sur une baraque.

Comme Ramasamy prétend que nous sommes arrivés, Hewlett lance son sac de nuit par la portière. Nous descendons sur le remblai. Le train siffle. Nous restons seuls.

— Eh bien, quoi? dit Hewlett. Alors?

— Alors, voilà, répond Ramasamy assez inquiet.

Il généralise la contrée. Son geste par bonheur aboutit à un vieux Chinois, très propre, accroupi sur les talons et qu'on n'avait pas vu.

— Je suppose que c'est le vieux.

— Tâchez d'en être sûr, hein?

Un dialogue s'engage en malais. Hewlett fouille des yeux au hasard dans la clairière immense, encombrée de souches à moitié brûlées. Il y a sur notre droite une sorte de mamelon écorché. C'est tout.

— Que dit-il?

— Il dit qu'il est le directeur de la plantation, que la plantation est à son neveu qui habite Comas, à quinze milles au sud, mais qu'il peut la faire visiter. Mille hectares.

— Allons-y.

Le soleil frappe d'aplomb.

Nous avançons péniblement dans une poussière grise comme de l'étain. Le vieux Chinois foule toute cette misère de son pas élastique et nous conduit d'abord dans son entrepôt pour nous offrir une coupelle de thé que nous buvons

assis sur une caisse de poisson sec, entre une balle de riz et un sac de manioc.

Le contrôleur officieux de la main-d'œuvre indigène s'est effondré. Il sue, il souffle, il capitule, il ronfle.

Mais il y a trois cents hectares de défrichements, deux cents hectares de jeunes plantations, cinq cents hectares d'arbres en rapport, et Hewlett veut avoir un aperçu de tout cela.

Et c'est, pendant deux heures, le même spectacle de souches calcinées, d'arbres tordus, au milieu desquels nous débrouillons parfois, le visage ruisselant et comme bouilli par l'haleine ardente du sol. Hewlett est infatigable. Il escalade les billots déchiquetés, grimpe sur les mamelons pour relever les accidents du terrain, enfonce sa canne ferrée dans le sol pour contrôler l'épaisseur de la couche d'humus, revient sur ses pas, se baisse, arrache une touffe de lalang (1), dont les rejets ont échappé au sarclage, et fait la moue devant le Chinois impassible.

Puis nous quittons la clairière pour entrer dans la jeune plantation. Les hévéas n'ont pas encore deux ans. On a planté du manioc dans l'intervalle de leur alignement. Hewlett hausse les épaules.

— Ça épuise le sol. Le vieux grigou préfère gâter son terrain. Il n'a pas la patience d'attendre. Il veut du rapport tout de suite. Ce lot là est à déprécier, hein? vieux Satan.

Le Chinois ne comprend pas.

— Les arbres en rapport, à présent!

D'un geste, il imite le mouvement du couteau. Notre guide a compris. Il rebrousse chemin. Une heure de marche supplémentaire.

Le visage de Hewlett s'éclaire. Il a remarqué des arbres

(1) Mauvaise herbe.

de six à sept ans qui ne sont point encore saignés. Puis, il se renfrogne plus loin parce que l'écorce est rongée en maints endroits par les cerfs et les cochons.

Je le suis, les prunelles décollées, ivre de fatigue.

— Tenez, me dit-il, voyez le travail de ces massacreurs! Ils ont tapé là-dedans, hein, jusqu'au bois, pour en avoir le plus possible. Voilà des cicatrices qui ne reformeront plus d'écorce. Cela remonte à deux mois, ce beau travail. Eh! deux mois, oui, je comprends... le jour du Têt... les boutiques de toddy (1), la grande noce, quoi!

Je ne conçois pas son irritation. J'ai su plus tard qu'elle était feinte. Il s'agissait d'acquérir les mille hectares au meilleur prix.

— Croyez-vous que l'affaire se fera? me demande Ramasamy quelques heures plus tard, dans le train qui nous ramène à Menkatab, tandis que Hewlett, seul dans son coin, aligne des chiffres sur son carnet.

Un geste d'ignorance.

— Parce que, voyez-vous, et de vous à moi, entre amis, je voudrais acheter du franc avec ça.

— Du franc!

(1) Alcool chinois.

## VIII

« MON FILS GARDEZ-VOUS A DROITE ! »

« MON FILS, GARDEZ-VOUS A GAUCHE ! »

Ce qui m'avait surpris chez tous ces hommes, chez Barraud, chez Crosbie, chez Hewlett, c'était, avec l'endurance physique et l'opiniâtreté dans le travail, l'étendue des responsabilités qui leur étaient conférées à toute heure du jour. Ils étaient planteurs, mais ils étaient également directeurs de plantation. Il n'y a point là d'amphibologie. A ce double titre, double prudence.

On ne plante pas du caoutchouc dans la jungle malaise comme on repique des salades chez les maraîchers de l'Île-de-France. Ce n'est pas une question de difficultés, c'est affaire d'adaptation. On naît maraîcher. On devient planteur.

Et on réussit quelquefois à être directeur de plantation.

Avons-nous en France le goût des responsabilités?

Je m'adresse aux jeunes générations de Français, à tous ceux que la guerre n'a point affaiblis ou que la paix n'a point découragés, à tous ceux qui ont besoin d'aimer pour créer et d'agir pour vivre.

A ceux-là seulement je dirai : « Ne vous épuisez pas dans le regret ou dans l'attente. Des réalités s'offrent à vous. Pesez vos chances, évaluez vos possibilités, sondez les obstacles, *décidez-vous* à diriger vous-même votre vie, c'est-à-dire à prendre la responsabilité de votre réussite ou de votre échec. »

Et maintenant, je vais parler aux jeunes gens du métier de planteur. Il faut qu'ils le comprennent avant que de l'admirer.

On réclame des planteurs. La culture du caoutchouc s'est développée depuis quinze ans avec une étonnante rapidité. Elle est appelée demain à se développer davantage encore.

Point d'aptitudes spéciales ou d'instruction particulière. Rien de ce qu'on peut avoir appris ne sert là où il y a tout à apprendre. Ce n'est pas seulement de la bonne volonté qu'il faut. C'est de la volonté, du courage, du bon sens, une santé robuste, de la jeunesse.

Voilà pour une première sélection. Ces qualités sont indispensables pour jouer la partie. Elles ne sont pas suffisantes pour la gagner.

Il manque à ces éléments de réussite une lumière qui les exalte. Cette lumière s'appelle la conscience, c'est-à-dire le goût des responsabilités.

Je n'ai pas que des conseils à donner aux jeunes gens. Je veux leur citer des faits, des chiffres, leurs signaler les périls, leur éclairer la route.

A qui me demandera : « Puis-je partir ? » je répondrai toujours : « Ne partez pas ! » A qui me dira : « Je veux partir », je répondrai : « Partez vite. »

### Partir.

Pour un jeune homme qui veut aller faire fortune au loin, partir cela signifie s'expatrier, transporter son activité, son amour de la vie, sa raison d'être, ses curiosités, ses ambitions, dans une région qui lui est inconnue mais qui réclame des énergies. Il faut partir sans regret.

Ou il faut rester.

Il faut partir en acceptant gaiement deux cents dollars

par mois ou deux cents piastres (1), ce qui est le minimum indispensable à la vie matérielle en Extrême-Orient, et ne pas s'indigner de ce minimum. Un jeune assistant de plantation ne rend aucun service et a tout à apprendre. Il est au début, moins utile qu'un *coolie*, et, s'il est mieux payé, ce n'est pas tant pour sa valeur d'homme blanc importé, qu'à cause des habitudes particulières à sa race. Ce salaire n'est, au fond, qu'une indemnité. En dehors de son entretien, il n'a pas de dépenses à faire et d'économies à réaliser.

Et sa tâche est lourde.

Ciel et climat différents, culture spéciale, mentalité indigène. Il faut qu'il sache supporter la solitude, couper un accès de fièvre, soigner un arbre, commander aux *coolies*. Cela implique, mené de front, et dans tous ces domaines, un rigoureux apprentissage, apprentissage de la vie intérieure, de la confiance physique, de l'expérience professionnelle et de la conduite des hommes.

S'il est en Malaisie, il doit apprendre le tamil, qui est la langue des travailleurs indiens, et le malais, qui est la langue du pays. S'il est en Indochine, il doit apprendre l'annamite.

Débuts sévères mais réussite certaine. On devient par degrés chef d'équipe, de section, de division et l'on atteint enfin au but souhaité : « Etre directeur d'une plantation. »

Voici les qualités qu'on exige d'un directeur.

— Toujours des qualités? direz-vous.

— Certes. Dans ces pays neufs, ce n'est point comme sur le vieux continent la facilité qui règne. C'est l'effort seul qui triomphe.

(1) Le dollar de Malaisie, comme la piastre indochinoise, vaut à peu près 2 shillings. Le salaire mensuel de début se monte donc, en général, à 20 livres sterling.

Responsable, d'abord.

Un directeur de plantation est responsable envers sa main-d'œuvre, ses clients et son conseil d'administration, mais il lui faut se colleter chaque jour avec de terribles inconnus : la bourrasque, la sécheresse, les maladies de racines, l'incendie ou l'inondation, avec, enfin, la nature tout entière qui ne pardonne pas la moindre défaillance, répond à un oubli par un dommage, à une erreur par un échec, à une faute par une catastrophe.

Dire à la jungle : « Va-t-en ». A la terre : « Tu boiras l'eau de pluie à telle profondeur ». Aux arbres : « Vous pousserez à tel alignement ». A l'écorce : « Il me faut tant de grammes de latex par jour ». Au chef du district : « J'ai besoin d'une route ». Au capitaine de navire : « Chargez-moi tant de caisses ».

La décision à prendre immédiatement, alors que tout justifie l'incertitude. Avoir raison, toujours.

Ordonner les feuilles de connaissance, les bordereaux d'expéditions, les procès-verbaux d'avarie, les polices d'assurance, les feuilles d'hôpital, les états de recrutement, les statistiques de saignée, les plans et levés topographiques, les échantillons de caoutchouc-crêpe, les comptes rendus d'assemblée générale, les feuilles de salaire. Déclarer : « J'ouvrirai deux cents hectares l'an prochain », et les ouvrir. « Je produirai trois cent soixante tonnes de caoutchouc en 1925 », et les produire. Voilà ce qu'on demande à un bon directeur de plantation. Et on l'intéresse alors aux bénéfiques.

Aussi la plupart d'entre eux font-ils fortune.

Pas à coup sûr cependant.

Parce qu'à côté de la production du caoutchouc, il y a le cours du caoutchouc.

## IX

### LE PLAN STEVENSON

L'histoire du caoutchouc a ses dates, ses pionniers, ses grands hommes et sa bibliographie, qui ne comporte pas moins de quatre à cinq mille volumes.

Il ne s'agit pas tant de raconter cette histoire que d'inciter à la connaître.

Un ancien quincaillier du Connecticut, Charles Goodyear, découvre, après six ans de recherches, en 1839, qu'en mélangeant une certaine proportion de soufre à la gomme élastique soumise à une température déterminée, il donne à cette gomme une homogénéité permanente, indispensable à son utilisation dans l'industrie. Plus de vêtements imperméables poisseux l'été et friables l'hiver. Goodyear inventant la *vulcanisation*, invente du même coup le caoutchouc industriel. Cela ne l'empêche pas d'ailleurs de mourir onze ans plus tard avec 191.000 dollars de dettes. Sort commun à beaucoup d'inventeurs.

Le caoutchouc est né. Et son utilisation ne tarde pas à conquérir la faveur du public qui apprécie les bottes qui ne prennent pas l'eau, les manteaux de pluie, les semelles imperméables, les ceintures, les bretelles et une foule de nouveaux objets dont le nombre est sans cesse accru par l'ingéniosité des manufacturiers.

Pour cette industrie naissante, il faut trouver une source de matières premières dont le débit soit constant. Or, la gomme obtenue par l'incision de l'arbre à caoutchouc n'est produite jusqu'ici un peu au hasard que par les sauvages

du Brésil dans les forêts vierges de la vallée de l'Amazone. Pour que cette source de production ne tarisse point, il faut qu'elle soit d'un bon rapport, et pour qu'elle soit d'un bon rapport, il faut transformer la cueillette en récolte, rassembler toutes ces unités végétales disséminées çà et là dans la forêt, et les aligner sous la même discipline dans une plantation.

En 1876, un planteur anglais, sir Henry Wickham, expédie du Brésil, sous l'étiquette de « Spécimens botaniques », 70.000 graines d'hévéas au jardin de Kew, près de Londres. 67.000 sont gâtées en cours de transport, mais il en arrive 3.000 en bon état.

Sur ces 3.000 graines plantées dans les serres londoniennes, 2.000 réussissent à germer. On envoie les 2.000 plants dans l'île de Ceylan, où le climat favorable les fait fructifier. Une petite plantation naît, puis une autre.

Toutes les plantations de Malaisie, des Indes néerlandaises et d'Indo-Chine ont eu Ceylan pour berceau. *Ces plantations couvrent actuellement une superficie de plus de deux millions d'hectares.*

Comment expliquer ce développement formidable en moins de trente ans?

Par l'entrée en jeu, à la fin du siècle dernier, d'un facteur de consommation qui devait non seulement absorber les quatre cinquièmes de la production mondiale du caoutchouc, mais encore stimuler cette production et en faire aujourd'hui une nécessité économique de premier plan : *l'automobile.*

Voici donc expliquées les trois phases de cette histoire économique : *naissance du produit, recherche des sources de production, développement de la production par la consommation.* Chacune de ces phases ayant, pour point de

départ, une invention technique, c'est-à-dire un homme : Goodyear pour inventer, Wickham pour produire, et Henry Ford, si l'on veut, au titre de vulgarisateur de l'automobile, pour consommer.

Rien jusqu'ici ne semble particulièrement dramatique dans cet exposé. Il ne reflète en raccourci que l'évolution logique d'une industrie nouvelle à laquelle une industrie plus récente va donner un prodigieux essor. Il y a vingt ans encore, lorsque les plantations étaient à leur début, le caoutchouc semblait la plus pacifique des industries, et rien ne faisait prévoir qu'il entrerait un jour, comme son frère aîné, le pétrole, dans la zone inquiétante des rivalités internationales.

En 1910, les transactions entre producteurs, importateurs et consommateurs étaient d'une heureuse facilité. A cette époque, le monde entier ne consommait que 85.000 tonnes de caoutchouc, dont les huit dixièmes venaient encore des forêts du Brésil et d'Afrique; le reste, des jeunes plantations d'Extrême-Orient. Et ce caoutchouc, d'un transport commode en raison de son volume modéré, s'acheminait en grande partie vers le marché de Liverpool aussi bien, mieux peut-être que toute autre denrée.

Pourquoi vers le marché de Liverpool?

Parce que les capitaux engagés dans les comptoirs d'achat brésiliens étaient pour la plupart anglais, et parce que Liverpool était le port anglais qui avait des relations d'échange suivies avec l'Amérique du Sud et les jeunes colonies d'Afrique. Ajoutons que la consommation britannique était loin d'absorber l'importation de Liverpool, qui recevait à cette époque 60 0/0 du caoutchouc mondial. L'Angleterre, fidèle une fois de plus à sa politique de

« roulé des mers », jouait le rôle lucratif de distributeur, et, n'employant pour ses propres besoins que le tiers à peine de ses importations de caoutchouc, soit à peu près 15.000 tonnes, ravitaillait les ports européens et l'Amérique en réexportant les 49.000 autres.

Cette situation, qui n'avait rien de paradoxal, eût pu se prolonger longtemps encore, si le développement de l'industrie automobile n'était venu bouleverser soudain la quiétude de ces paisibles transactions.

Henry Ford venait, à cette époque, de mettre au point le merveilleux outillage qui lui permettait de rendre l'automobile accessible aux bourses moyennes. On commençait à l'imiter. On commençait à fabriquer en série. A ces automobiles fabriquées en série il fallait des pneus en série, c'est-à-dire du caoutchouc en série. La demande américaine s'accrut dans des proportions considérables.

Qu'avait-on pour parer à cette demande?

1° De jeunes plantations en Extrême-Orient, dont le rendement ne pouvait être accru que progressivement et qui, jusque-là, avaient été créées sans programmes précis;

2° Les cueillettes de caoutchouc sauvage par les indigènes brésiliens et les nègres d'Afrique dont on ne pouvait augmenter la production de façon appréciable.

Le caoutchouc allait-il manquer? On s'inquiéta. Les prix montèrent. Ce fut le *boom* de 1910, où, en avril, fut atteint le prix de 12 shillings 10 pence par livre, quatre fois plus élevé que la moyenne des prix pratiqués jusque-là. Prix record à la hausse et qui jamais, depuis, n'a été atteint.

Du coup, tous les yeux se tournèrent vers les plantations de Malaisie, devenues brusquement des sources de richesse inespérées. On se mit à planter avec fureur, non seulement dans la péninsule de Malacca, mais aussi dans les Indes

néerlandaises. Bien que le rendement ne pût être immédiat, ces perspectives de production intensifiée calmèrent aussitôt les alarmes, et les cours fléchirent. Au magnifique effort qui était en train de s'accomplir s'ajoutaient d'ailleurs peu à peu, chaque année, les résultats des efforts accomplis. De 8.000 tonnes en 1910, le rendement des plantations montait à 71.000 tonnes en 1914, doublant en quatre ans la production de caoutchouc sauvage.

Puis la guerre éclata. Très vite, la consommation d'automobiles et, partant, de caoutchouc, s'annonça formidable. On eût pu logiquement s'attendre à une défaillance de la production et à une hausse vertigineuse de prix. Il n'en fut rien. Bien au contraire, les prix continuèrent à fléchir et, fait à peu près unique dans l'histoire de ces cinq années, cette denrée de première nécessité fut vendue à meilleur compte qu'avant la guerre.

Pourquoi?

Parce que les marchés de l'Europe centrale fermés par le blocus des alliés, ne consommaient presque plus rien. C'est l'époque où l'Allemagne fabriquait à grands frais du caoutchouc synthétique et où les taxis de Berlin roulaient sur des ressorts à boudin.

Parce que, d'autre part, l'Amérique, qui envoyait par milliers des autos sur le front français et qui nous ravitaillait aussi en pneumatiques, avait réduit notablement sa consommation personnelle qui n'avait pas augmenté dans les proportions attendues.

Parce qu'enfin, la production, elle, augmentait d'année en année, grâce à l'effort des planteurs d'Extrême-Orient qui entretenaient le mieux possible les terrains abandonnés par leurs camarades mobilisés.

Il en résulta une offre chaque mois plus considérable.

La demande ne réussissait pas à l'épuiser. Des stocks importants se constituèrent. Les prix moyens qui étaient en 1910 de 8 sh. 10, s'abaissèrent en 1918 à 2 sh. 11, puis en 1919 à 2 sh. 5.

Et ils continuèrent à baisser.

Alors s'opéra un renversement des inquiétudes.

L'Angleterre a fait de grands sacrifices pour constituer de magnifiques plantations. Des capitaux considérables ont été engagés dans la culture du caoutchouc en Malaisie, à Ceylan, à Java.

Ces capitaux ont besoin d'être constamment encouragés par de fructueux dividendes, car ils sont demeurés pendant cinq ou six ans (période pendant laquelle le jeune arbre croît et ne produit rien) sans être rémunérés.

Or, que se produit-il? Non seulement en 1919 le prix du caoutchouc tombe à 2 shillings 5 la livre, c'est-à-dire à un taux qui ne laisse qu'un bénéfice insuffisant, mais il ne s'arrête pas là dans sa chute. Nous le retrouvons en 1920 à 1 sh. 11; en 1921 à 1 sh. et en 1922 à 11 pence (1).

*A ce prix nettement inférieur au prix de revient*, les planteurs ne peuvent plus continuer à jouer le jeu. On ne s'expatrie pas dans un pays malsain et sous un dur soleil pour perdre de l'argent. Le découragement qui s'était déjà fait sentir après la guerre ne fait que grandir. De nombreux planteurs abandonnent. On vend le terrain à vil prix, des sociétés liquident. Encore un peu, et c'est la catastrophe. Le caoutchouc, après avoir pris une subite envolée, retombe lourdement et semble condamné.

(1) En août et septembre 1922, les prix records à la baisse furent enregistrés à six pences 3/4.

Il faut le défendre.

Comment?

Les planteurs anglais qui contrôlent plus des deux tiers de la production mondiale, se sont déjà entendus pour demander à leur gouvernement l'adoption d'une politique de soutien. Le gouvernement a répondu à ce vœu et a nommé Sir James Stevenson à la tête d'une commission qui aura pour but de sauver l'industrie du caoutchouc en péril.

En 1921, Stevenson définissait les grandes lignes de son système. En novembre 1922, une loi assurait la mise à exécution de ce programme, qu'on appela le plan Stevenson.

Sir James Stevenson eut le mérite de voir clairement, et du premier coup, la situation de fait. Silencieusement, il dressa ses statistiques. Elles lui apprirent que si les prix continuaient à décroître, la consommation, elle, ne faisait qu'augmenter à une cadence qui lui ferait un jour dépasser la production. Il s'en tint une fois de plus à la grande loi commerciale de l'offre et de la demande.

L'industrie du caoutchouc était à ce point de vue spécifiquement saine. J'entends par là que si l'offre s'était peut-être jetée un peu rapidement au cou de la demande dans une certaine période incertaine comme celle qui assiste à la naissance d'une industrie nouvelle, que si les besoins de la guerre mondiale avaient accumulé des stocks considérables qu'il fallait à présent écouler, l'avenir n'en restait pas moins rassurant :

1° Parce que le nombre d'automobiles augmentait sans cesse en Amérique et dans le monde;

2° Que les stocks n'étaient pas inépuisables;

3° Que la production allait subir tôt ou tard un arrêt momentané dû à la baisse des cours.

Ce qui importait donc au plus tôt, c'était de réduire artificiellement, et dans le plus bref délai, la production pour précipiter (et non provoquer) le déclanchement des prix normaux et retrouver une exploitation rémunératrice.

Nous aurons l'occasion, au cours de cette enquête, de revenir plus en détail sur les modalités du plan Stevenson. Aujourd'hui, nous en définirons sommairement le mécanisme.

C'est un robinet à soupape fixé sur le réservoir du caoutchouc anglais. La pression de la demande agissant sur les prix, les prix montent et la soupape s'ouvre pour laisser passer le caoutchouc. Si les prix baissent, la soupape se ferme et ne laisse filtrer qu'une partie du caoutchouc produit.

Image grossière et forcément incomplète. Nous verrons que d'autres considérations guidèrent l'auteur de ce plan, et que ses adversaires ne manquèrent pas d'en inventer bien d'autres encore.

Les résultats ne se firent pas attendre. En 1923 et en 1924, le caoutchouc montait à 1 shilling 3, et en 1925 repartait de 1 shilling 6 (janvier) pour aboutir en décembre à 4 shillings 4. A l'heure actuelle, en dépit de fluctuations sensibles, les cours permettent une exploitation rémunératrice.

Le caoutchouc est sauvé.

Les producteurs et les porteurs d'actions se frottent les mains, et les Anglais retrouvent le sourire.

A ce sourire, par-delà l'Océan répond une grimace :  
Celle des Américains qui achètent le caoutchouc.

## X

### SINGAPOUR

— Châ!...

Je me laisse tirer dans ma corbeille d'osier. Entre les brancards, sous mes pieds, une sorte de dandinement mou, un rythme de cheval trotteur qui soulève, mouillée de sueur, une croupe humaine. C'est mon *coolie-pousse*.

Quand j'observerai son visage tout à l'heure en payant ma course je n'aurai devant moi qu'une grimace exténuée et deux yeux obliques qui compteront les sous de cuivre dans le creux de ma main.

Le prix exact. Parbleu, je sais bien qu'il faut donner le prix exact! Mais quel est-il? Nous restons un instant face à face, l'homme-client avec hésitation, l'homme-cheval avec patience. Entre nous l'incompréhension qui sépare l'Orient de l'Occident. Incompatibilité de deux races, fixée devant une vérandah d'hôtel, au trait léger de la caricature.

J'ai hésité, je suis vaincu d'avance. J'ai donné dix cents de trop, je suis couvert d'injures. Il fallait donner le prix exact. Toute ignorance est une faute. Toute faute, une faiblesse. Dédaignant à mon insu la protection du tarif en vigueur, je n'ai plus rien qui puisse me défendre et donnant délibérément dix cents de plus, j'ai autorisé cet homme à me réclamer vingt cents supplémentaires, ou un demi-dollar, à son gré, ou le prix de cinq ans de servitude.

Et je reste indécis devant la gesticulation courroucée de ce Chinois dont les arguments sont rauques jusqu'à ce qu'un policier sihk repousse d'un coup de pied toute cette savante indignation sur le bord du trottoir.

Je suis à Singapour, ville anglaise, où il faut apprendre les règles avant de jouer la partie; à Singapour où vivent quatre cent mille Chinois pareils à celui-là.

La ville est monstrueuse et puissante. C'est un ancien cloaque comblé au cours du siècle dernier par d'incessantes alluvions humaines engorgées là, comme dans un couloir, entre deux continents.

Traversée par un double courant d'échanges commerciaux et fécondée par l'appât du trafic, cette vase a commencé de grouiller brusquement sous le soleil tropical. Etrange bouillonnement de races humaines qu'un mélange incessant n'est jamais parvenu à confondre et qu'on peut observer à *Raffle's Place* dans un carré de cent mètres, à l'heure des affaires, comme dans une chaudière sans couvercle.

Bengalis aux cheveux huilés, Javanais en serre-tête de batik, Juifs syriens en redingote de silésienne, Grecs veloutés, Cantonais obèses aux paupières lourdes d'opium, Malais cambrés sous le sarong à damiers, Siamois équivoques, Parsis à boucles d'oreilles, Français de l'Inde cuivrés comme des bassinoires, Chinois marchands de soupe, portant leur boutique sur le dos, le restaurant accroché sur l'épaule droite et la cuisine sur l'épaule gauche et oscillant au pas de course comme le fléau d'une balance; Levantins de Port-Saïd proposant leurs cigarettes moïsies; tout cela émerge en surface, tournoie, disparaît, surnage à nouveau, bricolant en plein air, couchant n'importe où, vivant d'une poignée de sucreries, d'une soucoupe d'amandes grillées, d'un beignet ou d'un gâteau de gingembre.

Casqués de blanc, les courtiers européens traversent parfois cette pâte mouvante et colorée pour courir, leur carnet

d'ordres à la main, entre deux banques voisines. Car Raffle's Place est le cœur actif de Singapour, le quartier des grosses maisons d'export et d'import, des consulats, des changeurs, des compagnies de navigation et des grands magasins.

La *Chartered Bank* est à cent pas de la *Banque de l'Indochine* qui fait face à la *Hongkong Bank*, non loin de la *Nederland Escompt Maatchappij*. Ici, c'est le retranchement européen, appuyé sur ses massifs bâtiments à arcades, les centres de force d'où rayonne l'onde invisible des transactions mondiales et où l'on attend chaque matin le communiqué officiel de Reuter sur la position de l'argent fin à Londres et à New-York, les cours de Londres sur Paris, de Londres sur Amsterdam, de Londres sur Berlin, de Shanghai sur Londres, de Hongkong sur Bombay, de tout ce qui se trafique, se vend, s'achète, et qui détermine chaque jour, comme une préparation d'offensive au quartier général, les positions de change et les positions de trésorerie.

Tous les matins, de part et d'autre des bureaux d'acajou, c'est la même conversation d'affaires, les mêmes batailles de chiffres, le même double regard jeté à la pendulette, pendant qu'on achète à trois mois cinquante mille livres sterling, ou qu'on vend fin novembre dix mille roupies de Bombay, deux cent mille ticaux de Bangkok, vingt mille taels de Shanghai, cinq mille pesos de Manille, cinq mille piastres de Saïgon. On discute sur un soixante-quatrième de penny sans se mettre d'accord. L'acheteur fait simplement : « Non ! » d'un signe de tête et le courtier reprend sa course pour s'enquérir de nouvelles offres.

Tous les matins, comme les courtiers de change, les courtiers de caoutchouc vont incessamment du vendeur à l'acheteur, des agents de plantations aux exportateurs, des banques aux maisons de commission.

Cette fièvre de spéculation et de trafic, cette envolée d'ordres d'expédition, de connaissements, de télégrammes, d'ordres d'achat, de procès-verbaux et de factures secoue la ville d'un spasme effréné qui dure jusqu'à trois heures.

A trois heures, les Anglais quittent leur téléphone, ferment leur coffre et prennent leur raquette ou leurs clubs de golf. La brise caresse un peu les tempes sèches et les fronts brûlants. C'est une fuite d'autos vers les gazons frais, vers la sueur glacée des whisky-sodas, l'eau mouvante des piscines. Le soleil va tomber, tombe, se précipite, se casse en jaune d'œuf derrière les cocotiers. La mer rosit un peu, balance dans la rade ses milliers de sampans dont le mât bat un rythme court de métronome.

Et c'est la nuit.

La nuit parfumée à la fleur de caoutchouc qui sent le pain d'épices, est éventée aussitôt, et largement, par une odeur de cadavre pourri et de vase putride. Singapour comme toutes les villes orientales ou africaines n'échappe pas à ces contrastes. Les Anglais pour bâtir la ville ont jeté la moitié d'une montagne dans un marais. Mais le marais continue. A côté des *buildings* de vingt étages érigés fièrement, à l'américaine, devant la rade et par delà les docks gigantesques où s'allument les feux des grands paquebots qui patientent, une rivière est tapie sous ses ponts de bois, bas-fond stagnant et sinistre comme un égoût, encombré de barquettes échouées dans la sanie. Plaie indiscrète et purulente.

Pendant le jour on n'y pense pas, on enjambe cette ordure sur la jetée métallique d'un pont monumental, en détournant le regard et en se bouchant le nez. Mais la nuit enhardit cette odeur de vieille Asie, caresse dégoûtante qu'un

souffle du large refoule vers les hôtels illuminés et les cottages fleuris.

Et mieux vaut s'enfoncer en plein cœur de la ville chinoise.

D'où viennent ces Chinois?

De Canton, de Shanghai, de Hongkong, de Tien-Tsin, de Pékin, du Yunnan, de partout en Chine.

Depuis quand sont-ils venus à Singapour et en Malaisie? Depuis toujours, depuis un mois, depuis ce matin. Il en arrive sans cesse, à pleins bateaux.

Que font-ils?

Ils font fortune. En un an ou en un siècle. Les hommes sont terrassiers ou coolies. Les femmes sont servantes, nettoyeuses de feuilles de caoutchouc, ouvrières d'usine ou prostituées. Les indécis gagnent un dollar par jour chez Tan-Kha-Kee à coller des semelles de crêpe sur des souliers de toile; les débrouillards gagnent cinq dollars comme chevaux de fiacre; métier qui crève son homme en dix ans. Mais le Chinois n'attend jamais la dixième année. Il s'arrête au premier sifflement de ses poumons, retire son argent de la banque, se procure de la pacotille et l'installe sur la chaussée. D'instinct il est devenu marchand comme ses ancêtres. Il achète n'importe quoi et vend quelque chose.

A Singapour, le quartier chinois est grand à lui tout seul comme une grande ville, mais ce n'est pas une ville, c'est un comptoir, un entrepôt, un bazar de cent mille camelots, où les rues ont des vitrines pour maisons, des éventaires pour trottoirs, des bandes réclames pour rideaux de fenêtres, des enseignes pour drapeaux, et des panonceaux lumineux pour réverbères.

La moitié de la population est embusquée derrière sa

camelote pour la vendre à l'autre moitié. La rue entière se jette à la face du promeneur comme un assortiment. Elle racole sous la lumière éblouissante des globes à arc, des cent bougies et des langues d'acétylène, en jouant de ses étalages comme de mille prunelles. Amas prodigieux des marchandises les plus hétéroclites empilées comme dans un magasin de gros et vendues au détail. Juxtaposition déconcertante de parasols et d'œufs frigorifiés, de saumon congelé et de chronomètres, de lunettes en celluloïd, de chambres à air, de cristaux, de pendentifs, de socques, de porcelaine, de liqueurs fantaisie, de pendules, de pots de chambre, d'objets d'art, d'estampes, de bois sculptés, de canards laqués, de boîtes à épices, tout cela rangés, par douzaines, par grosses, par demi-mille sur les tablettes, aux devantures, sur des tréteaux, n'importe où.

Et la foule piétine, tentée.

Foule aux dix mille unités indéchiffrables, toutes différentes et toutes pareilles. Que penser devant ces hommes et ces femmes agrafés par la main, vêtus de la même tunique flottante et du large pantalon, et qui se promènent en guirlandes?

Une bouche ouverte avec candeur et un regard lourd de quarante siècles. Sérénité passive ou scepticisme cruel ou brutale indifférence? On ne sait, on cherche, on se décourage.

Notre foule en France est courroucée ou abattue, affairée ou craintive, curieuse ou goguenarde, mais sa physionomie collective traduit toujours l'expression générale de multiples émotions particulières.

Ici, on chercherait en vain, comme sur un masque de comédie, autre chose qu'une dizaine d'exemplaires moulés

en série sur dix mille visages. Unique spécimen pour la joie qu'ont adopté tous les Chinois joyeux, et pour la crainte et pour la curiosité, et pour la concupiscence. Nouveau venu, vous êtes un fantôme d'Occident parmi ces fantômes d'Orient. Une foule passe auprès de vous et s'écoule, sans qu'un seul regard s'accroche à vos yeux, à vos habits, à votre bouche, à votre cœur. Et, sous les lumières brutales, assourdi par les sonnailles du marchand de soupe et le claquement des socques sur l'asphalte, vous restez seul avec votre curiosité sans reflet.

Pénétrer dans ces boutiques, gravir des étages, entrer dans les demeures? C'est facile. Vous y trouverez un accueil teinté de bonne humeur, de sarcasme ou de haine, qui glissera de vos épaules sur le mur, sans jamais vous atteindre en face. On vous montrera les classiques fumeries d'opium, comme aux Chinois de Paris les bouges de Montmartre. Et vous avancerez entre les bas-flancs garnis de veilleuses, où la pâte grésille au bout de longues épingles, pour sortir dix minutes après déçu comme un Anglais qui descend les marches du Panthéon.

Vous passerez devant les lanternes blanches et noires qui décorent la maison d'un mort, et vous verrez des enfants jouer aux sous devant le cercueil, tandis que les héritiers font tourner le phonographe.

Vous pénétrerez dans des galetas de coolies où la misère dort, exténuée, sans que cette misère vous émeuve; on vous autorisera l'accès des maisons interdites et là, devant une fille qui pleure de peur en voyant la police, et une enfant borgne qui se cache le front derrière une main que la lèpre commence à pourrir, il vous sera loisible d'avoir un geste compatissant, un mouvement de pitié, un regard d'angoisse, mais ce geste, ce mouvement et ce regard se perdront comme

## L'ÉPOPÉE DU CAOUTCHOUC

tous les autres, sur une écaille du mur, sans ne jamais rencontrer que des paupières obliques et des sourires secrets.

Très tard, dans la nuit, rentrant à votre hôtel en repassant devant les boutiques toujours grouillantes de Chinois, les ateliers laborieux où travaillent des Chinois, la grille dorée des changeurs où spéculent des Chinois, en quittant cette ville qui ne se couche jamais, où les ébénistes font encore des meubles, les forgerons des trempes, les tailleurs des chemises, les orfèvres des bracelets, et cela demain et toujours, avec la même application énigmatique, c'est seulement alors que vous comprendrez peut-être la force inépuisable de cette race qui créa Singapour.

Race de boys, de cuisiniers et de chauffeurs.

## XI

### ENCHÈRES ET STATISTIQUES

Tous les jeudis, à dix heures du matin, près du « Singapore Club », à l'angle de *Change Alley*, on vend aux enchères les lots disponibles, sous le patronage de la Chambre de Commerce.

Le caoutchouc subit, là, son auscultation hebdomadaire, suivie d'un bulletin de santé communiqué par câble à tous les marchés du monde.

Diagnostic déterminé ainsi dans une chambre sévère, un peu plus grande qu'une salle de classe, par des hommes armés de pouvoirs qu'ils détiennent d'autres hommes, ma-

nufacturiers américains de l'Ohio, importateurs de Wall-Street à New-York ou de Mincing Lane à Londres, et qui, eux-mêmes, dans cette formidable partie d'échecs hérissée de combinaisons particulières, poussent leur pion.

Acheteurs et vendeurs sont rassemblés sur un espace de trente pieds carrés. Les vendeurs se pressent autour d'une chair de bois érigée en façon de tribune qu'ils graviront chacun à leur tour, pour offrir leurs lots.

Les acheteurs derrière leur pupitre individuel, semblent bâiller d'ennui et céder au sommeil, mais se réveillent soudain au bon moment, pour pointer du crayon un chiffre qui s'envole, lever le doigt, incliner la tête et acheter cinquante tonnes d'un clignement d'œil. Acheteurs de tous les pays du monde : Américains, Anglais, Hollandais, Italiens, Allemands, Français. Et, groupés à l'extrémité de la salle : vingt paires de lunettes d'or : les acheteurs chinois.

— Lot n° 23. A quatre-vingt quinze cents!(1).

Le vendeur tient à la main un marteau de buis. Il est penché sur le rebord de sa chaire comme un prédicant, fouillant du regard son public impassible. Pas une tête ne bouge. Pas une voix ne s'élève. Et pourtant, quelqu'un a bougé, quelqu'un a parlé, puisque ce singulier orateur qui n'attend que les interruptions poursuit d'un accent monotone :

— Quatre-vingt seize...

— Et demi...

— Et demi... quatre-vingt-dix-sept...

L'acheteur de Tan-Kha-Kee suce le bout de son crayon

(1) Le dollar de Singapour, qui vaut à peu près la moitié du dollar américain, se divise en cents. Il y a 100 cents dans un dollar. Les prix énoncés s'entendent par livre anglaise, c'est-à-dire 489 grammes.

d'or. Tan-Kha-Kee est le plus grand manufacturier chinois de Singapour. Il fait travailler trois mille ouvriers dans ses usines et mille employés dans ses bureaux. Il lave 36.000 tonnes de caoutchouc par an. Il possède 35.000 hectares de plantations, remue vingt-cinq millions de dollars, fabrique des pneus de bicyclettes, des pneus d'autos, des imperméables, des chaussures à semelle de crêpe, des chapeaux de feutre, des velours, des lacets, des souliers de cuir... et des ingénieurs chinois à l'université de Tamoï qu'il a créée de ses deniers.

— Quatre-vingt-dix-sept...

Le crayon d'or s'est abaissé. Il s'arrête en suspens sur la feuille du catalogue.

— Quatre-vingt-dix-sept... répète le commissaire en brandissant son petit marteau.

Un coup sec. Adjugé. Une croix devant les cent tonnes disponibles. Cela représente une commande de 194.000 dollars.

Et l'on passe à l'enchère suivante :

— Lot numéro 24...

En deux heures, tout le stock offert est ainsi vendu ou réservé.

— Réservé?

J'ai posé la question avec candeur, et Bouillaud, l'acheteur français qui m'explique les gens, les chiffres et les gestes, répond à cette nouvelle curiosité :

— Il y a des tractations privées à côté de ces enchères publiques. Les finesses de la partie se jouent dans la coulisse et la séance officielle du jeudi a surtout pour but d'homologuer, en la rendant publique, la tenue du marché qui a lieu chaque jour officieusement.

Le coup de marteau du vendeur qui adjuge à la tribune ne sanctionne pas obligatoirement une vente réelle. Tout vendeur a le droit de mettre aux enchères son caoutchouc pour se rendre compte du prix qu'on lui offre, mais il a également le droit de le retirer une fois coté. Le prix offert lui a donné une indication, une proposition de base, dont il fera état le lendemain dans les tractations de gré à gré.

— Mais comment l'acheteur peut-il se rendre compte de la qualité du lot qu'il achète, et lui appliquer un prix ?

— Sur échantillons. Sortez de la salle des enchères et ouvrez la première porte à gauche : vous trouverez la salle d'échantillonnage. Chaque mardi que Dieu fait, toutes les plantations qui ont du caoutchouc à vendre, envoient leurs lots et les échantillonneurs, après examen, déterminent le prix des enchères.

— Scrupuleusement ?

Bouillaud hausse les épaules.

— Bah ! on trafique, oui, quelquefois. L'échantillonneur qui est un employé chinois ou malais, peut s'entendre avec un gros acheteur, choisir la plus mauvaise feuille d'un lot comme échantillon, et fixer très bas la mise à prix, en prévenant son client-complice qu'on peut pousser l'enchère sans danger et acquérir le lot à un prix avantageux. Dans cette farce là, c'est le planteur qui joue le rôle de dindon. Mais le planteur sait se défendre. On ne l'y reprend pas plusieurs fois. Et puis, il y a le comité Standard...

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une commission composée d'experts qui examine les lots qu'on soumet à son examen, retient les meilleures qualités et les classe dans la première catégorie en

leur donnant une estampille officielle qui constitue une garantie à la fois pour le vendeur et pour l'acheteur.

— Et qui supprime ces trafics indésirables.

Bouillaud sourit :

— Et qui ne supprime rien du tout.

Il jette sa cigarette :

— Là... êtes-vous content? En avez-vous assez vu? J'ai bien soif. Il n'y a plus rien d'intéressant pour moi comme enchères, aujourd'hui. Allons prendre un *Million Dollars*.

— Où donc?

— Pas à la banque bien sûr! Chez John Little, sous les ventilateurs, en parlant un peu de la France et des Français.

C'est devant un de ces cocktails qu'on me présenta Mobaïoud, l'interprète.

En Malaisie britannique, les Anglais parlent anglais. Rien à dire à cela.

Suffisantes pour me permettre de jouer le rôle d'un figurant compréhensif dans les conversations générales, mes connaissances en anglais ne m'autorisaient pas à recueillir avec fruit des confidences particulières sur l'avenir du caoutchouc, confidences émaillées de chiffres éloquentes, d'aperçus ingénieux, de déductions subtiles.

Or, il se trouvait précisément à Singapour, retranché derrière le rempart de sa documentation, un théoricien du caoutchouc, une sorte de géomètre dans l'espace économique, savant manipulateur de courbes et de graphiques, qui démolissait avec autorité toutes les évaluations fantaisistes à la hausse et à la baisse.

— Avez-vous vu Barley? me disait-on. Il faut voir Barley. Barley vous expliquera. Barley suit la question

depuis vingt ans. Personne n'est aussi fort que Barley.

— Mais...

— Seulement, Barley ne parle pas un mot de français. Et puis c'est un homme terriblement pressé. Pesez bien vos questions. Pénétrez-vous bien de ce qu'il va vous répondre. Barley vous gardera dix minutes. En dix minutes, il vous aura disséqué la situation, vous serez enfoncé. Pas d'arguments qui tiennent devant lui. Barley est une compétence.

C'est pour m'aider à affronter le choc de cette compétence qu'on m'avait offert le concours de l'interprète Mobaïoud.

— La circonstance, me dit Mobaïoud avec emphase, m'a éduqué pour l'acquit de multiples langages. Mon père est natif de Turquie, et ma mère est Algérienne. Le parler français est usuel chez moi dès mon petit âge, et mon anglais est coulant depuis les vingt années que j'enseigne dans les riches foyers indigènes.

Cette déclaration assurée ne me rassura point. Et de même, cet aveu que Mobaïoud ne s'intéressait qu'à la traduction en dialecte syriaque d'un verset du Deutéronome. J'en vins à soupçonner que si les malheurs de Hog, roi de Basçan, pouvaient être familiers à cet étymologiste, la question du caoutchouc lui demeurerait en revanche parfaitement étrangère. Mais il était bien tard pour reculer. Déjà M. Barley nous invitait à entrer dans son bureau.

C'était un homme sec, d'une courtoisie de fer et d'une grande nervosité. Je priai Mobaïoud de lui préciser en quelques mots le but de ma visite. Mobaïoud m'obéit avec une verve qui me parut bien vite insupportable. Je voyais les doigts de M. Barley tambouriner frénétiquement un pas de charge sur la couverture d'un dossier rempli de statistiques.

Interrompant Mobaïoud, je le sommai d'expliquer à M. Barley, aussi brièvement que possible, mon désir d'entendre une déclaration autorisée sur les conditions actuelles du marché, le développement futur des plantations malaises, et les raisons qui pouvaient commander la confiance ou justifier l'incertitude du public à l'égard du placement de ses capitaux dans le caoutchouc.

Mobaïoud me jeta un regard incertain, m'assura qu'il ne comprenait pas ma question et qu'il ne voyait pas « où je voulais en venir ». Je le pressai de ne pas s'inquiéter de cela et de se borner à traduire mes paroles.

Il me parut obéir d'assez mauvaise grâce, et se lança comme un âne au galop dans le champ d'une rhétorique anglaise qui m'était inintelligible. Cela ne m'eût point affecté outre mesure, si j'avais pu observer chez M. Barley quelques signes d'intelligence. Mais il était visible que cet Anglais ne comprenait pas l'anglais de Mobaïoud. Son sourire n'en devint que plus courtois et ses doigts craquèrent horriblement.

Il me demanda par-dessus l'épaule du traducteur-juré si j'avais lu les articles qu'il avait écrits depuis dix ans sur la question, dans la gazette de Singapour.

Je lui répondis qu'étant arrivé l'avant-veille, je n'avais pu, à mon grand regret, parcourir ces précieux documents.

— Alors, dit M. Barley, lisez cette brochure. Elle vous fera connaître l'expression intime de ma pensée. Vous y verrez l'évaluation du prix de vente moyen par livre de caoutchouc, jusqu'en 1940; l'évaluation des frais généraux supportés par une livre de caoutchouc jusqu'à la même date, et le taux du bénéfice réalisé.

— Du bénéfice réalisé, répéta Mobaïoud en anglais.

— Jusqu'en 1940, demandai-je?

— Jusqu'en 1940, répondit-il.

Ce disant, M. Barley me tendait un opuscule jaune, grand comme une carte à jouer.

— Cependant, Monsieur...

— Posez-moi des questions écrites, j'y répondrai.

— Posez-lui des questions écrites, il répondra, répéta Mobaïoud.

Je me levai et pris congé.

J'étais abasourdi et mon visage se tourna vers le visage de Mobaïoud. L'interprète attendait près de moi. Il était arrêté lui aussi en plein trottoir. Son regard avait une assurance fermée, un air de tranquille décision qui me surprit :

— Qu'y a-t-il?

— C'est vingt dollars, me répondit Mobaïoud, parce que vous êtes introduit par le Consulat. Autrement j'augmente de dix dollars.

— A cause?

— A cause de la difficulté d'une interprétation technique.

## ENCORE DES CHIFFRES

Plume en main et dictionnaire sur table, je lus la mince brochure de Barley intitulée : *Valeur des plantations de caoutchouc* en 1926. Autant dire que je la traduisis.

Et, lorsqu'il me fut possible, après une heure d'efforts, de me dégager du sens littéral des mots, lorsque je pus relire enfin cette version comme un document, mon admiration pour Barley s'altéra.

Je respecte infiniment la science des évaluations numériques et de leurs conséquences, science nommée statistique. Mais ce respect, qui ne va point sans estime, sait se dégager d'une aveugle confiance.

Semblable au baromètre enregistreur, la statistique, lorsqu'elle est maniée avec soin, permet de mesurer les différentes pressions d'une atmosphère économique ou sociale. Cette altimétrie, un peu particulière, offre à qui sait en user, le moyen d'appuyer sur les réalités précises qui appartiennent au domaine du passé, des convictions acquises par l'expérience. Il ne faut pas lui demander plus, et se garder de « faire jouer les chiffres ». En cédant à cette manie, le statisticien perd du coup son prestige, et devient aussi ridicule qu'un météorologiste qui tapote un baromètre.

Or, Barley me semblait tapoter et même tripoter le baromètre des valeurs caoutchoutières.

Evaluer dans l'avenir ne signifie pas prédire, mais prévoir. A qui veut agir il est indispensable de prévoir. Mais encore tout ne peut-il être prévu. Prenons un exemple :

Les statistiques de Barley lui avaient appris qu'en 1922,

la superficie générale des terrains plantés d'hévéas en Malaisie, était de deux millions cent quatre-vingt-huit mille neuf cent sept acres (1).

Ces mêmes statistiques l'avaient également renseigné sur le montant des superficies plantées en Malaisie entre 1918 et 1924, qui s'élevait à 216.290 acres.

Possédant de multiples renseignements de cette nature, étant à même de suivre mois par mois la progression des superficies concédées, des défrichements, du plantage, Barley pouvait avoir une opinion sur l'extension des plantations malaises en 1926 et 1927, et, partant, sur la production de caoutchouc dans un avenir rapproché, en tenant compte des facteurs d'ordre psychologique beaucoup plus délicats à faire intervenir : réactions que produit sur le moral des planteurs la montée ou la baisse des cours du caoutchouc.

Je m'empressai de poser à Barley, comme il m'avait invité à le faire, ma première « question écrite », lui demandant ce qu'il pensait des extensions probables en Malaisie, durant les cinq prochaines années. Il me fit savoir qu'il lui était impossible de me répondre sur ce sujet.

Par contre, ce théoricien si réservé dans les évaluations de la production future d'une région qu'il connaissait depuis vingt ans, se montrait singulièrement affirmatif dans l'estimation des besoins de la consommation américaine, dont les échos lui parvenaient affaiblis par une distance de plusieurs milliers de kilomètres.

Sur ce terrain mouvant, Barley n'hésitait pas à faire manœuvrer ses chiffres en colonnes par quatre, par cinq, par huit, avec l'inquiétante virtuosité d'un stratège en chambre.

(1) Onze cent mille hectares à peu près.

Penché sur ses tableaux comme sur des plans directeurs, il avait déterminé non seulement la courbe de la production mondiale jusqu'en 1940, mais aussi la courbe de la consommation pendant la même période. Enivré par ses propres déductions, il s'était attaqué aux prix moyens, aux frais généraux, aux bénéfiques par livre de caoutchouc de 1926 à 1940. Il en était même arrivé à confectionner des tables de barèmes à l'usage des débutants qui permettraient de savoir, par le jeu de deux index se déplaçant de gauche à droite et de bas en haut, la valeur d'achat d'un hectare de plantation âgée de six ans, au premier janvier 1933 ou 1935.

Perspicacité qui me stupéfiait sans me convaincre. Je renonçai bientôt à interroger. Et je jugeai prudent de laisser mon opinion se fortifier toute seule, par ce qu'il pouvait m'être permis d'entendre ou de constater sur place, dans les plantations, les usines ou chez les courtiers.

J'adoptai cette tactique, un soir, dans une chambre d'hôtel de Singapour, après m'être plongé jusqu'au cou dans un cuveau d'eau froide. Résolution qui m'apparut plus sage encore, lorsque ma tête eut complètement disparu sous l'eau. Il me sembla alors que les chiffres s'échappaient de mon crâne en bouillonnant, et que les idées importantes surnageaient seules :

1° On ne pouvait guère, jusqu'en 1940, compter une production mondiale de caoutchouc supérieure à 700.000 tonnes par an;

2° Il était probable que la consommation, en croissance régulière de 13 p. 100 chaque année, atteindrait et dépasserait 700.000 tonnes aux environs de cette date;

3° Devant l'impossibilité de consommer ce qu'il est

impossible de produire, il s'ensuivrait une pénurie de caoutchouc qui se traduirait par une hausse des prix;

4° Les hauts prix de 1925 ayant encouragé les planteurs à ouvrir de nouvelles plantations qui arriveraient à échéance en 1931 (1), on pouvait espérer à partir de 1932, enregistrer un accroissement sensible de la production qui entraînerait un léger fléchissement des prix;

5° Le rendement moyen de 350 kilos à l'hectare était peut-être susceptible d'être augmenté. Les botanistes et techniciens de la culture du caoutchouc se livraient depuis dix ans à de sérieuses recherches. Leurs efforts couronnés de succès pouvaient modifier brusquement les conditions du marché.

Il ne s'agissait point là de cinq propositions, mais bien de cinq hypothèses. Les quatre premières étaient vraisemblables, la cinquième restait problématique.

Lorsque j'avais demandé aux planteurs de Malaisie : à Barrault, à Crosbie, à Hewlett si l'on pouvait augmenter le rendement d'un arbre à caoutchouc par l'engrais, la sélection des graines, la greffe, les fumures, ils avaient hoché la tête avec incertitude.

— Les Hollandais, paraît-il, se livrent à des expériences à Java et à Sumatra. Mais nous ne sommes pas au courant. Nous ne sommes pas des botanistes, nous sommes des planteurs. S'ils avaient découvert quelque chose de sensationnel, ça se saurait.

Moi, j'étais impatient de le savoir avant les autres.

— Pourquoi ne pas aller à Java?

Je jaillis de mon cuveau. Je m'étais posé cette question

(1) Il faut attendre six ans pour qu'une plantation soit mise en rapport.

à moi-même. Je l'avais criée tout haut. J'étais nu. J'étais seul. Le voyageur connaît parfois ces heureuses exaltations. Décider et réaliser. Boucler ses valises en une heure et prendre le premier bateau. Suivre une piste dans le champ du monde. Jouer une pièce dont on est l'unique personnage, changer à son gré de comparses, de figurants et de toile de fond.

A quatre heures de l'après-midi, je m'embarquais sur le *Melchior-Treub* à destination de Batavia.

La nuit était chaude. Un reflet de lune se déplaçait avec nous sur l'eau tranquille. Mais la lune elle-même, encerclée d'un halo démesuré, restait suspendue dans le grand ciel indécis et tourmenté de l'archipel comme un fanal de vigie. Les ciels changent avec les latitudes. Les hommes ne changent pas.

Plusieurs passagers, accoudés à la lisse, fumaient en silence, laissant traîner un regard au long du profil de la côte qui s'altérait peu à peu. C'étaient de blonds géants, à belle chair flamande. Peut-être avaient-ils, devant ce glissement doux d'horizons, quelque obscur sentiment de leur propre immutabilité? On ne savait pas s'ils étaient mélancoliques.

Mais, dans le salon-bar du paquebot, des chopes de bière pâle se vidaient à la fumée des pipes. Tout n'était que flegmatique certitude. Un Américain en blazer noir rayé de jaune, le bout d'une cigarette collée aux lèvres, se déhanchait debout devant le piano, en esquissant sur les touches un mouvement de *rag-time*. De vieilles dames en jersey tricoté dodelinaient de la tête sur des magazines.

Chargé de touristes, c'est-à-dire d'oisiveté; de marchands, qui représentaient l'assurance dans l'effort; et de familles

entières qui prolongeaient cet effort dans l'avenir, le navire passait à ce moment la ligne de l'Equateur, suivant la route classique des antiques vaisseaux de la Compagnie des Indes vers les îles de la Sonde, vers les pays à épices, vers le sucre, le tabac, le thé, le riz et le café, vers des régions grosses de richesses que chaque siècle renouvelait pour les besoins du Monde.

Et vers le caoutchouc.

Et j'évoquais tour à tour, le petit pays de Hollande, et les grandes Indes Néerlandaises.

Notre bateau s'appelait le *Melchior-Treub*. Melchior Treub? Peut-être un grand homme de guerre hollandais? Sans doute un ancien gouverneur?

Sur le grand carré de la descente des premières se trouvait, solidement encadré d'acajou, un bas-relief représentant le patron du navire. C'était Melchior Treub en redingote à collet, favoris et moustaches.

On avait gravé dans le bronze autour de cette placide figure, une longue inscription :

*Le méristème primitif de la racine  
dans les Monocotylédons 1876.*

*Quelques recherches sur le rôle du noyau dans la division  
des cellules végétales 1878.*

*Notes sur l'embryogénie de quelques orchidées 1879.*

*Recherches sur les Cycadées 1882-1884*

*Observations sur les Loranthiacées 1882-1883.*

*Notes sur l'embryon, le sac embryonnaire  
et l'ovule 1882-1884.*

*Sur le myrmecodia echinata*

*Etudes sur les lycopodiées 1884-1889*

Ainsi, nous voguions sous la sauvegarde d'un botaniste.

On donne en France aux unités de notre flotte marchande des noms de villes, d'hommes politiques, de mousquetaires ou d'académiciens.

Les Hollandais, eux, savent se rappeler ce qu'ils doivent aux botanistes. Ils gravent leurs découvertes dans la matière impérissable comme des noms de victoires.

Des victoires de ce genre ont fait les Pays-Bas riches et prospères; elles ont assuré la suprématie du florin, elles ont fait de la Hollande une plus grande Hollande.

Cela mérite, n'est-il pas vrai, qu'on traite un botaniste en général victorieux, et qu'on fasse étinceler son nom en lettres d'or à la proue d'un beau navire, sous l'égide du pavillon national.



## XIII

## JAVA

Il est sept heures du matin, et c'est dimanche. Le *Melchior-Treub* entre dans le port de Batavia. Eblouissante solennité. Ce grand bateau blanc de quinze mille tonnes, aux cuivres astiqués, avance dans une eau si plate qu'il semble glisser sur un parquet. Tout n'est que transparence, miroitement, diaphanéité, doux éclat. On ne résiste pas à l'attrait de ce décor rincé à l'eau pure, de ce ciel bleu d'un émail bien épongé, de ces quais de grès savonnés à la brosse, à toute cette éloquence ménagère que la nature elle-

même semble avoir empruntée aux Hollandais et qui attendrit la fatigue du voyageur par l'étalage d'une sérénité domestique.

La ville est éloignée du port. Mais une route est là, à vingt mètres du bateau, à quai, elle aussi. Elle offre son large dos encaustiqué pour nous conduire. Invitation qui est une coquetterie. Java se laisse entrevoir dans sa prospérité avant que d'en montrer les effets. Elle semble dire : « Voici ce que j'ai offert aux hommes, et voilà ce qu'ils en ont tiré. Ils se sont enrichis, mais j'étais riche sans eux. Riche d'une fécondité naturelle qui existait depuis des millénaires, et que les aventuriers d'Occident ont su traduire, mais non créer. Bien avant d'être l'île du café, du riz, du tabac, du sucre, du thé, du caoutchouc, des épices, j'étais le séjour tiède et parfumé de l'homme nu, mangeant le fruit de l'arbre à pain, buvant l'eau fraîche des cocos, s'abritant d'une palme, et qui m'adorait en m'offrant l'hommage de sa faiblesse étonnée et ravie. »

Et dans l'auto qui m'emmène, flanqué de mes lourdes valises, je me prends, d'un haussement d'épaules, à regretter le paradis perdu.

Dans ce paysage de vive aquarelle, profitons encore de l'heure matinale. Elle distille des minutes exquises. Un peu plus tard, la bouche ardente du soleil va pomper les parfums, sécher les couleurs, accabler tout de son haleine brûlante. Mais à présent, c'est le royaume de Délices, traversé par la rivière Allégresse dans l'île du Bonheur.

Un canal suit la route. Miroir près d'un ruban. Sur la route, de légers chars caoutchoutés, juste assez grands pour adosser deux nonchalances, et tirés par un poney. Au bord du canal, des génuflexions de laveuses penchées sur l'eau comme des fleurs éclatantes. Des enfants nus marchent,

les bras ballants, libres. Des paysannes en sarong à ramages sont assises dans la campagne. On ne sait si elles travaillent ou si elles reposent. Sont-elles dans un champ ou sur une pelouse? Elles lèvent un visage un peu écrasé aux pommettes, et des yeux dont nul souci ne vient altérer la prunelle tranquille.

Des marchands s'arrêtent, balançant leurs calebasses sur un bambou flexible. Ils offrent tous les fruits de la terre. Prenez. Mangez.

Deux, trois villages cachés dans les feuilles, mais que le soleil passe au crible, avec leurs jeux d'enfants, leurs huttes de lataniers et leur ivresse engourdie. Et ce sont les faubourgs de Batavia, bientôt la ville elle-même, close, morte en ce jour dominical et qu'on traverse pour gagner le quartier des résidences, puis l'hôtel derrière ses palmiers au tronc lisse, enveloppés dans leur écorce d'argent comme des cigares de luxe, puis, la chambre ouvrant sur le carrelage frais, puis le cuveau de faïence où tremble une eau limpide, puis l'accueillante véranda et le fauteuil de rotin, puis la torpeur heureuse, puis le sentiment qu'on est dans le plus beau pays du monde, l'étirement de deux bras, un sourire extasié, puis un seul mot qui résume tout cela et qu'on murmure parce qu'il est tendre à l'oreille :

— Java!

Java!

Trente millions d'habitants dans une île de cent mille kilomètres carrés. Trois cents habitants au kilomètre carré. La plus forte moyenne de population au monde, parce que pays le plus riche du monde. L'île entière n'est qu'une plantation, qu'un verger, qu'un potager.

Pareille à celle qu'on admire dans les grasses plaines

flamandes, on trouve ici une magnifique symphonie en vert végétal, mais transposée dans un mode majeur : vert sombre des ficus, vert argenté des palmeraies, vert billard des champs de riz, vert glauque de l'eau murmurante, à la place des verts tendres de Harlem. Au reste, même travail d'irrigation, même lacis de canaux et de rigoles, même amour de l'eau vive, même technicité d'adduction.

Appliqué sous un climat équatorial à des terres saturées d'humidité et de chaleur, ce patient travail d'ingénieur agronome donne des résultats prodigieux. On dirait que le sol éclate d'exubérance et de santé. Des bambous, par touffes énormes, jaillissent vers le ciel; arbres, champs, buissons, cultures s'épanouissent dans une puissante exaltation. On récolte le riz trois fois en deux ans. Côte à côte et simultanément : le champ labouré qu'on repique, le champ vert des jeunes pousses, le champ doré des épis, le champ fauché à la serpe et qui n'est plus qu'un hérissément de chaume.

Des plantations de tabac, allongées sur dix mille hectares, d'un seul bloc, font suite aux rizières; et, brusquement, des plantations de caoutchouc s'interposent à leur tour. Si le terrain, accroché aux flancs d'une montagne s'élève un peu, le sol se couvre par enchantement d'arbustes en boule, luisants comme des fusains, et c'est le thé. Plus haut, voici le quinquina.

Un planteur, il y a dix ans, a une panne d'auto dans une région encore peu défrichée. Pendant qu'on répare, il regarde un palmier planté sur le bord de la route. C'est un palmier à huile. Il constate étonné :

— Tiens, ça pousse ici encore mieux qu'au Congo! J'en planterai.

Et aujourd'hui, de nouvelles forêts surgissent du sol.

On n'avait pas pensé à cette richesse. On y pense. Elle s'impose déjà.

Java!

Le drapeau hollandais flotte sur le palais du gouverneur. C'est un drapeau tricolore, bleu, blanc, rouge, que j'ai regardé en me tordant le cou pour redresser les trois bandes d'étamine. Alors, j'ai senti mon cœur battre un peu parce que ce drapeau me rappelait la mairie de mon arrondissement.

On regrette que Java n'ait pas son pavillon particulier, comme autrefois le tsar : pavillon qui n'aurait cours qu'aux Indes Néerlandaises, mais qu'on hisserait sur les navires entrant à Amsterdam pour faire rêver tous les Hollandais sédentaires. Pavillon aux couleurs puissantes : une écla-boussure d'ocre sur un fond vert symbolisant la richesse végétale, avec, en devise, deux lettres d'or : un I et un E, initiales des deux opérations économiques sur lesquelles se fonde la propriété commerciale d'un pays : *Import-Export*. Divinités qui protègent la colonie, ou plutôt qui la font vraiment respirer.

De fait, la balance commerciale des Indes Néerlandaises est ahurissante. Des importations qui atteignent un montant de 700 millions; des exportations qui doublent ce chiffre, dépassent un milliard et demi... de florins. Ce qui, au cours actuel du franc, doit multiplier notre admiration par douze ou treize. Des banques qui donnent trente pour cent de dividendes, des actions qui montent sans cesse; des armées d'employés indigènes, parqués dans les maisons de commerce et remuant factures et bordereaux sous le ferme regard de Wilhelmine, dont le portrait est accroché au-dessus du coffre-fort.

A Batavia, des boutiques gorgées de marchandises, pressées l'une contre l'autre au bord des canaux miroitants, déjà lourdes d'un rude passé commercial.

Et dans les rues, un mouvement incessant de promeneurs et de marchands ambulants : vendeurs de bananes et de cacahuètes, de sirops glacés, de viandes frites enveloppées dans une feuille de figuier; marchands de touterelles ceinturés de cages d'osier et qui sourient comme s'ils ne faisaient commerce que de gazouillis et de pépiements.

Java!

La première émotion s'atténue. A ma nonchalante rêverie succède une curiosité précise. Cette luxuriance exprimée dans la campagne par des volumes et par des couleurs, dans la ville par des maisons de commerce, dans les livres par des chiffres m'intéresse déjà moins. J'ai envie de la toucher. J'ai envie de la comprendre dans une langue directement intelligible.

Mon vocabulaire, à moi, c'est le caoutchouc.

Je verrai les caoutchoutiers de Java. Je ne veux pas être un touriste parmi les touristes.

Je ne veux pas être un des neuf cents Américains arrivés, deux heures après moi, sur un grand paquebot de la *Dollar Line*, et qui, en une journée, verront l'essentiel; un de ces voyageurs à prix fixe : épiciers de Détroit, pharmaciens de Sudburry ou de Winnipeg, photographes de Cleveland, échaudeurs de Chicago, qui économisent en dix ans les 4.000 dollars du billet et font le tour du monde à tempérament pour rapporter vingt collections de cartes postales, avoir la preuve que la terre est ronde, et partir de New-York, face au soleil couchant, pour y revenir sans jamais tourner le dos.

En vérité, je cherche un Français établi dans ce pays le plus riche du monde qui ait fait fortune par patriotisme, pour aider à la propagande et dont on me donnera le nom ou l'adresse au consulat.

Où est le consulat français?

Le consulat britannique gère depuis un an les intérêts français à Batavia.

— Pour combien de temps encore?

— Jusqu'à ce qu'on désigne le successeur de l'ancien consul qui est nommé, paraît-il, qu'on attend, mais qui n'arrive pas.

Je cherche le consulat français. C'est une maisonnette perdue dans les palmes, très loin de la ville, dans le quartier des petits rentiers javanais.

— Ah! Mademoiselle, je suis heureux de vous voir. J'aurais besoin de quelques renseignements très simples. Voici. Les plantations de caoutchouc...

Un sourire de jeune fille et un geste. Le sourire est charmant, le geste est catégorique :

— Monsieur, je relève de maladie. Je suis venue au bureau tout à fait par hasard. Je vais me marier dans huit jours. Voyez donc le consul anglais. C'est un homme très courttois. Croyez bien que si j'avais pu vous être utile...

Elle montre un amas de paperasses poussiéreuses empilées sur une table de bois blanc, des dossiers déchirés, un cartonnier entr'ouvert. Elle dit gentiment :

— Je n'arrive pas à *suffire* toute seule, vous comprenez...

Je comprends.

Voici ce que je comprends :

Cent quarante mille Européens.

Une des colonies les plus prospères du monde qui, outre les Hollandais, attire vers elle des Anglais, des Américains, des Allemands, des Italiens, des Russes, des Polonais, et des Français.

Cent quarante mille Européens, dont deux Français.  
J'en suis un. L'autre est coiffeur.

Pour défendre notre influence, pour faire respecter notre pavillon, pour créer ici un bureau de relations commerciales franco-hollandaises : un consulat qui ressemble à un chalet de plaisance.

Et dans ce consulat : une dactylo.  
Qui va se marier.

#### XIV

#### GRAINES, GREFFES ET BOTANISTES

J'étais venu à Java pour voir des botanistes.

Les Hollandais sont les premiers botanistes du monde. Aussi, pouvaient-ils avoir une opinion, voire une certitude sur l'avenir et le rendement de l'arbre à caoutchouc?

Le problème m'apparaissait ainsi :

*Répondre à la consommation grandissante par une production grandissante, mais rester maître de cette production. La régler à sa guise.*

Etrange attelage à conduire. Un poulain paresseux trotant à côté d'un cheval indompté, sans que la voiture verse dans le fossé.

Augmenter la production, cela signifie augmenter l'étendue

des plantations. Mais cela veut dire aussi augmenter le rendement de chaque arbre. Il y a là deux tactiques qui peuvent se conjuguer. La première implique un problème d'exploitation; la seconde, une recherche de laboratoire.

En Malaisie et à Ceylan, les Anglais étaient les maîtres de l'exploitation; à Java, les Hollandais étaient les maîtres de la recherche. Ils avaient installé le laboratoire : Buitenzorg.

On se rend en deux heures, par le chemin de fer, de Batavia à Buitenzorg.

Buitenzorg est le plus grand jardin botanique du monde. La ville qui s'est construite autour, n'est habitée que par des fonctionnaires agronomes, des chimistes, des herborisateurs et des jardiniers. Il y a bien un hôtel pour les touristes et un palais pour le Gouverneur, mais, comme l'hôtel ne reçoit que des botanistes étrangers et comme le palais est enrichi de collections et d'herbiers, l'honneur est sauf.

L'honneur de Buitenzorg.

Un écriteau avec une flèche, à la sortie de la gare, montre la direction à suivre.

Et si je veux aller ailleurs? On ne va pas ailleurs. Pourquoi faire preuve de discernement? Discerner, c'est choisir. Que peut-on choisir? Le jardin ou l'hôtel. Or, l'hôtel est en face du jardin. Suivez la flèche, vous dis-je, et toujours tout droit.

Une route-échantillon, entretenue comme la piste d'un skating, à la mine de plomb. A droite et à gauche, des arbres magnifiques. On n'oserait s'y appuyer. Ils ont des noms latins si barbelés qu'on passe prudemment hors de portée des étiquettes. Il faut se contenter de regarder l'arbre pour lui-même en repoussant le casque sur la nuque, afin de le considérer du haut en bas. Mais lorsqu'on a ainsi

admiré, pour la troisième fois un banyan de cinquante mètres, on se prend à regretter un humble marronnier du boulevard Poissonnière.

Cent mètres plus loin, au virage, la route encore humide, semble être arrosée à l'essence de framboises. On s'arrête, on cherche, on renifle. Ce n'est qu'un arbuste malingre, parent pauvre, sans carte de visite, et l'on poursuit son chemin.

Encore un marchand de sirops glacés, assis sur son panier à bouteilles; un enfant suçant la tête d'un poisson salé; un vieux squelette de colporteur, replié sur ses cuisses et qui mâche du bétel, puis la route s'arrête, obéissante, devant l'unique rue de Buitenzorg fermée à un bout par l'hôtel, ouverte à l'autre par l'entrée du jardin, roide comme le portail d'un lycée.

Entre l'hôtel et le jardin, alignés le long des deux trottoirs, des pavillons tout neufs, portant chacun son inscription, sa légende, sa plaque indicatrice. Ce sont les bureaux du Département de l'Agriculture.

Le Pavillon des Statistiques fait suite à un bâtiment trapu comme un mauvais temple grec sur lequel on lit en lettres d'or : *Herbarium*. Chaque service a son petit temple : le temple du Tabac, le temple du Sucre, le temple du Thé, le temple du Quinquina; et ses bonzes hollandais qui officient penchés sur des sachets de graines, en fumant leur pipe à couvercle sous la caresse des ventilateurs.

Le temple du Caoutchouc arbore, lui aussi, sa fière devise :

*Office général du Caoutchouc*

Et j'entre là, courbant un peu la tête, comme si j'avais lu :

*Venite adoremus*

Derrière chaque porte vitrée : un chercheur.

Un chercheur est un Monsieur comme vous et moi, qui est assis devant un bureau américain entre un paquet de fiches et son téléphone. Il est rare qu'un profane puisse surprendre un chercheur en train de trouver. Mais il peut le découvrir, plongé dans ses recherches.

C'est ce qui m'advient aujourd'hui.

Je suis introduit, après échange de politesses, dans une chambre meublée d'une table, de deux vitrines et d'un microscope. Un botaniste japonais courbé sur une boîte à compartiments semblable aux cases d'imprimeurs, range des graines d'hévéas par familles, types ou catégories (1).

Reconnaît-on une bonne graine d'une mauvaise graine?

Le botaniste japonais arrive, paraît-il, à différencier des spécimens qui, à première vue, se ressemblent parfaitement. Il réussit même à identifier par leurs graines, les arbres d'une même famille.

Sans doute, mais peut-on reconnaître la graine d'un bon sujet, d'une graine de mauvais sujet?

La réponse est moins affirmative. Bien des expériences ont été tentées. Elles se poursuivent toujours. Mais on n'en peut tirer aucune conclusion.

A ce moment, Groeninx, nouveau-venu, prend la parole avec autorité :

— Nous recueillons les graines d'un hévéa-étalon pour les planter. Il faut attendre six ans pour saigner les fils de

(1) La graine de l'hévéa ressemble à une grosse noisette mouchetée de taches brunes, contenue dans une capsule.

ce père prodigue. On saigne. Il y en a dix de bons, cinq de médiocres, cinq de mauvais. Que conclure?

Groeninx a visité la vallée de l'Amazone. Il a vu là-bas des millions d'arbres à caoutchouc. Il a choisi ce qui lui semblait être les meilleures graines. Il les a plantées à Java. Le rendement n'est guère supérieur à celui des anciens.

Et Groeninx me prend par le bras :

— Laissons pour le moment la sélection des graines et occupons-nous de la greffe. Je vais vous montrer des arbres greffés.

Le Japonais n'est pas de cet avis. Le verre de ses lunettes lance un double éclair. Lorsqu'on a consacré dix ans de sa vie à étudier la forme des graines de caoutchouc, la disposition des taches et mille autres particularités qui les caractérisent, on s'est fait une doctrine à laquelle il faut rester fidèle, la foi s'en fût-elle allée. Le Japonais était farouche partisan de la sélection des graines; il tenait à son système comme un radical-socialiste à l'impôt sur le revenu.

Avec moi ou contre moi.

Querelle de botaniste, courtoise mais inextinguible.

— C'est en 1916, me dit Groeninx, le 6 Mars exactement, que j'ai fait ici mes premières greffes. Et il développe sa thèse : choisir un bon sujet, un arbre qui donne ses deux kilogs et demi de caoutchouc sec, chaque année. Recueillir les graines. Planter ces graines en pépinière pour avoir de jeunes plants. Puis, retourner à l'arbre-mère, lui prendre du bois de greffage, c'est-à-dire des branches où pointent les yeux des bourgeons, greffer ces « yeux » sur les plants. Et attendre.

— Et les résultats?

Groeninx lève les bras :

— Les résultats, les résultats... Comme vous y allez!

Il m'entraîne vers ses champs d'expérience.

Ce ne sont, à vrai dire, ni des champs, ni des bois, ni des jardins, ni des pépinières. Ce sont des laboratoires à ciel ouvert. Chaque tronc d'hévéa est gradué et chiffré comme un thermomètre; l'arbre est étiqueté, matriculé, mesuré, badigeonné à mi-hauteur de coaltar ou lavé au lait de chaux, Il porte, épinglé au flanc, sa courbe de production comme une feuille de température.

Groeninx s'approche, s'agenouille, ajuste ses lunettes, consulte l'acte de naissance, m'apprend l'âge, dit :

— P. W. 60. C'est le fils de P. W. 12. Tous ceux-là sont frères du même lit.

Il m'en désigne vingt, d'une belle venue.

Il se relève, il s'éponge le front, il est ému :

— Les enfants de P. W. 12. Ah! quelle mère admirable! Vous la verrez tout à l'heure, Monsieur. Elle est un peu affaiblie, sans doute par tous les bois de greffage qu'on lui a pris depuis six ans, mais quel sujet exceptionnel! Quelle bonne laitière! Ses fils lui ressemblent, hein? Regardez la forme du tronc. Et cette ramification, en boule... Tout le portrait de sa mère. Et vous m'entendez bien, ils perdent leurs feuilles exactement à la même époque de l'année. C'est un signe, cela. L'hérédité, l'atavisme, ça existe, monsieur!

Il s'exalte tout à fait. Il prend mon bras. Il le secoue :

— Alors? Pourquoi n'auraient-ils pas le même rendement? Pourquoi nier, de parti pris l'influence de la parenté dans la grande famille des arbres à caoutchouc, alors qu'on l'admet pour les pêches de Montreuil et les cerises de Montmorency. Oui... j'ai été en France, Monsieur, faire mon

voyage de noces. Cela m'a d'ailleurs brouillé avec Daniel.

— Daniel?

— Daniel, l'adversaire de Viala. Que voulez-vous? Viala est partisan de la greffe. J'ai été le voir. Daniel l'a su, et comme il est partisan de la graine...

Il ajoute en soupirant :

— Ah! la botanique!

Il est à la fois navré et ravi, comme ces vieux politiciens qui vous prennent les deux mains pour dire : « Ah! la politique! »

Groeninx est persuadé qu'on sera bientôt en mesure de construire un hévéa artificiel en greffant différentes espèces d'arbres les unes sur les autres; de donner à la racine, au tronc, au feuillage, les qualités demandées par les planteurs; d'expédier sur commande des espèces particulièrement aptes à pousser dans des terrains particuliers : marécage ou sable, argile ou roche.

Il me montre des chiffres : 650 kilos à l'hectare pour des arbres de huit ans, au lieu de 300. Il discute, tempête, persuade, aboutit, réalise.

Il lui manque encore des résultats indiscutés. Les expériences durent six ans. Il faut savoir attendre.

Mais cette persévérance a sa beauté.

Des centaines de savants, à Java ou à Sumatra, savent attendre comme Groeninx.

Les stations d'expérience s'ouvrent un peu partout. Le Gouvernement hollandais s'intéresse à la greffe, inaugure et subventionne. Des associations de planteurs fondent des instituts. Les sociétés créent des jardins d'essais et des laboratoires.

Faire plus. Faire mieux.

Les Hollandais ont adopté ce programme. Leurs qualités de méthode, de ténacité placide ont fait éclore en eux le goût du perfectionnement, comme chez les Français nerveux, inventifs et sensibles, le don de création.

Cependant que les planteurs anglais de Malaisie continuent à planter en fumant leur pipe, et à surveiller du coin de l'œil, pour tirer parti, le moment venu.

Voici que Buitenzorg, la ville-botanique, la ville-expérience, la ville-laboratoire commence à prendre pour moi son sens noblé. De tous ces essais isolés de chercheurs, monte une vérité collective. Elle est en puissance.

Quel est donc le but caché de ces efforts patients? Pourquoi cette fièvre dans la recherche?

Le ciel était bleu, tout à l'heure. A présent, il est noir, il crève. La pluie tombe en larges gouttes pressées, puis en rideau opaque.

Buitenzorg a son orage, à cinq heures précises, tous les jours.

Le Bon Dieu a trouvé lui aussi, son emploi au Département de l'Agriculture.

Il s'est fait arroseur à la journée.

## MEDAN CONTRE DJAMBI

Les bateaux de la K. P. M. font le trajet Batavia-Medan, c'est-à-dire Java-Sumatra en soixante heures. Il faut, de temps à autre, chiffrer les distances pour ne pas se laisser bluffer par l'imagerie des atlas sur lesquels on traverse un peu trop facilement les océans d'un coup d'ongle et les détroits d'un coup d'œil.

Rendre visite à Sumatra en sortant des bras parfumés de Java, c'est passer de la sœur aînée à la sœur cadette, de la séduction d'une femme d'expérience à la farouche spontanéité d'une robuste sauvagesse. Je le croyais du moins. Il n'est pas mauvais, en voyage, de s'attendre à quelque chose. On est souvent déçu. Mais il est des déceptions qui enrichissent.

Les Anglais qui roulent à travers le monde par centaines de mille ne connaissent de déceptions qu'au fumoir, autour des tables de bridge, devant un partenaire qui n'a pas fait l'impasse à cœur. Alors ils se lèvent très rouges, vont finir leur cigare en faisant un tour de pont et s'assurent de réalités précises: trente milles au nord de la deuxième parallèle. Vitesse : dix-huit nœuds.

Ces maîtres-voyageurs ne savent pas voyager.

Lorsque je débarquai à Belawan, port de Medan, et lorsqu'on m'eût dit qu'à Medan tous les hôtels étaient pleins, qu'il me faudrait coucher au bord d'un canal moite ou reprendre le bateau, j'eus de Sumatra une impression rude.

Mais, apprenant qu'une affluence extraordinaire de touristes provoquait seule cet encombrement, que la ville débordait de bookmakers, de lads, de parieurs et d'amateurs

de courses, que des Javanais de Soerabaya, des Malais de Kuala-Lumpur, des Chinois de Penang étaient venus là pour risquer cinq mille florins gagnant ou dix mille dollars placés, ma réserve se changea en admiration.

Cette ville, âgée d'un demi-siècle, était milliardaire depuis dix ans. Elle avait profité de la guerre en vendant du caoutchouc avec le foudroyant succès que connurent les fabricants de bandages herniaires devenus fournisseurs de passe-montagnes aux armées.

Elle était passionnément nouvelle riche, et l'on ne pouvait lui reprocher d'avoir bâti le casino avant l'égoût, et le kiosque à musique avant l'hôpital, parce qu'elle avait besoin d'apprendre à jouer au baccara et à danser le *Charleston*, avant d'oublier la puanteur naturelle de ses ordures, avant de savoir mourir avec décence.

Les deux îles se ressemblent. Mais Sumatra la sauvage a conservé une végétation ébouriffée, des regards frénétiques et de soudains tressaillements. La prospérité ne l'a point amollie comme Java. Sa nature est restée bondissante, tout en virevoltes et en contrastes.

Elle offre aujourd'hui les premiers thé-dansants et les derniers anthropophages; le parfum des roses France mêlé aux vapeurs de soufre d'un volcan voisin; la candeur enfantine de ses naturels et la propagande du parti communiste.

Elle offre Medan et elle offre Djambi.

Djambi serait à trois jours de bateau par le plus mauvais caboteur, mais il n'y a pas de bateau qui fasse le service. On ne peut aller à Djambi qu'en passant par Singapour.

Djambi : un district un peu plus grand que la Hollande, et 160.000 indigènes, dont 140.000 plantent du caoutchouc.

Pas une route, pas un chemin. Un immense pays sans épine dorsale, invertébré et mou, ne vivant que par ses rivières et vivant bien. Ne connaissant que les bateaux à roue, à moteur, les radeaux, les pirogues et les trains flottants, cocotiers, riz, palmiers à sucre et aréquiers. Et du caoutchouc planté au milieu de tout cela. Mais du caoutchouc invisible. A la fois partout et nulle part. Récolté dans les plantations inaccessibles aux curieux et accessibles aux marchands.

Les Hollandais n'y comprennent rien. Ils ont envoyé à Djambi des économistes qui sont revenus l'oreille basse; des agents du cadastre et des arpenteurs qui, au bout de six semaines, connurent le doute, puis le découragement.

Il n'existe actuellement sur la région de Djambi, qu'un relevé topographique au 1/250000<sup>e</sup>. Rudimentaire par conséquent. Ce n'est pas ce document qui permettra de dénombrer les arbres à caoutchouc plantés dans la région. On les évaluait, en 1922, à 21 millions.

Deux ans plus tard, un inspecteur en tournée dans la sous-division de Bangko, découvrait une erreur de calcul. On avait compté 7 millions en trop. Les Anglais considèrent tout travail de statistique impossible à exécuter avant cinq ans. Le mystère de Djambi reste entier.

Essayons de comprendre :

Batak, indigène nouveau riche, plante son caoutchouc en même temps qu'il plante son riz. Le régime des pluies est favorable, le sol est bon. Tout se met à pousser : le riz, les hévéas et la forêt qui est autour. Cela fait une jolie brousse. On pourrait passer à cinq mètres de la plantation sans savoir qu'elle existe. Mais le Batak sait, lui.

Au bout de cinq ans, il vient faire une petite tournée dans sa forêt et s'aperçoit que ses jeunes hévéas ont prospéré. Les

ramifications sont bien un peu hautes, mais l'écorce est épaisse et douce.

Il s'agit de saigner ces arbres pour en tirer profit.

Alors, se pose le problème de la main-d'œuvre.

Si le Batak a une nombreuse progéniture, c'est pour lui tout bénéfique.

S'il est célibataire ou sans enfant, il embauche des étrangers, déserteurs de villages voisins, anciens coolies javanais, vagabonds de Malaisie.

*A Djambi, on ne paie pas le saigneur en argent. On lui abandonne la moitié de sa production en nature.*

C'est le système du « boegi-dœva », les Anglais l'appellent « half and half » comme le cocktail.

Abandonner à un travailleur la moitié de sa production quand cette production ne vaut presque rien éloigne les travailleurs. Si la production vaut très cher, les travailleurs affluent.

Toute la question du caoutchouc indigène est régie par cette fluctuation de la main-d'œuvre, due elle-même à la fluctuation des cours.

La vie coûte cher à Djambi. La commission des salaires accorde aux quelques fonctionnaires qui y vivent, les plus hautes indemnités de séjour. Les vêtements se paient un bon prix, et l'indigène aime bien à porter des souliers vernis quand il ne travaille pas. Il adore les fruits confits, la viande en conserve et les cigares d'importation. Il faut gagner au moins 50 florins par mois pour pouvoir prétendre à ces plaisirs.

Si les prix du caoutchouc sont bas, l'ouvrier indigène arrive tout juste à gagner le quart ou la moitié de cinquante florins. Alors, il abandonne le caoutchouc et cherche un travail plus rémunérateur. L'exportation baisse.

Si le caoutchouc dépasse 1 shilling 6 la livre, le travail de saignée redevient d'un bon rapport. La masse des saigneurs reflue vers les plantations. L'exportation monte.

En ce moment, l'exportation montait. Djambi était riche. Les coolies se rendaient au travail juchés sur des Ford cahotantes, se croisant parfois avec le délégué de l'administration en bicyclette. Les notables achetaient des voitures de toutes marques avant qu'on eût songé à construire des routes pour les faire rouler. Les florins-or s'entassaient dans les cases plus encore que dans les banques.

Et c'est dans une de ces cases que Batak, le parvenu de Sumatra, plusieurs fois millionnaire, semblable à quelque idole fraîchement peinte, écoutait le phonographe en fumant sa pipe d'écume.

Les trois voitures se suivaient à cent mètres vertigineusement. Dans la première se trouvaient Harving, directeur général de l'*U.S. Tyre Co*, B. and T. de New-York avec le docteur Otto Van Lennep, délégué par l'Institut de Buitenzorg assis en face de moi. Dans les autres voitures : Anams, secrétaire général de l'exploitation, Van Ossen, planteur technicien, et deux assistants spécialistes.

La tournée d'inspection s'achevait dans un nuage de poussière couleur de corail; nous avons mis cinq heures pour visiter les pépinières, le jardin des greffes, l'usine et les terrains d'expériences. Cette plantation américaine était un royaume de 37.000 hectares qui avait sa police, ses voies ferrées, son port, sa capitale, ses clubs, son gouvernement et son réseau téléphonique.

Les Américains voient vite et large. C'était l'unique plantation qu'ils possédaient à Sumatra, mais la plus importante

des Indes Néerlandaises. On aurait pu s'y promener pendant un mois sans la connaître.

Attaquant de front tous les problèmes, ils avaient tenté toutes les expériences, osé toutes les créations. Le botaniste de Buitenzorg en était lui-même étonné et un peu vain comme si la sollicitude dont on entourait les arbres-mères, les tentatives de fécondation artificielle, l'isolement des fruits-graines dans leur sachet de toile gommée, le berceau d'osier qui protégeait les jeunes plants, étaient autant d'égards envers son génie et d'hommages rendus à la science botanique.

Dans la préparation du caoutchouc, les Américains s'étaient également révélés américains. Ils avaient pris un brevet, amené sous le soleil tropical un matériel gigantesque inventé à Cleveland et fabriqué à Philadelphie. Des cheminées d'usines accouplées comme des tuyaux d'orgues s'éri-geaient en plein ciel, inscrivaient en fumeuses volutes la puissance industrielle des Etats-Unis.

Ils avaient multiplié par leur habituel coefficient le rendement des procédés courants d'exploitation. Le latex, au lieu d'être transporté à dos d'homme, arrivait en camions-citerne; ils avaient substitué des pipe-lines et des cuves souterraines aux bacs mélangeurs; on ne coagulait plus le latex, on le pompait, on le refoulait au sommet de l'usine dans des réservoirs-nourrices de mille litres. Plus de laminoirs et plus de calandres, mais des chambres d'évaporation chauffées à 250 degrés et tout un appareillage électrique terminé par un disque d'acier poli tournant à deux mille tours, et qui transformait le latex en brume de latex puis en poussière de latex.

Le caoutchouc n'attendait plus huit jours pour être séché et un mois pour être fumé. Séchage et fumage étaient d'antiques opérations qui n'avaient plus de raisons d'être pour

les Américains. Le latex recueilli en poudre chaude, s'agglomérait en gâteaux. On le comprimait en blocs de 100 kilogrammes, on l'ensachait de toile, on l'expédiait le lendemain même du jour où il avait coulé de l'arbre.

Une fois de plus, les Américains avaient bouleversé toutes les méthodes et s'étaient révélés maîtres dans l'art de transformer.

Leur plantation était modèle. Leur usine était modèle.

Mais ils ne possédaient à peu près dans le monde entier, que cette plantation et que cette usine de Medan.

Les autos stoppèrent devant le perron de la Direction générale. Nous en sortîmes, casqués de blanc et le visage rose de poussière corail. Les boys s'échelonnaient immobiles sur les degrés, faisant la haie; Harving nous invita d'un geste à entrer.

La salle d'honneur avec son tapis vert, nous accueillit comme une délégation de plénipotentiaires. Il s'agissait, en réalité, pour ces planteurs, ces botanistes et ces techniciens, de tenir une sorte de conseil au cours duquel serait développé le thème de la manœuvre à suivre dans l'avenir par l'*U. S. Tyre Co* de New-York.

Harving nous fit asseoir, puis il se leva. Je crus qu'il allait prendre la parole, mais il nous pria simplement de commander nos cocktails et de choisir nos cigares. Sa courtoisie ne souffrait pas de refus. Nous bûmes en silence.

Lorsque les cocktails furent remplacés par des whisky-sodas, le directeur général parla :

— Messieurs, dit-il, je ne veux être ici que l'interprète des sentiments que nous éprouvons tous à l'égard de M. le docteur Otto Van Lennep de Buitenzorg. Ces sentiments sont de gratitude pour l'honneur qu'il a fait à l'*U. S. Tyre Co*, B.

and T. de New-York en venant visiter nos installations, et d'admiration pour sa haute compétence dans la question du caoutchouc. Nous serions très heureux de recueillir son opinion sur les résultats de l'effort accompli depuis dix ans par notre compagnie et d'écouter les suggestions qu'il pourrait avoir à nous faire.

Le directeur Harving se rassit et le docteur Van Lennep interpellé commença d'une voix brève. Il avait des yeux froids de prestidigitateur.

Félicitations à la B. and T. de New-York pour son travail assidu. La plantation de l'hévéa et la préparation du latex entrent maintenant dans une nouvelle phase. Les grandes compagnies doivent suivre résolument une politique de greffes et de sélection de graines qui leur assureront, dans l'avenir, à l'hectare planté, un rendement très supérieur. Evidemment, les résultats acquis jusqu'à ce jour ne sont pas très concluants, mais des certitudes ne manqueront pas de s'établir vers 1929 ou 1930. Alors, bien des efforts seront récompensés.

Et, tirant un papier de sa poche :

— Vous n'ignorez pas, Messieurs, la redoutable concurrence exercée depuis quelques années par le caoutchouc indigène. Nous nous trouvons en présence d'un danger qui va croissant.

En 1923, la production indigène calculée en caoutchouc sec était, pour les Indes Néerlandaises, de 34.000 tonnes.

En 1924 : de 56.000 tonnes.

En 1925 : de 86.000 tonnes.

Que sera-t-elle en 1926?

Que se produirait-il, au surplus, si le caoutchouc dont les prix actuels sont rémunérateurs, tombait brusquement de 1 shilling 8 à 1 shilling 2?

L'indigène, le premier, abandonnerait la culture, certes. Mais l'Européen serait obligé, peu après, d'en faire autant, si ses méthodes et son outillage n'arrivaient pas à lui permettre de résister au bas prix, par des bénéfices réalisés sur la quantité sans cesse accrue de la production et la qualité sans cesse améliorée du caoutchouc.

*« Technicité, précision, progrès dans la culture et politique scientifique, voilà nos seules armes contre la concurrence indigène. Tant pis pour ceux qui ne le comprendront pas. La prospérité future ne va pas sans quelques sacrifices dans le présent ».*

La discussion s'ouvrit. Des oppositions se manifestèrent. Chacun sortit un carnet, aligna des chiffres. Van Lennep préconisait l'achat en masse, à Sumatra, de bois de greffage; il conseillait l'acquisition de 50.000 bourgeons, permettant d'ouvrir cinq cents hectares de plants greffés. Il insistait pour qu'on suivit parallèlement la sélection des graines qui apporterait au moment voulu et en cas d'échec une intéressante compensation.

Et Van Lennep triompha. Il avait un pâle demi-sourire. Lorsqu'il se tut, la partie était gagnée, la direction convaincue.

On adoptait les directives de Buitenzorg.

Medan, caoutchouc-européen, déclarait la guerre à Djambi, caoutchouc-indigène.

Et les usines de la B. and T. entraient les premières dans la bataille.

## PRODUCTION-CONSOMMATION

Il faut avoir serré une main pour la dernière fois, répondu à un regard qu'on ne reverra plus, agité un mouchoir en signe de réel adieu; il faut avoir vu rouler la passerelle, retomber les amarres et considéré, centimètre par centimètre, le détachement lent d'un quai de pierre, le premier fossé d'eau profonde, l'insensible effacement d'un visage qui vous était à l'instant familier et que vous perdez trait par trait décomposé par la distance, l'expression d'abord, puis la bouche, puis les yeux: il faut avoir vu fondre ainsi et tour à tour une silhouette humaine, puis un groupe, puis des bâtiments de brique, puis le port, puis la ville, puis le panorama de la côte, puis la terre elle-même pour qu'apparaisse enfin, dépouillé, le juste sens de ces mots qu'on accepte sans les contrôler: un homme, une foule, un dock, un port, une ville, un pays, un continent.

Suspendu entre l'air et l'eau, penché sur des abîmes: la mer, le ciel, l'horizon, on peut ainsi vérifier son vocabulaire, mettre un peu d'ordre en soi, laisser s'apaiser aussi les images brûlantes, les couleurs trop vives, un argument trop brutal, une phrase encore vibrante.

Double effet de la distance et du temps. Marchant sur un sol nouveau, j'avais tout ruisselant d'idées confondues. J'avais vu trois pays, visité trente plantations et interrogé cent personnes, enregistré vingt opinions contradictoires, abordé les problèmes les plus divers et réagi au contact de mille sensations aiguës.

J'avais réappris des mots dont je ne pensais pas que je

pusse me servir un jour: hévéa, planteur, latex, coolie, saigneur, cambium, mots qui se dérobaient encore en moi à tout effort de synthèse, mais qui voltigeaient autour de moi, se posaient sur moi pour m'obliger à penser à eux, mots vivants qui chassaient tous les mots usés de ma vie.

Et voici que, pareils aux images successives qui m'avaient abandonné l'une après l'autre, mais sans se perdre tout à fait, visage de l'homme diminué dans la foule, puis de la foule absorbée à son tour dans le port, et le port dans la ville, et la ville dans la côte, pour composer une fresque sans cesse agrandie, voici que ces mots revenaient à présent en essaim compact, disciplinés, d'un vol d'abeilles chargées de butin pour former un titre qui les résumait tous: CAOUTCHOU.

Et, possédant le titre, j'essayais maintenant de me raconter l'histoire avec des chiffres simples et des lettres d'abécédaire.

Le caoutchouc d'Afrique et du Brésil . . . . .	40.000 tonnes
Le caoutchouc de Ceylan et de Malaisie ..	350.000 tonnes
Le caoutchouc des Indes Néerlandaises ....	200.000 tonnes
Le caoutchouc d'Indo-Chine .....	10.000 tonnes

Le monde entier pouvait disposer en 1926 de 600.000 tonnes de caoutchouc.

Ecartons le caoutchouc sauvage des forêts africaines ou brésiliennes dont l'apport est insignifiant.

Et n'envisageons que la production des plantations d'Extrême-Orient:

560.000 tonnes.

Qui donc plantait ce caoutchouc en Extrême-Orient? Des

Européens et des Indigènes. Trois Européens pour deux Indigènes.

Quels Européens?

Des Anglais, des Hollandais, des Français, des Belges, quelques Américains employant une main-d'œuvre hindoue, javanaise ou annamite.

Et quels indigènes?

Des Chinois, des Javanais, des naturels de Sumatra ou de Bornéo.

600.000 tonnes de caoutchouc mondial. Cela correspond-il aux besoins actuels du Monde?

Mais quels sont donc les besoins actuels du Monde?

Je n'en savais rien, ou plutôt le chiffre qui me venait à l'esprit n'était qu'une épluchure de statistique ramassée dans un des tableaux A ou B ou C de Barley, mêlée à des rognures de communiqués américains, chiffre sec, empirique, mais qu'il me fallait utiliser faute de mieux: 575.000 tonnes.

Or les deux tiers du caoutchouc produit était anglais.

Et les deux tiers du caoutchouc consommé était américain.

Le problème ainsi simplifié opposait deux facteurs : la production et la consommation.

Et deux pays: l'Angleterre et l'Amérique.

Produire et consommer sont liés étroitement. Dans toute politique de matières premières, le rôle du marché mondial mettant en circulation un produit, est de trouver une industrie capable de l'absorber.

Le caoutchouc dans son enfance semblait s'être dérobé au jeu de cette loi économique. Au début, en effet, c'étaient les manufacturiers qui avaient fait des planteurs et l'usine qui avait commandé la plantation.

Mais tiré par une jeune pouliche, sous le fouet d'un

cochier novice, le char semblait avancer depuis quelques années avec des soubresauts. En 1911, stimulée énergiquement la production avait pris le galop. Il avait fallu tirer dur sur les rênes. Trop vigoureusement, semblait-il, puisqu'on l'avait immobilisée net sans pouvoir régler son allure de façon convenable.

Et voici que l'excitation du fouet se faisait à nouveau sentir.

Ces comparaisons baroques fixaient dans ma pensée une certitude. La plantation asiatique se trouvait en face de deux problèmes :

1° *Répondre aux besoins toujours grandissant;*

2° *Faire que la récolte ne soit pas trop au-dessus de la capacité d'absorption.*

J'étais arrivé dans le pays du caoutchouc au moment propice. L'incertitude était à son comble; les planteurs ayant connu à de courts intervalles les vaches maigres et les vaches grasses, se tournaient avec inquiétude vers l'avenir.

Fallait-il planter, fallait-il attendre?

Pour les Européens le problème était grave et urgent à résoudre.

Planter, surtout en Malaisie, c'était ouvrir de nouvelles contrées, enfouir d'énormes capitaux dans la jungle, jouer gros sur l'un des deux tableaux de la roulette : Passe ou Manque; sur une consommation accrue ou déficiente. Dans l'un des cas: gros bénéfices; dans l'autre: catastrophe.

Attendre, c'était faire preuve d'un pessimisme dangereux pour plusieurs raisons.

C'était d'abord se mettre en retard et risquer le « manque à gagner ».

C'était pour les Anglais et les Hollandais, pousser les

Américains à chercher autre part des sources de production.

C'était enfin provoquer une hausse excessive des prix, profitable à quelques-uns, sans doute, mais dont l'effet serait d'augmenter considérablement la production indigène, d'élever les salaires et de provoquer tôt ou tard une frénésie de plantage, une ruée vers de nouveaux défrichements, qui retarderait une nouvelle crise plus aiguë encore, sans la supprimer.

Alors que faire?

Existait-il un programme modéré entre ces deux partis extrêmes?

Le plan Stevenson semblait l'avoir appliqué, en subordonnant artificiellement certes, mais logiquement, l'offre à la demande pour éviter à l'index des cours de brusques oscillations.

Tactique prudente qui déchainait la colère des Américains.

Je n'avais point encore entendu un ardent plaidoyer du plan Stevenson. La plupart des planteurs anglais, belges, ou hollandais, que j'avais rencontrés jusqu'ici, convenaient qu'il avait sauvé les plantations d'une ruine irrémédiable, mais ne lui attribuaient pas toutefois le mérite d'avoir relevé les cours.

J'avais, moi, une obscure sympathie pour le plan Stevenson.

Voici pourquoi:

Un nouveau produit qui fait son apparition dans le Monde a besoin d'un *manager* comme un jeune champion. Il ne peut pas agir tout seul sans commettre de coûteuses maladresses. Si la popularité naissante dont il jouit réclame

de lui de rapides prouesses, il faut que, fortifié par un sévère entraînement, il soit en mesure de répondre peu à peu aux sollicitations.

Si la faveur du public l'abandonne, quelqu'un doit être près de lui, pour l'encourager, le soutenir, lui permettre d'attendre le retour de nouveaux succès.

Le caoutchouc avait été ce jeune champion. Il s'était révélé soudain comme une célébrité mondiale. Et il avait eu le tort de se répandre trop vite, de se prodiguer. Tous les virtuoses me comprendront. Il avait prêté trop généreusement son concours. On croyait être sûr qu'il ne ferait jamais défaut, et cette réputation le dévalorisait. Mais un virtuose n'est pas indispensable. Le caoutchouc, lui, est indispensable. On ne devait pas le laisser dépérir.

Stevenson comprit cela. En habile manager, il supprima les invitations inutiles, les exhibitions à bon marché. Le caoutchouc se fit rare. Il fallut doubler, tripler, quadrupler le montant du cachet, assurer l'avenir avant tout.

Ce qui justifia le plan de restriction.

Les Américains sont grands amateurs de caoutchouc. Ils s'indignèrent, oubliant qu'ils étaient responsables en partie d'une situation de fait, et crièrent à la hausse exagérée des prix.

En dépit des protestations que je crois entendre déjà, il faut admettre pour quelques années encore la nécessité des hauts prix.

Au prix de revient (salaires, amortissements des frais généraux) et au service normal du capital engagé, il faut en effet ajouter une prime d'encouragement à la production.

Il est bien difficile de déterminer exactement le montant de cette prime en *pence* par livre de caoutchouc. Prime variable, d'ailleurs, et qui n'a pour but que d'inciter les

planteurs à ouvrir de nouvelles plantations, à continuer leurs onéreuses expériences.

Bref, il faut que pendant un avenir encore indéterminé, le caoutchouc paie, et paie bien.

Si l'on veut continuer à avoir du caoutchouc.

Tout cela ne serait guère rassurant pour le consommateur, si la politique des hauts prix devait s'établir, se fixer une fois pour toutes. Mais l'entrée en jeu d'un nouveau facteur doit suffire à écarter cette hypothèse. C'est la naissance et le rapide développement du caoutchouc indigène entrant pour plus d'un tiers, à présent, dans la production mondiale.

Les techniciens de Buitenzorg avaient été, sur ce sujet, catégoriques. On ne pouvait établir la suprématie des plantations européennes sur les plantations indigènes que par l'abaissement des prix de revient.

Lorsque les prix sont hauts l'indigène plante et récolte.

Lorsque les prix sont bas, il cultive son riz et se désintéresse du caoutchouc.

Ce qu'il fallait donc envisager pour l'instant, c'était le caoutchouc cher pour permettre dans l'avenir le caoutchouc bon marché.

En d'autres termes, c'était donner par de suffisants bénéfices, confiance aux capitaux, les encourager à se donner à de grandes plantations possédant un outillage perfectionné, des laboratoires de recherches, des terrains d'expériences et permettre à ces plantations de réussir après quelques années d'effort à mettre au point la production rémunératrice du caoutchouc avec le minimum de main-d'œuvre, le maximum de rendement, la meilleure qualité, le plus bas prix de revient.

Nous étions en vue du cap Saint-Jacques, autre pays où le caoutchouc pose également son problème.

En vue de l'Indo-Chine.

## XVII

## SAIGON, FILLE DE FRANCE

Tous les officiers de la Coloniale sont nerveux lorsqu'ils arrivent en vue du cap Saint-Jacques. Nervosité compréhensible. Ils vont enfin savoir ce qu'on va faire d'eux. Saïgon ou Hanoi. La Cochinchine ou le Tonkin. Lorsque le bateau-pilote est en vue, c'est une éclosion d'uniformes blancs et de jumelles prismatiques sur le pont-promenade. La coutume veut, en effet, que le bateau-pilote apporte aux nouveaux venus les ordres d'affectation. Enfin ! Et les paris s'engagent. Il y a les indépendants qui préfèrent un poste dans la brousse, et les désabusés qui recherchent un emploi sédentaires à cause de la manille, le soir, au Continental. Et les indifférents, pour lesquels tout se réduit à une question de bagages : faut-il boucler les malles ?

Aujourd'hui, la déception est générale. Pas d'ordres. Le pilote n'apporte rien.

Chargé d'anxiétés, de curiosités déçues, d'espoirs retardés, le « Porthos » s'engage dans la rivière. Il en a pour quatre heures. Quatre heures de palétuviers, de terres plates et craquelées, de rizières limoneuses, qui cuisent au soleil avec, çà et là, un troupeau de buffles, près d'une paillotte.

Et puis la première drague suivie de la première jonque

avec sa voile aurique, coulissant sur des nervures de bambou, et qu'on déroule comme un store. Un cargo japonais. Des sampans. Le premier remorqueur. Et puis tout ce qu'une grande ville coloniale habituée à vivre seule, peut interposer de civilisation industrielle entre le guichet de ses banques et la gueule du premier tigre: lourdes fumées des usines, pylônes de télégraphie sans fil, toits ondulés des comptoirs, entrepôt, appontements, palissades. Remparts de béton et d'acier qui va déclinant peu à peu, perdant sa force, n'opposant plus à la brousse envahissante que des bâtiments de brique, des tôles ondulées, des constructions de bois, des installations provisoires. Enfin l'abdication totale du décor européen : la brousse.

Le paquebot avançait prudemment, prenant les courbes miroitantes de la rivière, à la corde, comme des virages, nous faisant épeler à rebours l'histoire de l'énergie coloniale qui commence par la hutte du cantonnier et qui finit par la cathédrale.

Ce fut à l'heure où le soleil blessé glisse du ciel, éclabousse de sang tout un paysage, qu'apparurent les deux flèches de pierre.

L'adjoint au receveur des Postes les aperçut le premier. Il se tourna vers sa jeune femme anxieuse de tout cet inconnu mais qui souriait avec une gentille confiance, et lui dit simplement:

— Arrivés.

La ville au crépuscule, semblait nous tendre une joue rose et je crois bien que tous, du commandant au maître d'hôtel, du major à cinq galons au commis de troisième classe, nous apercevions, à cette minute le vrai visage de Saïgon, fille de France.

Pour moi, voyageur fatigué des sauces anglaises et des bières d'importation, écorché d'étonnements exotiques, rassasié d'opinions étrangères, et dont l'oreille énervée avait jusqu'ici perçu des idées lentes que les Anglo-Saxons simplifiaient encore à mon usage, combien émouvante était la douceur de cette arrivée!

Alors que les autres débarquaient en terre inconnue, je me sentais revenir chez moi. Je me retins de serrer la main du douanier qui fouillait mes bagages. L'air étouffant me semblait subtil. La question brève: « pas d'alcool, pas de cigarettes » m'atteignit en plein cœur. Je la connaissais si bien cette phrase-là, chacun des mots pesés à sa valeur exacte.

Je répondis : « non », avec attendrissement.

Ah! qu'on le sache bien, l'amour ne connaît pas de distances. J'étais dans mon pays, dans ma vraie famille: j'étais chez moi, à dix mille kilomètres de chez moi.

Laisant dans ma valise mes lettres d'introduction et ne connaissant personne, je voulais prolonger, ce soir encore ma solitude enivrante. J'abordais Saïgon par le trottoir, assis à une terrasse de café. Le bruit des conversations françaises m'arrivait dans un froissement de soucoupes et un cliquetis de dominos. Symphonie familière. Quelqu'un, près de moi, commandait un Picon-Grenadine. Je le remerciai mentalement d'en être encore là, de ne pas vouloir connaître les whisky-sodas, le ginger-beer, d'être resté de son pays.

C'était un petit vieux à barbiche. Il était décoré du ruban vert et noir de 70.. Il tira de sa poche un paquet de tabac gris et roula une cigarette. Titres de noblesse. Ce vieux fumeur de caporal était un Français de vraie souche. Il incarnait tout un programme. Sa présence en 1926 devant

un siphon d'eau de Seltz et le dernier numéro de *l'Illustration*, était plus éloquente qu'une exposition coloniale.

Il lui suffisait d'ouvrir la bouche, de dire: « Je suis ici depuis quarante ans, vous voyez qu'on n'en meurt pas », pour persuader toute une génération.

A cette heure de l'apéritif où l'on pouvait retirer son casque de toile, le mettre sur une chaise à côté de soi, Saïgon commençait à respirer, à se défendre. La rue Catinat s'éclairait gaîment, fière de ses devantures. Elle frémissait d'une vie accueillante, animée, qu'on ne trouve nulle part ailleurs, que là où vivent les Français.

Les coolies-pousses trottent, pieds nus, sur l'asphalte, s'arrêtent net devant la terrasse, reposent les minces brancards, et basculent une corbeille d'osier d'où sort, ô rencontre, un Français. Des lampes s'allument à la table des dineurs. Je tends l'oreille vers le murmure des voix comme vers un diapason pour retrouver le *la* des conversations françaises.

En dépit des déceptions qui pouvaient m'être réservées par la suite, j'étais sensible au charme immédiat, au don de sympathie, à l'irrésistible jeunesse de Saïgon, et cela seul importait.

La rue, devant moi, est animée d'une double vie. Elle me rappelle ces trottoirs roulants de l'exposition à plateformes alternées, où l'on pouvait changer de vitesse en restant immobile, et qui, partageant la foule des promeneurs en deux courants, séparaient du même coup les générations, laissaient les vieillards, les timides, les petits enfants avancer au ralenti, et entraînaient l'adolescence fougueuse d'un vif élan vers ce qui était curieux à voir, ou utile à connaître.

De même, dans la rue Gatinat, à Saïgon, s'écoulaient deux

racés qu'on distinguait non seulement par leur type et leur costume, mais aussi par leur rythme.

Le claquement musical des socques, la démarche fléchie, le mol balancement des bras gainés de soie noire, traduisaient à première vue l'harmonieuse passivité des Annamites restés fidèles à la tradition.

Le frottement des semelles, la sonorité du pas, la contraction des épaules, la cadence plus vive de la marche, dénonçaient les Occidentaux.

Et, sur ce trottoir, d'un premier coup d'œil, on voyait nettement une race dépasser l'autre, une foule rester en arrière.

Cela aussi, en dépit de l'opinion des jeunes Annamites, en dépit même de plusieurs vœux légitimes qu'ils s'efforçaient de faire admettre, restait un symptôme à considérer. Il faut se laisser guider par les apparences.

Les vérités se dégagent presque toujours de leur expression simple et sensible.

Tous ceux qui ont été à Saïgon ont entendu parler de la table des « vingt-deux ». Il faut aller au moins une fois près de ce cénacle, et écouter.

Arrivé depuis deux heures, il m'était difficile de me faire admettre d'emblée dans la compagnie des plus anciens Saïgonnais, mais il m'était possible de les observer à distance.

Les « vingt-deux » ce soir, étaient douze. Ils parlaient caoutchouc.

— Moi, disait l'un d'eux, j'ai eu confiance. Peut-on me reprocher d'avoir eu confiance? Non. Je n'avais pas le sou. J'ai emprunté. Peut-on me reprocher d'avoir emprunté? Non. J'ai acheté cent mille francs une plantation qui vaut

maintenant un million. Peut-on me reprocher d'avoir gagné neuf cents mille francs en deux ans?

Il promenait autour de lui un regard d'aigle vainqueur.

Une voix lui répondit:

— Non.

Puis ajouta :

— Si tu paies la tournée.

Et tous éclatèrent d'un rire homérique.

— Il faudra bien que tu paies autre chose avec la nouvelle réglementation.

— Quelle nouvelle réglementation?

— Eh bien... le nouveau régime des concessions qui va sortir. Parts bénéficiaires attribuées à la colonie en dehors de l'impôt foncier et des taxes d'exportation...

— On n'appliquera pas ça!

Il frappait du poing sur la table.

Un autre reprit posément :

— Ça fera une jolie séance à l'ouverture du Conseil colonial. Mais qui l'a vu, ce décret? Qui l'a lu jusqu'au bout?

On ne répondit pas à sa question. L'homme au million s'était fait apporter les dés et un cornet. Il s'agissait, par élimination, de trouver un perdant qui réglerait toutes les consommations.

— Tiens, le père Colert?

Un gros homme s'avançait lentement vers eux. On dérangea les chaises pour le faire asseoir.

— Comment ça va, père Colert?

— Ça va, ça va..

— Le piastre monte, père Colert!

— Ça va, ça va...

Il approuvait tout, d'un hochement de tête et souriait au hasard, par habitude, puis il remontait son pantalon.

— Dites-donc, père Colert, reprit l'homme au décret, donnez-nous un peu votre opinion. Vous les approuvez ces concessions de gré à gré qu'on accordera ou qu'on refusera selon la tête? Pourquoi pas la mise en adjudication, comme on a toujours fait jusqu'ici? Vous verrez qu'on servira les amis politiques d'abord. Marche avec moi, ou tu n'auras pas la concession. Hein? c'est pas ça?... Qu'en pensez-vous, père Colert? après quarante-cinq ans de séjour ici?

— Bah! ça va, ça va...

Les phrases m'arrivaient par bribes, avec les accès d'indignation et les éclats de rire. Il y avait là douze hommes et douze opinions différentes.

Ce fut le père Colert qui, d'un coup de cornet malheureux, retourna un double deux et paya les consommations:

— Pas de veine, père Colert, buvez au moins quelque chose.

—Laissez-donc, allez, ça va...

Et il sortit un billet de cinquante piastres pour régler. Je fis un rapide calcul.

Cela faisait à peu près quatre cent trente-cinq francs vingt-cinq de vermouth, avant d'aller se mettre à table.

## XVIII

### VERS LES TERRES ROUGES

Une carte est fixée au mur, Je la regarde.

Je rêvc. Un territoire une fois et demi aussi grand que la France.

Une population de vingt millions d'habitants.

— Vous êtes comme tous les nouveaux venus, me dit Berthaut, vous découvrez l'Indo-Chine.

— Mon Dieu, je l'avoue. Oui, je découvre l'Indo-Chine. Peut-être ne me l'avait-on pas suffisamment montrée jusqu'ici? Suis-je responsable de cette ignorance? Lourdes questions.

Un pays ne se fait pas connaître par des statistiques et des photographies. Il se raconte. Il s'impose.

Ce que je savais de l'Indo-chine? Un peu moins qu'un élève de troisième. Elle évoquait pour moi une mamelle de l'Asie, gonflée de richesses mystérieuses; le tracé d'une côte baignée d'une mer jaune et mouchetée çà et là de noms aux syllables piquantes qui égratignaient un instant la mémoire, mais ne s'y fixaient pas. Je me rappelais Saïgon, Hué, Hanoï et j'illustrais cette insuffisance de chapeaux côniques, de rizières, d'un regard oblique épiant derrière une palissade de bambous. Au delà des bambous: l'inconnu, la fièvre des marécages, les grands fauves.

Depuis quelques années, toute une phraséologie de revues économiques, de brochures spéciales, quelques films, deux ou trois conférences, un article mal écrit par un conseiller du Commerce extérieur, et un roman bien écrit par un poète éberlué, avaient modifié sans doute ce concept enfantin. L'image s'était enrichie de quelques usines autour de Saïgon, d'un pont de chemin de fer, d'un hangar d'aviation, de scieries mécaniques, d'anecdotes coloniales sucrées d'opium.

Je regardais donc cette carte mise à jour avec son réseau routier de trente mille kilomètres, ses voies ferrées, ses fleuves, ses villes, sans pouvoir en détacher mes yeux, tandis que Berthaut m'expliquait la Cochinchine, traçait mon plan de manœuvre.

— Rien d'intéressant pour vous au Sud-Ouest de Saïgon. Pays des cultures de riz, delta du Mékong, richesses agricoles, mais pas un arbre à caoutchouc. Ce qu'il faut voir c'est le nord : Honkouan, Loc-Ninh, Budop, et toute la grande bande des terres rouges qui s'étend du Cambodge au Sud-Annam. Toute cette partie-là...

Il zébrait d'un gros crayon des zones, déjà cadastrées, me traçait mon itinéraire, disant :

— A Bienoah, bifurquez à gauche, ne prenez pas la route de Phanthiet. Il y a là aussi de magnifiques plantations, mais elles méritent un examen spécial. Dirigez-vous vers Thudaumot, Honkouan, Loc-Ninh. C'est après Thudaumot que cesse brusquement la terre grise et que commence la terre rouge. Vous verrez l'effort qu'on a fait dans ce coin-là depuis quelques années et ce qu'on fait encore, et ce qu'on fera demain.

On continue à dire, n'est-ce pas, en France, que nous ne sommes pas colonisateurs. On parle de la vente des colonies. C'est à crever de rire! Avoir réalisé en vingt ans ce qu'on a fait en Indo-Chine, c'est un tour de force, vous m'entendez! On peut se déranger, comme vous l'avez fait, pour voir ça.

Il conclut:

— Partez donc demain matin, au lever du jour, vous éviterez la chaleur. Seû vous conduira.

— Seû?

— Mon chauffeur annamite. Surveillez-le. Un virtuose du volant, mais qui se sâoule avec de la vitesse comme les Chinois avec du Choum. Et, avec ça, pas de bras, pas de muscles. A la merci d'un éclatement. Incapable de redresser la voiture. Bonjour à tous, là-bas...

Cinq heures. La nuit va se lever dans dix minutes comme un rideau.

Seû m'attend, le bout de son pied nu posé sur l'accélérateur.

— En route!

Deux coups de volant et nous avons fait le tour de la cathédrale. La ville s'enfuit. Les petites résidences coloniales nous échappent derrière les cocotiers. Le vent de la course nous donne l'illusion de la fraîcheur. Les routes semblent désertes. Et pourtant non. Démasqués par le faisceau des phares, des groupes confus d'hommes et d'animaux piétinent sur les bas-côtés. Le bâton fait reculer les buffles éblouis qui nous regardent de leurs deux clous d'or et les charrettes, avec leur bâche en feuilles de latanier, s'entrechoquent parfois, réveillant le conducteur endormi, sur ses tas de légumes.

Convois de maraîchers annamites qui montent des campagnes vers la ville paresseuse, comme vers les Halles, rue Lecourbe, les jardiniers de Clamart.

La première gare. Voici le jour. Des *gnakoués*, les doigts de pied dans leurs mains, attendent le premier train en chiquant le bétel. Ce sont de pauvres colporteurs qui n'ayant pas de charrettes, ont leur femme et leur fille comme bêtes de charge. Et autour d'eux, sur le quai, un amoncellement de pastèques, de mangoustans, de pamplemousses, de cocos et de figues fraîches. Spectacle familial du ravitaillement urbain dans un décor nouveau. A peine, çà et là, un changement d'accessoires.

Un pont métallique, tout neuf. Un large fleuve, avec la nonchalance de trois bateliers qui se laissent glisser sur un sampan.

Et puis la campagne.

— Doucement, mon vieux, ne t'emballe pas...

Seû atteint le 100 à l'heure avec aisance. Les arbres qui bordent la route et dont j'ignore le nom, nous giffent, au passage. Six mètres de large. La mort à droite et à gauche. J'observe mon chauffeur. Un masque jaune, deux yeux aigus, deux pommettes saillantes. Le casque colonial dont il a serré la jugulaire sous le menton rappelle une silhouette qui était assez commune en 1916 sur la route de Sainte-Menehould.

Seû n'était-il pas convoyeur dans l'armée des camions, à Verdun?

Un virage. Puis un dos d'âne. Cette route de Cochinchine avalée ainsi, le matin à jeun, comme une bolée de cidre frais a pendant une minute le goût de Normandie. Mais le soleil monte, sèche les vapeurs matinales. L'ombre des arbres qui s'allongeait encore sur le sol, se ramasse, disparaît, et le paysage perd sa tendresse, se durcit, s'avoue.

C'est l'Indo-Chine, ancien pays des Chams et des Moïs, terre des Annamites et des Thaïs, jalouse de ses tombeaux de latérite égarés dans les champs et qui brûlent au soleil depuis des lustres, desséchés, réduits eux aussi à l'état d'ossements.

C'est l'Indo-Chine avec son *Gnakoué* demi-nu, hersant la rizière derrière un buffle au front fuyant, qui lève de la vase un menton barbu de pharmacien.

Le premier bourg.

On le déchiffre au passage, étonné, comme une légende indigène adaptée en français. La transposition est curieuse. On lit : *Gendarmerie Nationale*, et l'on voit un petit annamite, le sabre-baïonnette sur les genoux, qui tasse le riz dans sa bouche avec ses baguettes.

On lit: *Ecole communale*, et c'est une piaillerie d'êtres minuscules, tout nus, le cartable en bandoulière.

La halle couverte rassemble au cœur du village ses ménagères annamites qui flairent le poisson, soupèsent les melons doux, montrent du doigt la viande comme font chez nous les femmes de Saint-Remy, de Dampierre, de Basoges, les jours de marché.

Mélange d'humanité et d'exotisme. Des gestes qui sont de tous les temps et de tous les climats dans un décor exclusif. Interpositions d'influences. On passe, on regarde, on comprend. Une race plus faible qui se laisse adapter à nos coutumes, n'assimilant, au fond, que ce qui sert ses instincts, éprise de justice, de tranquillité, et attirée par une vie facile; rejetant, par contre, obstinément dans le pesant appareil de la civilisation occidentale tout ce qui la rebute, et résistant, arc-boutée sur son climat, sur ses traditions, sur son langage, avec une passivité silencieuse et têtue qui nous déconcertera toujours.

Et peut-être, un jour, en notre faveur, une rupture d'équilibre, dans cet immobile corps à corps.

Voici, bien loin derrière nous, la ceinture maraîchère de Saïgon, les champs de maïs, les doliques de Chine et le soja. Nous filons droit vers le nord. Des plantations d'aréquier, palmiers-girafes, érigent sur le bord de la route leurs hautes et minces colonnettes. Des richesses plus clairsemées détournent le regard, s'enfuient, interrompues déjà par un peuplement de bambous, maîtres du sol. Un champ de canne à sucre apparaît, disparaît aussitôt, jeté là comme un échantillon.

Et puis, à gauche, la première plantation de caoutchouc avec son ordonnance régulière, ses hévéas disciplinés. Je la

connais de réputation. Terre grise. Arbres malingres. Cinq cents hectares. Des écorces épuisées, saignées à trois encoches. Tous les planteurs de la région en passant font la moue.

Ils disent: « Regardez-moi ça, des arbres de douze ans! On leur en donnerait huit à peine! Plantés trop serrés. Pas d'engrais. Un sol pauvre. Une saignée intensive. C'est de la folie ». Plantation de spéculateurs.

Encore deux heures de course haletante, puis une sorte de déclanchement mystérieux.

Je ne sais quelle action vivifiante intervient tout à coup. On dirait que la végétation se gonfle, soudain. Des arbres inconnus jaillissent très haut. Le vert des frondaisons est plus gras, plus luisant. Une forêt surgit au tournant de la route et nous enveloppe en dix secondes. L'air s'alourdit, saturé.

Le ciel se masque. Une âcre odeur d'humus s'exhale. C'est une symphonie équatoriale, une fécondité insolente, installée sans préparation sur une terre écarlate, une coulée de vie prodigieuse, inouïe:

Les Terres Rouges.

Belin, prévenu téléphoniquement, est venu à ma rencontre.

Son auto est en travers, barrant le passage. Il lève deux bras de lutteur. Un masque dur. Un regard direct. Un bon sourire. Il apparaît comme un demiurge.

— Ho... stop! Arrêtez. Sacrebleu, vous allez vous casser la gueule!

Une tape sur l'épaule de Seû.

— Alors, camarade, tu me rentrerais dedans pour passer? Toujours crapulard, hein?

Seû avale un sourire.

— File devant nous avec les bagages. Déjeune, bois un

coup et va te reposer. Demi-tour, droite; en avant, arche !

Puis il me tend les deux mains :

— Content de vous voir. Alors, vous venez passer quelques jours ici? Visiter les plantations? Bonne idée. On vous montrera ça. Vous n'avez pas peur de la brousse? C'est la brousse, ici. Ça colle? En route!

Il déborde, lui aussi, de vitalité comme la nature qui l'absorbe. Il brandit sa badine. Il fouette les lianes au passage. Il avance.

Coupure brusque. Nous avons quitté la forêt. Une clairière. Puis, de nouveau, une futaie sombre, mais cette fois, soumise à l'homme, docile, obéissante, alignée.

La route bifurque, s'infléchit à gauche, passe devant un écriteau sur lequel on lit : *Loc-Ninh*. Et Belin ajoute pour moi :

— Beau morceau, hein? Dix mille hectares!

## XIX

### LES BATISSEURS DE FORÊTS

Dix mille hectares d'un seul bloc dont cinq mille hectares plantés.

De telles superficies déconcertent. On ne peut guère les appeler plantations ou domaines; ce sont de véritables principautés. Paris avec son chemin de fer de ceinture tiendrait tout entier dans *Loc-Ninh*.

Il est onze heures. Nous arrivons. Une avenue troue l'épaisse futaie d'hévéas, déchire le velours sombre du feuil-

lage et laisse entrevoir, réfléchi dans le ciel une longue et mince allée bleue. Puis un carrefour. Un autre boulevard à angle droit. Une plaque indicatrice : *Résidence du Directeur, 4 km. 500.*

Cette forêt de caoutchouc qu'on dirait enchantée, se masse autour de nous. Pas d'autres coupures que des contre-allées tapissées de feuilles mortes et qui se sauvent du regard. Il faudrait des bottes de sept lieues pour se promener dans cette immensité muette.

Comment rester insensible à ces forces naturelles disciplinées par l'industrie et qui conservent cependant une poésie de conte de fées. Surpris par cette grâce utilitaire, on pourrait la chanter en vers et la transcrire en chiffres. Ces bois frissonnants produisent trois cent cinquante kilogs de latex, à l'hectare. Ces troncs argentés sont saignés alternativement, un jour sur deux. Ce doux tapis de feuilles constitue une protection, évite l'assèchement du sol.

— N'est-ce pas? dis-je à Belin.

— Oui. Et cette chaleur humide donne terriblement soif. Dites-moi ce que vous aimeriez à boire dans la gamme des apéritifs.

Ce diable d'homme est à peine arrivé qu'il anime sa maison, fait craquer joyeusement les parquets, clapoter l'eau du tub, aboyer le chien, vibrer les cloisons en fredonnant une chanson de route.

Il apparaît maintenant, le torse enroulé dans le sarong malais, une serviette-éponge autour de son cou. Cheveux coupés ras, front volontaire, nuque puissante. Et quels muscles!

Sa poitrine est un rempart. On sent qu'il l'oppose d'abord pour amortir le premier choc, répondant à un ennui par une contraction du grand pectoral, s'attaquant à une dif-

ficulté par le jeu de ses deltoïdes. Et gagnant aux points, toujours.

De la gaîté dans la force, de la passion dans la lutte, de la bonne humeur dans l'autorité. Des accès de terrible colère à déclanchement instantané. Une faute : une sanction. De la mémoire, mais pas de rancune; préférant la cadouille (1) aux retenues de salaire; dirigeant et faisant manœuvrer ses hommes comme un colonel son régiment; disant :

— L'Annamite se conduit avec un fil, à condition de ne pas lâcher le fil.

Nous déjeunons face à face sous le pankha. Il dévore. Je l'imite. Entre les hors-d'œuvre et les côtelettes, il se lève, décroche une carabine, m'explique le mécanisme de l'*Express 405*, pour tuer le bœuf sauvage, et repose l'arme sur la nappe.

Une discussion de boys éclate devant le perron. Il ne se retourne pas, tire son sifflet, rétablit le silence. Puis se lève brusquement, s'excuse :

— Il faut que j'aille voir.

Il revient. Il a vu.

Il a hâte de me montrer la plantation, il en dessine le plan du bout de sa fourchette, s'exalte, parle de ses pépinières avec tendresse, de son usine avec orgueil, descend pour chercher dans son bureau la carte des nouveaux défrichements, prévoit, suppute, organise. Puis, regardant sa montre :

— Dix minutes de sieste avant de partir.

Il s'endort immédiatement pour se réveiller dix minutes après et secouer, d'une claque sur l'épaule, le chauffeur assoupi au volant.

Belin est un as.

(1) Ka-duoï, queue de raie, par extension : badine ou cravache.

— Nous irons voir la huitième division. On est en train de la piqueter.

Lorsque la brousse incendiée a disparu et que la terre rouge apparaît, nue, s'étalant en plein soleil sans un buisson, sans une herbe, comme une belle plaie, on commence l'opération du piquetage.

Il s'agit de déterminer l'alignement des futurs hévéas, de préparer cette ordonnance qui donne aux plantations de caoutchouc la majesté d'une forêt et la grâce d'un jardin. Six sur six, huit sur huit, dix sur dix, dix sur cinq, ou en quinconces, modes qui ne sont pas invariables. Chaque planteur a ses préférences et sa politique. L'un est partisan des grands espacements, prétend qu'un hévéa doit pouvoir étendre ses branches, pousser en boule, pour être sain et produire plus. Il plante son arbre tous les dix mètres, n'en veut pas plus de cent à l'hectare.

Le voisin, au contraire, plante serré, à six sur six. Deux cent vingt-cinq arbres à l'hectare. Et puis, il « éclaireit », ne garde que les bons sujets, abat les autres.

La culture de l'hévéa connaît ses doctrines particulières et ses essais individuels. La nature du terrain, son emplacement, son relief font naître des tactiques appropriées.

La réussite d'un planteur est un encouragement pour les autres. Son échec, une leçon. Peu à peu s'élabore ainsi grâce à l'effort de tous, une méthode générale qui est adoptée, demeure, se codifie.

Et c'est une nouvelle étape. Et c'est un progrès.

La huitième division de Loc-Ninh, est au nord de la plantation, aux confins des défrichements. Ses trois cents hectares s'offrent d'un bloc, comme des labours. Sur ce terrain vallonné, couvert autrefois d'une épaisse toison

végétale, se compose maintenant un paysage linéaire, dépouillé comme un schéma, sévère comme un chantier.

Trente hommes travaillent en ce moment sur une section de ce chantier. Ils plantent des piquets, alignent, rectifient. Ils ont le visage courbé vers la terre, des yeux brûlés par le soleil, mais des mains actives. Toute la patience de l'effort créateur est en eux. Ce sont des bâtisseurs de forêts. Patiemment, avec le goniomètre, l'équerre et le fil à plomb, ils construisent la maquette de la plantation future. Des baguettes de bambou sont fichées de huit mètres en huit mètres, où dans quelques semaines on repiquera les jeunes plants, où dans quelques années pousseront de vrais arbres.

Ainsi, heure par heure, hectare par hectare, s'accomplit l'étonnante métamorphose. Une région sous la rude main de l'homme s'abat, surgit à nouveau, différente. Une simple graine qui vint d'Amazonie en Angleterre, dix ans avant la guerre du Tonkin, puis d'Angleterre à Ceylan, et de Ceylan en Malaisie, à Java, en Indo-Chine, poursuit l'œuvre de colonisation, achève lentement dans la paix et le travail du sol, la conquête hâtive de nos fusiliers-marins.

Sans cesse harcelée par des escouades de bûcherons, de cantonniers, d'arpenteurs, cédant la place, peu à peu la brousse avec sa pestilence et ses fièvres recule comme reculèrent les insurgés annamites de Hué en 1885.

Du haut d'un mamelon, Belin, un doigt sur le plan, m'expliquait sa dernière victoire. La vue s'étendait autour de nous. Champ de bataille. Bordant les croupes lointaines d'une sombre lisière, la forêt sauvage barrait au nord tout l'horizon de sa menaçante fixité.

Et Belin disait à son assistant :

— Il faut faire vite. C'est là que je veux installer mon

village. Les pluies vont venir. J'attends trois cents travailleurs du Tonkin. Ma route sera faite dans trois semaines. On peut déjà commencer à monter votre bungalow. Les fermes sont arrivées. Mettez-moi dix charpentiers là-dessus, et que ça marche.

Et l'assistant répondait :

— Ben sûr, monsieur le Directeur, c'est faisable.

— Alors, il faut le faire, et vite, n'est-ce pas camarade?

— Dame, oui, monsieur le Directeur.

— A la bonne heure! J'irai voir ça dans huit jours.

Le piquetage va être terminé après-demain, et quand les trous seront creusés, il faudra me mettre ces trente hommes-là à la construction des baraquements.

— Ben sûr, monsieur le Directeur.

— Et la santé?

— Ça va, monsieur le Directeur.

— Et le moral?

La réponse ne vint pas.

— Quoi? le cafard?

— Les premiers jours, j'ai cru que je ne m'y ferais jamais, bon sang! C'est à cause de la culture qu'est différente de chez nous.

Belin se mit à rire :

— Un peu, j'te crois!

Et, me poussant du coude, il m'expliqua :

— C'est un Morvandiau.

— Allons voir Scheine.

Scheine est un Alsacien de cinquante ans. C'est l'Ingénieur de Loc-Ninh. Dix accès de fièvre depuis son séjour aux colonies, et des cheveux tout blancs. Mais un visage rose et des yeux bleus qui sourient.

Etre ingénieur dans une plantation, c'est pouvoir tout réaliser avec du fer et du bois.

Scheine hausse les épaules lorsqu'on lui fait des compliments. Il dit : « J'ai trouvé ça en bricolant!... »

Mais ce bricoleur est universel.

On lui demande un chemin de fer pour relier les différentes divisions de la plantation. Il étudie ses courbes, ses rampes, ses embranchements, sillonne la forêt de cinquante kilomètres de voie étroite.

Un pont : il calcule ses résistances, enfonce les pilotis, construit un pont de bois, puis cinq ans plus tard, prévoit l'augmentation du trafic, remplace le pont de bois par une jetée de ciment armé.

On lui demande :

— Vous avez préparé l'Ecole des Ponts?

Cela le fait rire.

— Non, mais j'y songerai.

Il est maçon et téléphoniste.

Loc-Ninh a son usine électrique; Scheine a installé les dynamos. Deux moteurs à gaz pauvre; Scheine a construit les fours de cuisson. Il utilise le goudron pour soigner les arbres, et l'acide pyroligneux pour la coagulation. Un des fumoirs vient de brûler; il était en bois. Scheine le reconstruit en brique. Il a formé parmi les indigènes tonkinois des équipes de spécialistes : électriciens et ajusteurs.

Il bricole, quoi!

Fin de journée. Le train qui ravitaille aujourd'hui la troisième division nous déposera à mi-chemin devant la maison du Directeur. Couchés, Belin et moi, sur des sacs de riz, nous vivons en silence la fin de cette lourde journée coloniale.

Des hévéas, toujours des hévéas.

— Ils ont douze ans, murmure Belin, les yeux mi-clos.  
Et je songe :

Il y a moins de quinze années qu'ici la jungle était maîtresse. A présent, mille efforts d'hommes sont là changés en arbres. Mille efforts toujours féconds, mille testaments, mille héritages.

Et dans cet autre lot : dix mille arbres ; et dans cet autre : cent mille. Et chaque jour, recueilli dans une coupe de verre, l'intérêt de cet effort collectif qui va s'accumulant, constituer par delà les mers d'autres richesses productives d'intérêts nouveaux. Immense chaîne du travail humain commençant au coolie tonkinois, finissant au groupe financier, et se prolongeant dans toute l'activité nationale.

— Chut, dit Belin, ne le réveillons pas.

Un homme dort, allongé sur une chaise-longue de la vérandah.

Il est en sarong, à moitié nu. Il a des cheveux gris, un visage dur. Son chien dort à ses côtés.

— Quatre jours de charrette, dit Belin, cela compte à notre âge. Mais il a dû faire du travail intéressant. Il prospecte pour la Société et délimite la zone des Terres-rouges.

Belin met un doigt sur ses lèvres. Il sait ce qu'est la vraie fatigue.

Il la comprend. Il la respecte.

## VILLAGE MOI

Cette guerre du caoutchouc contre la jungle indo-chinoise, cette victorieuse avance de la civilisation dans la forêt sauvage connaît ses premières lignes et ses avant-postes.

Si Belin à Loc-Ninh était en première ligne. Gobô à Budop était aux avant-postes.

Belin avait cinq mille hectares en rapport, son usine, ses voies ferrées, ses villages indigènes, ses routes, son bureau de poste, ses comptables et ses commis. Lorsqu'il « ouvrait » une nouvelle partie de la concession, ce mécanisme jouait avec précision. Il disposait de sa main-d'œuvre à son gré, comme un général de ses effectifs, et pouvait défricher par attaques massives, avec un personnel déjà expérimenté.

Gobô à Budop, trente kilomètres en avant, n'avait rien sous la main, et avait tout à créer. On lui avait montré la forêt. On lui avait dit : « Installez-vous. Il nous faut une plantation de cinq cents hectares. Vous avez deux mois pour déblayer le terrain avant la saison des pluies. Deux cents Tonkinois sont demandés à Hanoï, mais il faut le temps de les recruter et de les faire venir. En attendant, faites comme si vous les aviez. Travaillez, vous connaissez le pays. Nous avons confiance en vous. »

Et Gobô avait répondu :

— J'accepte.

Ceci se passait le 15 février. A la fin du mois d'avril, les cinq cents hectares étaient abattus : des bambous de vingt ans, gros comme une cuisse d'homme, et des arbres de trente mètres.

Et cinq mille hévéas furent plantés fin juillet.  
Gobô s'était débrouillé.

La route coloniale numéro 3 bifurque à la sortie de Loc-Ninh. Un des tronçons monte tout droit vers le nord et constituera plus tard la grande artère axiale de la péninsule qui, longeant les frontières du Siam, joindra la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin, Saïgon à Ventiane par l'intérieur.

L'autre branche s'infléchit à l'est vers la côte d'Annam, puis fait un coude et doit remonter vers Tourane parallèlement à la route coloniale numéro 1, qu'elle doublera à une centaine de kilomètres dans les terres. C'est la route numéro 14 bien loin encore d'être terminée.

Et pour cause.

Au delà de Kratié à l'ouest, et de Budop à l'est, c'est l'inconnu qui commence.

Gobô s'était installé à Budop, dernier village soumis à notre influence. Il avait encore devant lui vingt kilomètres de route, et le long de cette route deux postes de défense: le poste de La Pal-Kei, avec dix miliciens commandés par un gendarme, et le poste du Pam, un blockauss entouré d'une palissade et défendu simplement par une pancarte accrochée à la porte :

*Miliciens, en cas d'attaque, vous devez vous tenir prêts et résister jusqu'au bout à l'ennemi : vous savez qu'il ne vous fera pas quartier. Votre intérêt est donc de vous battre jusqu'au dernier, pour le repousser.*

Avertissement sans effet parce qu'on avait retiré les miliciens.

Au-delà, la route se changeait en piste puis en tracé herbu encombré de lianes, puis disparaissait dans la forêt

cambodgienne en pleine région insoumise peuplée de Moïs, coupeurs de têtes.

Gobô, vieux broussard, ne s'était pas inquiété de cela. Il avait son idée : une idée simple et puissante.

Comme il parlait depuis vingt ans le langage des Moïs, il était parti sans armes, suivi de son chien pour faire connaissance avec les tribus voisines. Les premiers jours, on l'avait reçu avec méfiance. Le lendemain, il avait offert une paire de lunettes au chef du village, myope comme une taupe, et lui avait rendu la vue. Le troisième jour on l'appelait « Grand'Père ».

Une semaine après, il avait sa main-d'œuvre. Trois cents Moïs commençaient le défrichage.

Et ces coupeurs de têtes se mettaient à couper les arbres pour le compte de la *Société des Caoutchoucs de l'Indo-Chine*.

C'était un homme maigre et bronzé, noueux, qui s'amusait pour l'instant à chatouiller le nez de François avec un chalu-meau. François était un jeune crocodile de huit mois, soigneusement claquemuré dans une caisse à claire-voix et arrivé au paroxysme de la rage. Il soufflait des narines, en ouvrant une gueule plate, hérissée d'un triple alignement de dents aiguës, et plissait deux yeux verts avec une incroyable haine, soutenant le regard de l'homme sans faiblir.

— Un ami, dit Gobô, en me présentant.

Puis, il se leva, réveilla péniblement la vieille Ford, et nous partîmes sur le chantier.

La plantation commençait à trois kilomètres de Budop. Elle s'étendait sur sept mamelons comme la Rome antique. Sept mamelons de terre rouge sur lesquels il n'y avait rien.

Cette nudité terrible séchait au soleil : flaque immense de sang caillé. De lourdes exhalaisons émanaient de ce sol trop riche, de cet humus nourri de végétaux décomposés. La lumière aveuglante torturait les yeux que protégeait mal le verre sombre des lunettes. On était planté là, debout dans cette incandescence, respirant à peine, une toulbe épaisse collée aux talons, et l'on se sentait défaillir.

Gobô se tourna vers moi :

— On appelle ça le pays de la mort. Mais on y vit quand même, vous voyez...

Il y travaillait dix heures par jour avec ses Tonkinois qu'il avait enfin reçus, pour construire les baraquements, et commencer le piquetage. Les Moïs avaient abattu et brûlé la forêt, puis, leur tâche faite, avaient disparu laissant un désert.

Il s'agissait maintenant de se loger, de vivre, afin de créer plus tard de la prospérité.

Gobô se promenait sur les terrassements, enjambait les madriers; dessinait du geste, inventait son village.

— J'ai fait venir trois baraquements de Bienhoa qui me coutent six cents piastres, mais qui feront parfaitement l'affaire. On n'a qu'à les monter sur place. Les encoches sont faites et les trous sont percés. Plus besoin de charpentiers. C'est heureux, parce que les charpentiers annamites ne veulent pas venir. Sang faible, ils tiennent huit jours et sont nettoyés par la fièvre.

Ici : mon magasin, là : ma citerne. J'ai trouvé l'eau à cinq mètres. J'en aurai suffisamment pour les besoins du village. Plus tard, il sera temps de songer à l'usine.

Il me quitte à grandes emjambées. Le voilà au milieu de ses travailleurs. Ce sont des coolies Tonkinois. Visages de plomb que la réverbération rouge de la terre allume ter-

riblement sous le chapeau cône. Ils piochent à l'aide d'un bambou époiné, s'alignent par vingtaine, manœuvrent pesamment, comprennent encore mal, regrettent le pays, se découragent vite. Acclimation difficile. Gobô le sait. Il est au milieu d'eux toute la journée. Il les encourage ou les rudoie, les surveille sans relâche, les maintient par persuasion. Il est leur chef, leur juge, leur médecin, leur confesseur, leur père, leur banquier, leur intendant.

Quelques-uns lui confient leurs lettres et le mandat-poste qu'ils envoient au Tonkin, dans un petit village de la rivière Noire ou du canal des Bambous. Et Gobô emporte les lettres comme un facteur. D'autres lui demandent conseil, veulent répudier leur femme, assassiner leur meilleur ami, et Gobô fait comparaître devant lui les coupables, juge avec équité, punit avec rigueur.

Pour la première fois depuis trois mois, je démêle une sorte de sympathie confiante entre cet homme blanc et ces hommes jaunes.

— Vous les aimez un peu?

— Je les connais. Ils le savent. Ils savent aussi que je suis juste. Ils viennent à moi. Je peux leur demander beaucoup.

Il ajouta :

— Mais j'obtiens plus des Moïs que des coolies disciplinés parce que l'affection est un levier irrésistible, et parce que j'aime les Moïs.

Et, comme je le regardais :

— Oui, vraiment, répéta-t-il, je les aime.

Il désirait me les montrer. Il connaissait leur plus proche village, au-delà du Pam. On n'avait qu'à suivre la route jusqu'au dernier kilomètre. Trente-cinq minutes d'auto. Et

continuer à cheval dans la forêt pendant une heure. Nous serions revenus avant la nuit.

L'image reste à présent inoubliable. L'épais rideau des lianes et des broussailles s'était aminci, et on devinait, toute proche, la clairière.

A peine masquée par un écran de végétation translucide, nous avions mis pied à terre et attaché les chevaux.

Et nous regardions une minute encore sans être vus.

Une fois de plus, la civilisation épiait la barbarie.

Quelques pauvres cases étaient plantées sur leurs quatre pieux, dans une boue durcie : cuvette desséchée d'un ancien marais. Le village semblait désert. Rien qu'un enfant nu à l'ombre d'une jarre et qu'un homme creusant un trou avec un bambou au pointes écartées, émettant la terre avec patience.

— Les hommes sont à la chasse ou à la pêche, dit Gobô, mais le vieux du village doit être avec ses femmes. Allons les voir.

Je le suivis.

Le craquement d'une brindille avertit l'homme au bambou. Il se retourna brusquement et nous considéra.

Nous étions sans arme, en région insoumise. Les Moïs insoumis ont toujours refusé l'impôt. Ils n'hésitent pas à attaquer un poste isolé, pour piller le ravitaillement lorsque la faim les pousse hors de la jungle. Surpris par notre présence, ce sauvage pouvait pousser un cri d'alarme, rassembler autour de nous une partie de la tribu. Fuir eut été inutile dans cette brousse où l'homme avance plus vite que le cheval.

Gobô souriait en regardant le Moï.

Et le Moï se mit à sourire.

Nous étions accroupis maintenant sur nos talons, dévisagés par sept ou huit paires de prunelles. Le vieux était là frottant sa conjonctivite avec un pan de sa ceinture; les femmes nous présentaient leur enfant à la mamelle et les jeunes filles riaient quand je touchais du doigt leurs bracelets d'argent.

Gobô leur parlait et tous faisaient silence pour l'écouter. J'ai su depuis que la récolte du riz avait été mauvaise, et qu'ils avaient demandé au « Grand'Père » de leur faire une avance de dix sacs pour leur permettre d'attendre la saison humide.

Les regards se tendaient vers lui. Il expliquait avec douceur. Tous les hommes civilisés avaient en ce moment leur plus bel avocat. Sans comprendre ses paroles, j'en déchiffrais l'effet sur le visage des hommes de la jungle.

Lorsqu'il eut promis le secours, une émotion passa, furtive. Les visages inquiets se détendirent. Nous étions en confiance. Gobô savait qu'un pacte obscur venait d'être conclu entre gens de même cœur et qu'il pouvait désormais compter sur leur dévouement.

Il avait acheté un village pour dix sacs de riz; il avait noué une alliance par un geste d'humanité.

Devant la plus haute jarre d'argile où fermente la bière de riz, une vieille m'interroge posément. Elle a les yeux usés des grand'mères de chez nous. Gobô me traduit ses paroles :

— Est-ce que vous retournerez un jour là-bas, dans les pays de l'Ouest pour revoir votre mère?

— Je n'ai plus de mère. Elle est morte.

— Quelle hauteur (quel âge) aviez-vous quand elle est morte?

Je pose ma main très bas, presque sur le sol. Elle soupire;

— Quel grand malheur! Y a-t-il plus grand malheur que de perdre sa mère avant d'avoir appris à l'aimer.

Quand nous revînmes à Budop, Gobò se tourna vers moi, et dit :

— Voilà vingt ans que je vis parmi des gens pareils à ceux-ci. On les appelle des sauvages. Le suis-je devenu à mon tour? Possible. Mais c'est un mot que je ne comprends

## XXI



## LE MISSIONNAIRE

Gobò, en attendant que fut terminée sa maison de bois vivait à Budop dans l'unique maison de pierre de la contrée. Il avait un joli jardin et quelques arbres qui lui donnaient de l'ombre, une source d'eau fraîche, un potager. Il était relié par téléphone à Loc-Ninh et Saïgon.

Dans quinze jours, il lui faudrait quitter ce modeste confort, s'installer dans une baraque neuve et ardente, boire l'eau de la citerne, vivre de conserves, dormir sur un lit de camp dans une chaleur de séchoir et n'avoir comme paysage, de sa fenêtre, qu'un désert rouge planté de piquets.

Et Gobò était impatient d'entrer dans sa maison de bois.

Cet homme n'était qu'énergie féconde. Vingt ans de brousse l'avaient émâcié, simplifié, ennobli. Il avait des yeux clairs et brûlants d'apôtre. Un corps débile, une âme d'acier. Aucune ambition personnelle. Il pouvait retourner en

France pour y mourir tranquille. Employé pendant quinze ans au service du Gouvernement, il avait été reconnaître des tracés indécis, s'était enfoncé tout seul dans la forêt inconnue, avait approché les Moïs, accepté leur hospitalité, appris leur langue, obtenu leur confiance. Grâce à lui on avait ouvert des pistes nouvelles, projeté d'abord, puis réalisé des routes. Il avait été l'agent obscur mais conscient d'une politique de civilisation pacifique. Grâce à lui de nouvelles contrées s'étaient ouvertes, des inimitiés s'étaient éteintes. Grâce à lui on s'était avancé toujours plus avant dans les Terres rouges.

Il émargeait au budget de la colonie pour trois cents piastres par mois et n'avait jamais songé à demander de l'augmentation.

Un jour, il fut appelé à Saïgon.

L'autorité militaire voulait supprimer une enclave gênante, étendre son action en pays insoumis, déplacer les habitants de trois villages s'ils ne consentaient pas à payer l'impôt. De graves difficultés pouvaient surgir de ce conflit insignifiant. Gobò avait été choisi comme médiateur. Il refusa net, donna ses raisons.

On lui intima l'ordre d'obéir. Il remit sa démission.

Il se fit planteur.

— Et j'ai rendu un service à l'Administration disait-il. Accepter pareille tâche, c'était trahir la confiance des indigènes, violer la loi de la jungle, perdre un effort de dix ans. On peut continuer à travailler pour l'Indo-Chine sans être fonctionnaire. Je recommencerai ma vie.

Il avait cinquante ans.

— Vous allez rentrer en France, parler au public du caoutchouc, des plantations, de la vie coloniale. Des jeunes

gens vous liront. Laissez-moi vous dire un peu ma pensée. Avoir la foi. Ce mot est mon programme. Ne pensez pas que je cite ma vie en exemple. Je ne suis, moi, qu'un amateur. Je n'ai d'autre ambition que celle d'être enterré ici dans un lieu que j'aime. Je l'ai déjà choisi. L'exotisme ne m'a pas tenté. Je ne fume pas l'opium, je ne bois pas d'alcool, je n'ai pas de congaye. J'aime la vie simple et rude. On peut vouloir gagner de l'argent et garder la foi. Ces deux exigences ne sont pas incompatibles. Si j'avais un fils...

Sa voix tremblait un peu.

— Si j'avais un fils, reprit-il, je crois que j'aurais su lui faire aimer ce pays. Toute création est à base d'amour. Un vrai planteur aime sa terre, ses arbres, ses coolies indigènes. Or, pour aimer l'indigène, il faut le comprendre. Et pour le comprendre, il faut parler sa langue.

Je sais que nous avons à Paris une école de langues orientales et je suppose qu'on y fait du travail utile, mais je crains qu'on y dessèche un peu cet instinct de curiosité tendre qui pousse l'un vers l'autre, à leur premier contact, deux hommes de race différente.

Ce n'est pas tant la grammaire et la littérature annamites, qu'il convient d'apprendre; ce qu'il faut savoir, c'est la langue du peuple, le parler du coolie, du *gnakoué*, du marchand, l'idiome du Moï; ce qui se retient dans la rue ou dans la boutique, sur le chantier ou sur la plantation. Acquérir la confiance d'abord, puis l'influence et enfin l'autorité.

Nos missionnaires le savent bien. Ils n'hésitent pas à envoyer un jeune homme tout seul dans la brousse, avec la seule aide d'un annamite converti qui écorche quelques mots de latin.

Ce régime-là vaut mieux encore que la méthode Berlitz. En trois mois, le jeune prêtre peut exercer sur son entourage un réel empire.

Tout autre action indirecte est presque nulle. Qu'il s'agisse d'un missionnaire, d'un médecin, d'un fonctionnaire ou d'un planteur. On ne convertit pas à l'aide d'un interprète.

A ce moment un jeune homme entra dans la pièce.

— C'est Morel, dit Gobò, mon élève.

— On commence le trouage sur les trente hectares Nord-Ouest, la bande qui est en bordure de route, dit Morel.

— Quelle profondeur?

— Vingt centimètres.

— J'irai voir ça demain.

— Ah... et puis, j'ai trois hommes malades. Il me faut de la quinine. Ah! et puis, j'ai un mort aussi, sapristi, je l'oubliais...

Gobò fronça les sourcils :

— Comment, un mort? Tu ne pouvais pas commencer par là?

— Toujours la même chose, une querelle de jeu. Pugilat, coup de poing sur la rate.

J'avais déjà entendu parler de ces rates friables de coolies, qui éclatent comme des vessies trop gonflées au premier choc violent.

— Il faut prévenir la gendarmerie. Enterrer le mort, et expédier le vivant à la délégation.

— J'ai fait le nécessaire, dit Morel.

Gobò se tourna vers moi :

— Ce simple aperçu de la tâche quotidienne vous montre que la brousse dirige assez rapidement l'éducation d'un nouveau-venu à la vie coloniale.

Quand je suis arrivé ici, en 1902, j'étais bachelier. Aujourd'hui, je suis architecte, officier d'état-civil, médecin, explorateur, banquier. Je suis universel dans les limites de mon royaume. Je crois à mon utilité dans ce bas monde et à l'étendue de mes pouvoirs jusqu'à concurrence de cinq cents hectares.

Il continuait ainsi, mi-convaincu, mi-sceptique. Il y avait du renoncement dans ce badinage et de la force dans cette conviction.

— Etre un colonial comme je l'entends, c'est faire partie de « l'armée en campagne » au moins pendant quelques années. On n'apprend pas à connaître l'indigène en usant des chaussettes de soie dans les dancings de Saïgon, ou en appelant un boy pour lui commander un cocktail. Ce serait trop facile. Il faut débiter comme Morel, dans le caoutchouc, par exemple, se lever tous les jours à quatre heures pour assister au rassemblement des corvées, surveiller le travail en personne, passer la visite, administrer les médicaments, faire la paye, savoir obtenir un rendement, savoir rester bien portant, optimiste... N'est-ce pas Morel ?

Nous dînons tous dans la salle à manger de la maison de pierre. Nous sommes sept à table. Gobô préside, sa femme en face de lui. Morel et son beau-frère, nouvel arrivé, la femme de Morel, la femme du beau-frère, moi.

Petit bloc de Français posé par le Destin sous la lumière d'une lampe.

Je ne sais quelle harmonie rude et noble règne avant que se brise le silence, avant que Gobô débouche la première bouteille, rompe le premier pain. Il y a comme des auréoles autour de ces visages.

Il ne faut pas que ce silence dure. Gobô le sait. Il

redoute pour ces êtres qu'il aime, pour lui peut-être, l'heure indécise où la fatigue pèse, où s'éteint la dernière lueur, où s'impose la solitude. Sa vigilance ne cesse point. Il est au milieu d'eux, le chef responsable, toujours. Il dit :

— Eh bien, beau-frère, commence-t-on à s'y mettre ?

Puis, se tournant vers Morel :

— Où a-t-il travaillé aujourd'hui ?

— Aux terrassements. Les deux canalisations étaient terminées ce soir. Ça marche. Demain, je le mets au montage du bungalow.

Gobô ne répond pas. Il dévisage ce dernier venu, son nouvel enfant :

— Regarde-moi !

Il lui prend la main :

— C'est trop pour un débutant. Il ne faut pas le coller huit heures au soleil sur un chantier aussi dur.

— Mais, monsieur Gobô...

— Tu n'as pas la parole. Tu ne sais rien. Demain : repos l'après-midi et quinine. N'est-ce pas, femme du beau-frère ?

Elle acquiesce d'un signe de tête. Elle est attentive et paisible.

Petite française de l'Indre-et-Loire, brusquement transplantée et qui s'acclimate de tout son cœur. C'est un dévouement offert. Rien jusqu'ici ne l'a étonnée dans ce pays étonnant. Elle poursuit à Budop, comme à Chinon, durant les heures chaudes, le chemin de table aux marguerites brodé pour quelque anniversaire.

Alerte. Dîner interrompu, plus de communication avec Loc-Ninh. L'orage d'hier a abattu trois arbres énormes en travers de la route. Ces arbres de trente mètres sont vulnérables. Le vent suffit à les déraciner.

Gobô jette sa serviette, se lève de table :

— Des haches et des pelles. Une corvée de dix Moïs. Je pars devant.

— Dans la nuit?

— A l'instant même. J'attends demain les fermes du premier baraquement. Il faut ouvrir le passage aux charrettes. Et puis la ligne téléphonique doit être coupée, elle aussi.

Nous voici arrêtés au kilomètre 10. Les phares de l'auto éclairent ce chantier imprévu. Les Moïs ont commencé à dégager le fouillis inextricable des branches confondues et s'attaquent aux fûts énormes. Six heures de travail.

Gobô allume une cigarette :

— Rien n'est tragique. Prendre la vie comme elle vient, vie d'efforts et d'indépendance. Cet imprévu, ce duel de chaque jour avec la nature, je les accepte. Verrai-je seulement saigner les hévéas que je plante? Qu'importe si un autre continue l'œuvre commencée...

Il me serre la main :

— Dites-leur bien, à ces jeunes gens de France, que Budop n'est pas une entité. que ça pousse, que ça existe... Dites-leur surtout qu'il y a place ici pour toutes les bonnes volontés.

## ANIMATEURS DE L'INDO-CHINE

— Il y a place ici pour toutes les bonnes volontés.

Je pensais ce matin à ces derniers mots de Gobô tandis que je j'allais voir l'assistant Bourdin, de la quatrième division, retenu au lit depuis deux jours par un accès de fièvre.

J'ai dit que la plantation de Loc-Ninh était plus grande, à elle seule, que Paris et ses faubourgs. Pour aller voir Bourdin, il me fallait compter deux heures de marche à pied, ce qui était dur en Cochinchine, ou trois heures de charrette à bœufs, ce qui était plus sévère encore. De récentes pluies avaient délayé les routes. Les autos ne circulaient plus. Je résolus de prendre au plus court, en traversant les blocs de la plantation.

Le soleil était noyé dans de lourdes vapeurs qui retenaient la lumière, ne laissant passer qu'une chaleur saturée d'eau. Cette moiteur imbibait lentement la chemise, puis la peau. L'air qu'on respirait à souffle court collait aux poumons. Des mottes de glaise mêlées de feuilles pourries collaient à la semelle.

Je m'enfonçais toujours plus avant sous les arbres. Ils venaient d'être saignés. La gomme blanche tombait goutte à goutte dans les coupes de verre. Les hévéas étaient en plein travail. Cette alchimie végétale répondait par un argument silencieux mais sans appel aux torpeurs momentanées, aux courtes défaillances. La Nature semblait dire à l'Homme : « Puisque tu l'as voulu, je distillerai pour toi cette richesse nouvelle mais il te faudra, témoin opiniâtre, assister chaque jour à mon labeur. Tu résisteras à la température de mon

laboratoire, aux fièvres de mon sol marécageux, à toutes les servitudes que j'impose pour fabriquer ce que tu réclames. Ou bien, tu seras la victime de ta faiblesse et de ton orgueil.»

Et je franchissais les drains qui font pénétrer l'eau dans le sol, les digues qui la retiennent en surface suivant que la terre est imperméable ou poreuse; et je songeais que tout ce travail avait été conçu par des hommes dont les qualités aussi brillantes fussent-elles ailleurs, devaient être ici multipliées par un coefficient courage et un coefficient santé.

J'avais vu quelques uns de ces hommes. Ils appartenaient tous aux générations d'avant-guerre. La grande épreuve les avait trempés. Ils étaient rudes et lucides.

Mais que valaient donc les autres, les jeunes? Ceux qui n'étaient encore que des subalternes, qu'on appelait des assistants, récemment transplantés, vulnérables à tous les assauts, voués à tous les découragements par leur âge et leur inexpérience et qu'on devait surveiller comme des plants de pépinières?

La quatrième division de Loc-Ninh est plantée d'arbres qui ont cinq ans. Pas encore de saignées. On se borne à un travail d'entretien et de surveillance. Attendre. Voilà tout le programme. Mais attendre pour un planteur, cela veut dire: faire autre chose.

Bourdin, chef de la division par intérim, remplaçant le titulaire en congé, dirigeait actuellement les opérations d'abattage d'un bloc de cent hectares qu'on ouvrait au nord. Opération relativement facile pour les initiés. Pas de grosse forêt. Des pieds de bambous qui cédaient au coupe-coupe et qui brûlaient bien. Bourdin avait vingt-trois ans. On lui avait donné cinquante tonkinois et vingt-cinq annamites. Instructions: ne pas dépasser le prix de vingt piastres à l'hectare.

Il avait accepté la tâche avec enthousiasme, heureux de jouer enfin une partie décisive.

En quinze jour les travaux avaient été menés rapidement. On pouvait espérer les terminer au début de la saison sèche. Le brûlage pourrait se faire vite. On planterait au mois d'Août avant les pluies. Manœuvre précise qui exigeait une surveillance active à prolonger pendant huit jours encore pour que Bourdin fût victorieux.

Or, depuis hier, Bourdin était vaincu.

Il était couché sur son lit avec trente-neuf de fièvre.

— Pas de chance, me dit-il, c'est raté pour cette fois.

Sa chambre était sombre. Le boy avait rabattu les persiennes et le jour meurtrier s'arrêtait au seuil de la porte. Je ne pouvais distinguer qu'un ameublement sommaire: table de bois, chaise de rotin. Il y avait une pipe oubliée sur la table, un casque de toile posé sur la chaise, deux ou trois fioles et des médicaments près du lit, sur un tabouret, une carabine accrochée à un clou, un vieil exemplaire des *Lectures pour Tous*. Au mur, deux photographies: une vieille maman, une jeune fille.

— Je reste trois minutes. Ne parlez pas, ne bougez pas.

— Oh, supplie-t-il. Je reçois si peu de visites.

Les plis de la moustiquaire me dérobaient son visage. J'entendais sa voix, mais je ne le voyais pas.

— Trois accès en quarante huit heures, c'est désespérant, c'est idiot. Belin veut m'évacuer sur Saïgon. Quinze jours de clinique. Ah, je n'ai pas de chance. Restez... cela fait tant de bien de s'expliquer.

Et j'avais l'air de recueillir une confession.

— Voilà deux ans que je suis ici. Deux années où j'ai travaillé ferme pour apprendre ce que je sais. L'occasion s'offrait de montrer ce dont j'étais capable. On m'avait pres-

que promis en cas de réussite la direction du neuvième lot, avec appointements doublés et part sur les bénéfices. Je devais rentrer en France dans dix-huit mois, me marier, ramener ma femme, commencer véritablement ma fortune...

— Hé bien?

— Non!

C'était catégorique. Je me tus.

— Le docteur m'a conseillé de rentrer. Je sais que je ne tiendrai pas. J'ai toujours été malingre. On m'avait dissuadé de partir. On avait raison. Aujourd'hui je paye mes ambitions. Deux années de perdues. J'aurais mieux fait de préparer l'examen des commissaires de police. Je le pouvais. Je suis licencié en droit.

Il divaguait un peu.

On ne peut pas consoler une dysenterie amibienne ou un accès pernicieux.

Bourdin était vaincu et inconsolable.

Un chef.

Cela se voit sur la figure.

Berquel, directeur de Xacam : 2.800 hectares dont 700 en rapport et 1.800 plantés cette année, n'a que vingt-six ans. Son bungalow de bois inondé de soleil est érigé sur le plus haut mamelon, au centre de la plantation comme un défi. Sa chambre est meublée d'un lit, d'une table, de deux fauteuils, d'une planche à bouquins, d'un téléphone. Ce n'est pas une boîte à souvenirs, un refuge à songeries, un asile malsain de rêves débilitants; c'est un observatoire, un poste de surveillance et de commandement.

Pas de phonographe, pas de lit de camp (1). La musique

(1) Lit de bois dur sur lequel s'allongent les fumeurs d'opium.

peut être aussi dangereuse que l'opium. Pas de photographies, pas de vieilles lettres. Rien de ce qui peut en évoquant le passé, compromettre l'avenir.

Mais la réalité de l'effort toujours présente. Mais trois fenêtres grandes ouvertes sur le paysage vivant : les jeunes plants qui viennent bien, le vert-clair des premières pousses la première ombre des feuilles sur la terre rouge, images merveilleuses, changeantes, consultées sans cesse et répondant toujours.

Et tous les matins, ce jeune homme de vingt-six ans penchait sa confiance comme un visage sur le miroir de son œuvre créatrice.

Il était midi. Berquel était venu nous attendre à l'entrée de Xacam, dans sa Ford qui pouvait seule circuler sur les pistes fraîchement tracées.

Une intelligence et des bras. Une voix nette et un rire sonore. Et je ne sais quelle évidence dans le regard, quelle autorité dans la poitrine et dans les muscles.

C'était le jeune dieu de l'Agriculture.

Tous ceux qui voyaient Berquel ne pouvaient rester insensibles à cette vigueur et à cette autorité. Réussite, bonheur, fortune, protégeaient ce géant.

Il nous précéda dans la petite salle à manger où étaient dressés six couverts, fit apporter des cigarettes et ne fuma pas, des cocktails qu'il ne but point, regarda sa montre, allongea ses deux jambes sur un fauteuil, dit : « Je suis fatigué » et se mit à rire, ajouta : « Avez-vous faim ? moi, je dévore ! ».

La lumière éclatante entrait par les fenêtres. Nul d'entre nous ne songeait à l'ombre douce qui apaise la chaleur verticale de midi. Cette énergie de vingt-six ans réclamait des

flots de clarté. Berquel imposait son optimisme à des hommes soudain vieillis par sa présence.

A l'âge où l'on obéit, ce jeune homme commandait. C'était un chef.

Des planteurs déjeunaient chez Berquel. C'étaient des directeurs de plantations. Ils étaient envoyés en Indo-Chine par leur Société, comme des généraux d'armée sont envoyés sur le champ des opérations par leur gouvernement.

Mais ils combattaient pour la même cause.

Point de rivalités apparentes. On échangeait des résultats. On discutait les cours du caoutchouc, les prix de revient et les salaires.

Ces hommes représentaient trente mille hectares de concessions qui seraient en valeur dans quelques années. Ils avaient gagné ces trente mille hectares sur la brousse en moins de vingt ans. Conquête qui représentait bien des victoires. On pouvait admirer.

— Quand vous mariez-vous, Berquel ?

— Moi ? Quand je retournerai à Angers, dans deux ans.

— Vous devriez bien expliquer à nos jeunes gens en France qu'on ne doit pas s'embarquer pour la première fois en Indo-Chine avec une femme dans ses bagages. Le mari a tout à apprendre, travaille dix heures par jour. La femme n'a rien à faire, s'ennuie. Les meilleurs ménages n'y résistent pas. Et puis les salaires de début font vivre difficilement un foyer. S'il arrive un enfant, c'est la gêne. Alors, on n'a pas d'enfants.

— Combien payez-vous vos coolies, Janssen ?

— Toujours quarante cents, plus le riz.

Belin discutait avec Ferraut sur la question du logement des indigènes. Il prétendait que le Tonkinois ou l'Annamite

préfère une case individuelle. Il était partisan du village et repoussait le baraquement.

— Avez-vous remarqué le développement du tronc des hévéas côté sud-ouest ? J'en ai la preuve. J'ai contrôlé.

— Qu'est-ce que ça prouve ? demande Berquel.

— Ça ne prouve rien.

Et tout le monde rit.

— Avez-vous vu nos pépinières ?

Alors, tous deviennent graves. Les pépinières, ce sont les enfants d'hévéas, l'espoir, les plantations futures. On ne plaisante plus, d'autant que la sécheresse en a compromis les résultats dans presque toutes les plantations.

Janssen exulte :

— Vous verrez les miennes. J'ai cinquante mille pieds admirables.

— Vous nous en ferez bien cadeau de plusieurs milliers.

— Vous en faire cadeau, vous les vendre, oui...

Les discussions s'animent.

Écoutons-les.

Écoutons les animateurs de l'Indo-Chine.



## XXIII

### CHAMPION DE FRANCE

Une politique d'exploitation.

Voilà ce que je cherchais depuis mon arrivée en Indo-Chine et que je n'avais pas encore trouvé. J'avais visité de grandes plantations où le caoutchouc est récolté, puis traité

selon les méthodes généralement employées en Malaisie et aux Indes Néerlandaises. J'avais constaté la mise en valeur de nouvelles régions.

Mais de programme d'ensemble, d'innovations, de recherches, d'expériences, point.

Et cette insouciance des Français à l'égard des perfectionnements de la culture, m'inquiétait, comparée aux patientes investigations des botanistes hollandais et des planteurs anglais.

On ne peut pas exiger d'un directeur de plantation le souci constant d'inventer ou d'appliquer les dernières nouveautés. Lorsqu'on exploite cinq mille ou dix mille hectares le planteur devient un homme d'affaires. Innover en matière de culture, c'est bien souvent compromettre. Je savais tout cela.

Mais je savais aussi que nos voisins, producteurs de caoutchouc, s'étaient organisés pour conjuguer leurs recherches. Ils avaient constitué à frais communs des bureaux d'études; ils avaient intéressé leur Gouvernement à leurs travaux et manœuvraient avec ensemble d'après les directives de la *Central Rubber Station* (1) à Buitenzorg ou de l'*A.V.R.O.S.* à Medan, pour réaliser un programme d'avenir : *Produire plus, fabriquer mieux, vendre moins cher.*

Il existe à Saïgon un syndicat des planteurs de caoutchouc dont le bureau est constitué par des particuliers, propriétaires de concessions. Comme je m'étonnais de ne point voir figurer dans la composition de la Chambre syndicale les noms de ceux qui exploitent à eux seuls, pour le compte des grosses Sociétés, plus de la moitié des superficies concédées en Indo-Chine, on répondit à ma question — comme il est d'usage en pareil cas — par deux professions de foi :

(1) Office général du caoutchouc.

L'une, celle des particuliers membres du Syndicat, reconnaissait que l'abstention des firmes comme Loc-Ninh, Xuan-Loc ou Susannah, aux assemblées générales était regrettable, mais qu'il était impossible aux petits planteurs d'accepter la tutelle des puissants groupes financiers. Ils préféraient défendre leurs intérêts librement.

L'autre, celle des grandes plantations, refusait, après expérience, de se plier à une politique d'intérêts particuliers souvent en désaccord avec les programmes de grande extension qui engagent d'énormes capitaux; elle admettait le principe d'une collaboration des gros et des petits, mais avec le contrôle des gros. Point de vue défendable.

Au surplus, la défense des intérêts du caoutchouc dans le domaine économique et commercial, la lutte contre les taxes prohibitives, les droits de sortie, le régime des concessions et les décrets arbitraires, pouvait être menée parallèlement par le Syndicat des petits planteurs et par l'intervention directe des grandes Sociétés auprès des pouvoirs publics.

Je ne m'étonnais pas de ces rivalités d'influences, mais je regrettais l'absence d'une tactique commune, d'une solidarité professionnelle dans le domaine agricole du caoutchouc. Sur ce terrain-là, terre rouge ou terre grise, sur l'espacement des arbres, sur la méthode de saignée, sur la nature des engrais, la qualité des graines, le soin à donner aux hévéas, tout le monde devait se trouver prêt à collaborer, à associer ses recherches, à divulguer les enseignements acquis, à faire preuve d'un altruisme national.

A côté du Syndicat des Planteurs : *organe de défense*, il y avait place pour un Bureau d'Etudes : *organe de création*.

— En effet, me fut-il répondu, ça n'existe pas. Ce serait peut-être utile. Mais il y a un homme ici dont les avis font autorité et à qui un planteur peut demander conseil lorsqu'il

est dans l'embarras. C'est l'homme qui a eu raison pendant que les autres avaient tort. C'est Perrin. Sa plantation est à quarante kilomètres de Saïgon. Vous y serez en deux heures.

Perrin dirigeait Yvannah.

Un front carré que des cheveux drus, taillés en brosse arrêtaient court comme un argument décisif. De petits yeux perçants, assez froids, mais que réchauffait parfois un rayon de malice. Le pli sec d'une lèvre rasée. Et, dans le bloc du visage, un nez pointu, curieux, roublard, un nez de Dauphinois qui savait ruser pour convaincre mais ne transigeait point.

Cette plantation d'Yvannah ne pouvait être comparée en étendue à Loc-Ninh. Elle avait mille hectares et comptait vingt ans d'âge. Elle était à la fois usine de production et laboratoire d'expériences. Plantation officielle, plantation type qu'on montrait aux visiteurs de passage.

Pour qui savait déchiffrer ses enseignements, elle était éloquente.

L'usage veut lorsqu'on visite le matin une plantation d'hévéas, qu'on commence par l'usine. Rien, là, de bien particulier : des perfectionnements de détail, une méticuleuse propreté qui est une coquetterie.

Mais la promenade dans la plantation vaut les quarante kilomètres du voyage. Perrin s'arrêtait devant un arbre, commençait à parler, et tout l'historique de la plantation apparaissait, dramatique, passionné.

— A côté des arbres, il faut des hommes. Tout problème de production se complique d'un problème de main-d'œuvre. Peu d'arbres qui produisent beaucoup. Vous connaissez le travail du seigneur : l'incision, puis deux heures après : la récolte. Le geste est le même pour verser dans la touque de

fer blanc les quelques gouttes d'un mauvais rendement ou les trois cents grammes d'une coupe pleine. Il vaut mieux se baisser pour ramasser un louis que pour ramasser un franc. Augmenter le rendement de l'arbre pour augmenter le rendement de l'homme.

Il sortit de sa poche un carnet :

— Voici les résultats obtenus ici : au début, en 1911, un saigneur « tapait » 135 arbres pour récolter 38 kilogs de caoutchouc. Aujourd'hui, il saigne mille arbres et rapporte dans l'année deux tonnes de latex à l'usine.

Il ajouta :

— Et je ne désespère pas un jour de lui faire récolter trois tonnes.

Comment je suis arrivé à ce résultat ? Après quinze années d'efforts, de recherches, de contrôle attentif. J'ai tout essayé. J'ai d'abord planté très serré : à trois sur trois, cinq sur cinq. Puis j'ai augmenté mes espacements : dix sur dix, dix sur quinze, dix-huit sur dix-huit avec plantation intercalaire de café. On m'a cru fou. On hochait la tête en me regardant passer dans les rues de Saïgon. C'était pourtant les années des vaches maigres, où tout le monde désespérait, où les planteurs à bout de ressources hésitaient encore à liquider, mais étaient bien décidés par contre à ne pas dépenser un sou en expériences désintéressées.

J'avais la foi. Que voulez-vous ? Je croyais au caoutchouc. Par bonheur, quelques amis fidèles ne m'ont pas abandonné. Ils me suivaient en levant les bras avec désespoir, mais ils me suivaient.

J'ai été un des premiers à appliquer le système de l'alternance. Vous connaissez l'alternance ? La saignée de l'arbre un jour sur deux, ou un mois sur deux, ou six mois par

an ? Eh bien, j'ai fait, moi, toutes les alternances. J'ai fait saigner un jour sur trois, un jour sur quatre, sur deux faces. J'ai recherché la meilleure utilisation des écorces. Chaque lot matriculé appliquait un système. Les résultats étaient enregistrés tous les jours. Contrôle formidable, mais vital. J'ai déterminé ainsi le rapport de la richesse des écorces avec la hauteur de l'encoche, l'élévation de production due à l'application de l'engrais. J'ai essayé tous les engrais depuis les détritrus de poisson jusqu'aux drèches de distillerie et aux engrais verts. J'ai lutté contre l'anémie des hévéas, les nodules du tronc, et contre le paludisme. Il fallait guérir à la fois les arbres et les hommes. Le paludisme, c'est l'anophèle, moustique qui se trouve dans les bas-fonds marécageux au bord des souilles et des rivières encaissées. Plus de marécages, plus d'anophèles, plus de paludisme. J'ai voulu pour nos indigènes des baraquements sains, des règles d'hygiène, dans leur intérêt et dans le mien, j'ai...

Je l'interrompis :

— Et que disaient les autres ?

— Quels autres ?

— Vos voisins, les planteurs ? Vous demandaient-ils conseil ? Profitaient-ils de votre expérience ?

— Eux ? répondit Perrin, au moment où le caoutchouc valait huit pence ?... Ils se foutaient de moi, parbleu !...

— Seulement, en décembre 1925, les cours remontèrent jusqu'à 4 shillings 4. Je triomphais sur toute la ligne. Ma plantation était en bon état, ma main-d'œuvre entraînée, mes arbres étaient sains, vigoureux. On comprit que j'avais eu raison de persévérer et j'eus, comme on dit, une sacrée cote.

Il n'y avait cependant qu'à constater pour comprendre !

Ainsi, tenez... les avantages de l'alternance. Vous allez être convaincu immédiatement. Regardez.

Notus étions arrêtés en plein bois.

— Voici deux lots : le premier à votre droite, le second à votre gauche.

Premier lot : planté en 1907. Saigné depuis 1911 tous les jours, sur faces alternées. Trois jours en haut, un jour en bas. Cinq sur cinq, éclaircis. Retour sur l'écorce tous les sept ans. Des arbres anémiés. Des blessures. Des troncs en triangle. Des chancres qui sont longs à guérir. Trois cents kilos de latex à l'hectare.

Second lot : même terrain, même âge, huit sur huit. Saignée un mois sur deux. De la lumière, des lignes dégagées. Pas de malades. Onze cents kilos à l'hectare.

— Eh bien, des preuves comme ça, je commence à en avoir pas mal dans mes archives ! J'ai des chiffres. Cela prouve quelque chose, les chiffres ! Des certitudes, c'est assez rare dans les plantations de caoutchouc, les certitudes ! Mon capital d'hévéas reste intact et augmente de valeur chaque année. Je sais que les plantations espacées correspondent à une situation de cours bas. Je choisis à coup sûr la qualité des engrais, bons pour certains terrains, mauvais pour d'autres. Je peux enfin trouver la solution d'un problème posé sous cette forme :

Etant donné une concession X, de telle nature, en terre rouge ou en terre grise, plantée à tel endroit, disposant de tant de main-d'œuvre, quelle est la meilleure méthode d'exploitation à suivre ?

Ce que les Hollandais recherchent à Java par la greffe, par le choix des graines, je l'ai trouvé, par l'espacement donné aux arbres, et par l'engrais.

Les arbres à caoutchouc sont comme les hommes, ils ne

produisent qu'en raison des sacrifices qu'on a faits pour eux.

La santé n'est pas toujours une question d'atavisme. La santé c'est aussi l'hygiène et une bonne nourriture avec un travail modéré.

Nous étions revenus lentement dans les bureaux de la plantation. Perrin m'expliquait maintenant le mécanisme de son affaire.

Il avait pris note de toutes ses expériences, durant quinze années; chaque lot avait sa fiche et son dossier. Les courbes d'une production croissante étaient enregistrées, commentées, expliquées. Certains hévéas « arbres-types » étaient « suivis » comme des sujets en traitement.

L'emploi du temps de chaque homme réglé à une minute près, la tâche de l'assistant européen déterminée heure par heure. Perrin savait, en consultant ses tableaux, combien d'écorces disponibles restaient encore sur les arbres du lot 26, avant d'attaquer l'autre face. Il connaissait le nombre total des arbres saignés le matin même. Les huit cents Tonkinois qui composaient sa main-d'œuvre étaient répartis en sections, et des tableaux d'ancienneté déterminaient les différences de salaires. Il avait fait imprimer des feuilles de mutations et des fiches d'envoi à l'hôpital. Il ne laissait rien au hasard. Une telle précision dans le détail était étourdissante. On restait confondu devant l'énorme labeur que représentait le réglage d'une machine aussi délicate.

— Oui, quinze ans de travail, dit Perrin. Je voudrais bien me reposer.

— Eh bien ! qu'attendez-vous ? Vous avez gagné beaucoup d'argent, vous êtes riche ?

— Je cherche quelqu'un qui puisse me remplacer et poursuivre mon œuvre.

Il ajouta en soupirant :

— Et je ne l'ai pas encore trouvé !

## XXIV

### MAIN-D'ŒUVRE INDIGÈNE

— Et si tu es triste, tout le monde sera triste.

— Tu parles ! murmure Gayet à mon oreille.

Nous étions assis, Gayet et moi, sur deux chaises de paille. On avait préparé devant nous une sorte de lice à l'aide de bambous fichés en terre et d'une corde. C'était l'emplacement du théâtre.

Les indigènes nous donnaient la comédie.

Cette petite fête avait sa solennité. Offerte en l'honneur du chef de la plantation et de son hôte, elle gardait une valeur symbolique. Encore s'agissait-il de l'estimer comme il convenait pour démêler cet écheveau de sentiments confus : respect, ironie, crainte, qui s'embrouille dans l'âme d'un subalterne en présence de son chef, d'un coolie indigène en présence du planteur européen.

Manifestation spontanée ? Certes, non. Les *Kayes* ou caporaux l'avaient organisée assez énergiquement, selon l'usage. La troupe d'acteurs et le corps de ballet avaient été commandés d'office. Mais il ne faudrait pas en conclure que ce festival fût une corvée pour les interprètes et le public. Autour de nous, accroupi sur le sol, on s'amusait ferme. Les femmes balançaient le buste en poussant des cris aigus. Les hommes lançaient parfois un quolibet aux

acteurs, et tout le monde, jusqu'aux enfants, prenait sa part d'allégresse.

Lorsque le comique d'une situation atteignait son paroxysme des regards se tournaient, nous prenant à témoins de la qualité d'un trait ou d'une saillie. Nous restions impassibles, et pour cause, mais la gaîté collective crée toujours une demi-confiance, une communion passagère.

Et ce furtif contact de nos âmes européennes avec des âmes indigènes, ce rapport imprécis et nouveau qui s'établissait autrement que dans l'injonction et dans l'obéissance, la sévérité ou la ruse, mais, ce soir, dans la franchise d'une libre gaîté, me prouvait qu'on devait être humain avec cette humanité-là par devoir comme par intérêt.

— *Bien peu de chose que cette humble réjouissance, ce flacon de whisky, cette bière et ces cigares, mais le don même du ciel et de la terre serait encore trop faible pour reconnaître les bienfaits dont Monsieur Gayet a gratifié ses coolies depuis qu'il est directeur de Tien-Loc.*

Le récitant coiffé d'une mitre en papier peint tient à la main une longue canne surmontée d'emblèmes en carton doré. Sa voix est rauque et nasale. Cette langue annamite aux deux tonalités, tantôt bégayante et tantôt volubile, avec des intonations égarées entre deux syllabes, collées au palais, puis soudain délivrées, et s'échappant plaintivement de la bouche ouverte, nous arrive en pleine face, comme une vapeur d'encens.

Gayet se fait traduire, hoche la tête pareil à un boudha de porcelaine :

— Ils vont un peu fort les copains!

Le ballet commence. Des bougies sont allumées dans les lampions de parchemin. Elles éclairent doucement la nuit sans lune tapie autour de nous et le visage barbouillé des

danseurs. Poésie rituelle et familière qui n'émeut ni ne déconcerte : quadrilles interminables dirigés par le Chevalier-des-fleurs au sabre de bois, contorsions du Dragon-Blanc.

Mais dans les ombres qui nous environnent un public regarde, extasié. L'âme d'un peuple est là. C'est de son émotion à présent que nous sommes émus parce que ces danses du vieil Annam sont pour eux l'expression du pays natal et pour nous, par une singulière transposition de sentiment, l'expression du foyer tout court.

Le premier lampion incendié achève de se consumer sur le sol. Voici que Gayet rêve maintenant à sa Normandie et qu'il oublie de secouer la cendre de son cigare. Mais il se lève. Il parle, et l'interprète traduit ses paroles d'une voix forte :

— *Mes amis, je vous remercie de m'avoir offert cette fête, ces chants, ces danses qui sont une heureuse interprétation de vos coutumes nationales. Je suis également touché des compliments que vous m'adressez. Et maintenant allons tous nous coucher pour pouvoir nous mettre demain au travail, de bonne heure.*

Une triple acclamation. Si les Annamites ont le sens de l'humour, les Français ne l'ont pas moins.

Il faut dans une plantation de caoutchouc, employer un homme par hectare. Ce chiffre-moyenne est généralement admis par tous les planteurs.

Les petits concessionnaires arrivent assez facilement à se procurer les travailleurs qui leur sont nécessaires dans les villages ou dans la région voisine de leur domaine. Ils n'ont point à s'occuper du logement de ce personnel qu'ils embauchent comme chez nous les ouvriers agricoles.

Mais les grandes plantations ne peuvent user de ce même procédé. Cinq mille ou dix mille hectares, représentent cinq mille ou dix mille hommes. L'effectif d'une brigade ou d'une division. On ne trouve pas dix mille hommes sur place. Il faut les faire venir. Et c'est là que le problème de la main-d'œuvre devient un problème de politique indigène.

Où les recruter ? Où ?

Ailleurs qu'en Cochinchine, pays des petites cultures, du *gnakoué*, pays riche, sans chômeurs, et où les bras se louent cher.

Mais dans le centre Annam, par exemple, ou au Tonkin. La grande majorité des seigneurs qui vivent sur les plantations situées en terres rouges sont des Tonkinois qui ne pouvant trouver du travail chez eux, consentent à s'expatrier.

Le problème du recrutement massif se pose donc en Indo-Chine pour les plantations d'hévéas, comme il se pose en Malaisie ou à Sumatra. Il faut importer à ses frais, loger, nourrir, soigner sa main-d'œuvre.

Et la fixer, ce qui est plus difficile.

A-t-on fait dans cet ordre d'idées tout ce qu'il y avait à faire ? Je ne le crois pas. Une mise au point s'impose.

Faire venir quelques milliers d'individus sur ses terres, cela implique un droit et un devoir.

Un droit :

Le planteur a payé trente-cinq piastres par coolie, prix du voyage. Il a payé son recruteur, il a payé la prime d'engagement. Il a fait signer un contrat. Il est en droit d'en exiger la stricte observance. Cela lui confère sur son personnel une autorité patronale beaucoup plus étendue que celle qui régit d'ordinaire les rapports de l'employeur à l'employé.

L'indigène a contracté, en s'embauchant, de cette manière.

une sorte de dette envers son patron, dette dont il ne peut s'acquitter que par son travail, puisqu'il ne possède rien. Tout abandon du travail est une rupture de contrat. C'est une désertion. C'est un délit. Le droit de grève du coolie sur une plantation est donc inadmissible.

Postulat qui doit être posé de façon catégorique.

Le devoir maintenant :

Exiger d'un homme par contrat un travail déterminé en lui promettant le logement, le vivre et un salaire, lui faire quitter son village, l'amener dans un pays inconnu, sous un climat difficile et le punir s'il manque à ses engagements, c'est reconnaître combien cet engagement est grave. Responsabilité bilatérale.

Nourriture saine, logement salubre, hygiène, douceur, équité.

Les directeurs de grandes plantations, ceux du moins que j'ai vus, ont presque tous compris l'intérêt de cette politique. Un de leurs premiers soins est de montrer comment ils ont installé leur main-d'œuvre. La seule critique qu'on pourrait adresser à ces efforts, réels d'amélioration, c'est leur manque d'unité.

Chacun fait à sa guise, croyant toujours mieux faire.

L'un est partisan des villages, l'autre des baraquements.

— Donnez à un Tonkinois une mauvaise paillote, couverte de *tranh* séché, mais laissez-le seul chez lui, et c'est un homme heureux.

A quoi le partisan des baraquements réplique :

— On peut exercer une discipline sanitaire dans une habitation collective, construite sur des fondations de ciment, divisée en box, aérée rationnellement, ayant à proximité ses cuisines, son lavoir, son infirmerie; mais il est par contre impossible de faire appliquer des règles

d'hygiène dans un ramassis de cases individuelles où toute surveillance est illusoire.

Et puis le coolie est terriblement joueur. Les colporteurs annamites ne l'ignorent pas. Ils envahissent les plantations au lendemain de la paye, rafflent parfois des centaines de piastres qui constituent pour la collectivité une perte sèche. Il est difficile d'interdire à ces ambulants l'accès d'un village ouvert par tous les bouts, et de visiter chaque pailote pour les en expulser. La surveillance d'un quartier de baraquements est beaucoup plus simple.

Voyez mes baraquements!

L'un dit : « Habitations largement ouvertes, laissant entrer l'air et le soleil. »

L'autre réplique : « Le soleil est ici un destructeur de téguments. Influences telluriques. Il faut de l'ombre à tout prix.

Ne conviendrait-il pas qu'une voix autorisée se fit alors entendre? La voix d'un Gouvernement, attaché, par principe, aux questions sociales.

Or le Gouvernement auquel les planteurs soumettent parfois leurs indécisions, répond toujours :

— Proposez-moi quelque chose, un plan rationnel. Et je verrai.

Ce disant, il ne voit jamais rien.

Après le traitement matériel, le traitement moral. Quels doivent être les rapports d'Européens à Indigènes sur une plantation?

Chaque planteur répondra différemment. Tout bon colonial a d'ailleurs sa doctrine, qu'il soit commerçant vis-à-vis de son garçon de boutique, industriel dirigeant ses ouvriers, fonctionnaire à l'égard de son planton, célibataire devant

son boy. Vingt systèmes pour la répression d'un crime ou d'une faute. Il y a les partisans de la prison, de l'amende, de la semonce, du raisonnement, de la suppression de salaire. Il y a aussi les adeptes de la cadouille.

Cadouille, cela veut dire en annamite : queue de raie. Les adeptes de la cadouille sont partisans du coup de trique.

Mais on n'a pas encore envisagé le système des récompenses. A dire vrai, une seule loi règle les rapports de chef à subordonné : l'autorité dans la justice.

— Un homme m'a volé trois kilogs de caoutchouc, me dit Gayet; j'ai, légalement, le droit de le remettre aux mains de la police. Seulement la police est à treize kilomètres.

Perte de temps qui signifie pour l'inculpé perte d'argent, puisqu'il faut attendre huit jours pour lui infliger huit jours de prison.

Mais le voleur se défend :

— Moi, y en a pas moyen faire autrement. C'est le makoui (démon).

— Donc, je vais commencer par chasser le makoui. Tu vas recevoir dix coups de rotin puis tu rembourseras ce que tu as volé. Et l'on n'en reparlera plus.

Le voleur y consent.

Seulement il faut savoir commander pour savoir punir. Il faut être irréprochable pour oser faire ce qui peut être reproché.

— La main-d'œuvre devient chère, me dit Gayet, elle sera plus exigeante encore dans quelques années. Je veux que mes coolies se plaisent ici, qu'ils vivent avec leur famille. Les enfants poussent bien à Tien-Loc. Ils gagnent, jeunes, un petit salaire. Mes Tonkinois ont oublié le

Tonkin. Ils commencent à savoir travailler, à aimer le travail.

— Et le Makoui?

— Le Makoui? Il sera relégué bientôt au magasin des accessoires.

## XXV

## QUI PERD, GAGNE

J'étais entré dans une pharmacie de Saïgon pour acheter des comprimés de chlorhydrate de quinine. Le pharmacien debout près de ses fioles, causait avec deux personnes que je pris d'abord pour des clients.

Il disait :

— Pratiquez la saignée en V. L'incision au tiers ne convient qu'aux arbres jeunes. Et les vôtres doivent avoir l'âge des miens. Vous constaterez les résultats que j'obtiens. D'ailleurs nous irons déjeuner dimanche à la plantation...

Puis, se tournant vers moi :

— Vous désirez ?...

J'eus l'occasion d'interrompre ainsi beaucoup de conversations de ce genre dans les boutiques de la rue Catinat. C'était le photographe qui oubliait ses plaques dans le bain pour se déclarer farouche adversaire de l'alternance et préconiser la plantation serrée, à cinq sur cinq. C'était le coiffeur qui s'arrêtait, la tondeuse haute, pour avouer modestement ses deux mille hévéas près de Thudaumot et qui ajoutait : « L'an prochain, bé dame, je ferai trois tonnes. Quelle friction, Monsieur, fougère royale ou trèfle incarnat ? »

Il y avait des avocats-planters, un architecte-plantier, un conservateur des hypothèques propriétaire d'une concession. Beaucoup de petits fonctionnaires possédaient dans la région de Bienoah cinq cents arbres en rapport qu'on allait voir le dimanche en pique-nique. J'entendis un jeune mari proposer à sa femme : « Ça t'amuserait que je fasse un peu de caoutchouc ? ça rapporte, tu sais ?

— Alors, on aurait la voiture à la fin de l'année ?

— Comme tu y vas ! Il faut attendre que l'arbre pousse et produise.

— Combien ?

— Cinq, six ans.

Et la jeune femme soupirait :

— C'est bien long !

Tous ces petits colons amateurs, propriétaires d'un hectare ou de trois cents arbres, louaient un saigneur annamite au mois, comme un jardinier, pour faire l'indispensable et jouaient au planteur de caoutchouc.

On citait cependant le nom de quelques amateurs qui avaient réussi. L'un d'eux avait même réalisé une grosse fortune. C'était Demanne. Deux mille hectares à cinquante kilomètres de Saïgon, maison de ville et maison des champs, quatre automobiles et table ouverte. Le dimanche, Demanne conviait dans sa villa les témoins de ses débuts difficiles et de sa fortune présente.

Le « *Cottage* » était une habitation opulente située au milieu de la plantation et qu'un architecte ingénieux avait ornée de tourelles et d'échauguettes. Demanne avait sacrifié quelques hévéas pour installer sous une pergola fleurie, une piscine d'été au revêtement de mosaïque.

Chaque semaine, il organisait des thés-piscines. Ceux qui

venaient pour la première fois, étaient invités d'abord à « faire un tour » dans la plantation. On ne leur épargnait aucune enjambée. Il fallait tout voir : l'incision des arbres, les maladies de l'écorce, la couleur des feuilles, la forme des coupelles, l'usine miniature avec son moteur électrique et ses laminoirs, jusqu'au théâtre annamite construit par Demanne, où Demanne avait sa loge d'honneur, comme un Grand-Duc, et qu'il remplissait deux fois par an d'hôtes choisis à l'occasion de ce qu'il appelait des « manifestations d'art local ».

Aux petites réceptions du dimanche, tandis que les néophytes accomplissaient docilement sous la conduite du maître des lieux, la tournée obligatoire, Mme Demanne faisait servir le thé ou les boissons fraîches à l'ombre des plus vieux arbres à caoutchouc. On était là entre intimes qui arrivaient sans prévenir et dont le couvert était toujours mis. On potinait. Ce bavardage effleurait tantôt le gâchis financier dont on parlait comme d'une maladie grave accablant un ami lointain, avec une commisération décente mais sans frayeur, parce qu'à la baisse du franc correspondait la hausse de la piastre; tantôt les cours du caoutchouc consultés chaque jour et commentés en suçant une orangeade, pendant que circulaient les petits fours et les sandwiches au caviar.

Vers cinq heures, Demanne ramenait le groupe extasié des braves types qui n'avaient droit qu'au *five o' clock* et la conversation générale s'émiettait.

Ce jour-là, on discuta ferme sur la grève des lycéens du collège Chasseloup-Laubat. Un haut fonctionnaire du Gouvernement, pris à parti, se contenta de sourire en levant les épaules.

— De mon temps, disait Demanne, il aurait fait laid voir qu'un groupe d'élèves vînt exposer ses revendications au

préfet d'Aurillac. On les aurait vivement conduits aux locaux disciplinaires encadrés d'un piquet de gendarmerie. Je ne paye pas quinze cents piastres d'impôts chaque année pour développer les pépinières de politiciens. J'exige qu'on me laisse travailler tranquille, demain comme aujourd'hui !

— Opportuniste, quoi !

— Parfaitement, quel mal y a-t-il à cela ? Vous êtes Bolchevik ? Vive Lénine ! Royaliste ? Vive Daudet ! Cartelliste ? Vive Herriot ! Et ainsi de suite. Et foutez-moi la paix ! D'accord avec vous, sans discussion. Je ne suis pas venu en Indo-Chine pour assister aux réunions publiques et m'affilier à un parti, mais pour gagner ma vie d'abord, faire œuvre saine et durable. Personne ne m'a aidé. J'ai réussi tout seul après avoir failli claquer dix fois. Et voilà !

Il étendit le bras d'un geste emphatique, comme pour généraliser son effort, vers ses deux mille hectares de terre, son usine, son théâtre et sa pergola. Et personne ne pensait à réfuter de tels arguments.

Dans un autre clan, un petit homme tourmenté par son foie et son libéralisme, s'accrochait à l'idée de collaboration des capitaux annamites et des capitaux français. Demanne pivota sur lui-même. De son oreille droite, il s'écoutait parler. Son oreille gauche, émancipée, guettait les contradicteurs, rabattait vers lui toutes les thèses bonnes à reprendre. Lorsqu'une idée subversive, ou qui lui paraissait telle, surgissait d'un groupe comme une perdrix d'un buisson, il ripostait avec promptitude, l'abattait sur le champ et se tournait ensuite vers ses intimes avec le triomphe modeste d'un chasseur qui vient de faire un beau doublé.

Et Mme Demanne l'admirait.

— Ah ! oui ! la participation aux affaires ! le programme des modérés, des Bui-Quang-Chieu ! D'accord. Tout le monde

y consent, moi le premier ! Mais, où sont-ils, ces capitaux indigènes ? Qu'ils fassent preuve de bonne volonté ! Qu'ils se montrent ! Essayez donc d'accrocher les riches annamites, de les intéresser aux affaires occidentales ? Ils vous répondront : « Où pourrions-nous en trouver de meilleures que les nôtres ? » Un riche bourgeois vit de ses rizières. Il se fait payer à la récolte, et s'en trouve bien. Il préfère discuter avec le *dam* dans la langue du pays, pour tenter de le rouler. Il n'a aucun désir de faire partie d'un conseil d'administration qui le roulera. C'est compréhensible.

D'ailleurs, mon petit René, ça ne vous va pas de défendre ces idées-là. Elles vous ont coûté trop cher.

Le petit René — c'était le monsieur au foie inquiet — baissa la tête sans répondre. Il avait tenté en effet, deux ans plus tôt, de constituer une société au capital de 100.000 piastres (capital annamite) pour construire un garage à Canthéu. Le directeur qu'il avait nommé était parti en Europe pour faire des commandes d'automobiles. On ne l'avait jamais revu.

Demanne, une fois encore, triomphait.

Cet homme connaissait pourtant l'incertitude. Elle se manifestait, chose curieuse, dès qu'on abordait le terrain de ses propres intérêts. Dès que l'on parlait caoutchouc, Demanne laissait parler les autres. Il écoutait. Il recueillait les plus humbles avis. Sa plantation, son chef-d'œuvre, n'était pas exempte de tares. Il le savait.

Quinze ans auparavant, lorsqu'il avait obtenu la concession et risqué toutes ses économies pour défricher et planter cent hectares, cet ancien clerc d'avoué n'avait qu'un but : s'enrichir vite. Pour cela il fallait faire pousser le plus grand nombre d'hévéas, les saigner au plus tôt, en tirer le plus de

gomme possible. Cette méthode critiquable en soi, était pourtant la seule qu'il pût suivre alors. En 1916, les cours du caoutchouc n'étaient pas ce qu'ils sont maintenant. Il fallait saigner à blanc pour éviter la ruine.

Demanne qui avait eu le chagrin — il le disait avec une candide assurance — de n'avoir pas été mobilisé, put agrandir son domaine à la suite d'opérations avantageuses. En 1918 il possédait mille hectares plantés; en 1920, deux mille hectares. Pendant ces quatre années-là, l'effort avait été rude. La plantation ne connaissait point alors les thés-piscines et la pergola. Demanne avait repris du travail à l'étude pour vivre en attendant les résultats. Comme il n'était pas rentré en France depuis dix ans, il avait de terribles accès de fièvre.

En septembre 1922, lorsque la livre de caoutchouc était cotée à Londres six pence trois quart, un vent de panique effeuilla toutes les bonnes résolutions des petits planteurs. Demanne, comme les autres, aurait bien voulu vendre à n'importe quel prix, liquider, faire autre chose, mais aucun acheteur ne se présentait. Bon gré, mal gré, il fallut regarder les arbres pousser, se croiser les bras devant un capital improductif.

Le destin cependant travaillait pour cet homme découragé et préparait sa fortune.

En 1923, le marché s'affermir. En 1924, hausse des cours. En 1925, le caoutchouc à 4 shillings 4. Demanne avait ses deux mille hectares en rapport. Ils produisaient cent kilos en moyenne. La plantation qui deux ans auparavant, était un laisser-pour-compte, rapportait aujourd'hui deux cent mille kilos de caoutchouc à quinze francs.

L'ancien clerc d'avoué aurait pu se contenter de ses trois millions de revenus qui tombaient en pluie d'or sur sa tête, mais il avait envie de boire à la source, ayant eu trop soif.

Il taillada l'écorce de ses arbres, saigna sur dix encoches, quintupla la production, gagna ses vingt millions en dix-huit mois, décupla le nombre de ses boys, fit construire son hôtel, sa villa, et dessiner pour lui, à Paris, la carrosserie de ses voitures.

En trois mois, il avait cinquante amis intimes qui demandaient pour lui le ruban rouge.

Demanne, chevalier de la Légion d'Honneur, membre du Conseil Colonial, vice-président du Syndicat des Planteurs était devenu un homme influent dont on quémandait les avis.

— Il a réussi, disait-on.

Un seul homme jugeait Demanne avec sévérité. C'était Demanne lui-même, lorsqu'il se promenait seul, de bon matin, au milieu de ses arbres blessés à mort et de sa plantation saccagée.

## XXVI

### LE FINANCIER ET LE POLITICIEN

Je ne voudrais pas que l'exemple de Demanne, médiocre planteur parce que profiteur impatient, pût faire supposer que la culture des hévéas ne s'accommode point des entreprises privées.

Il est utile que des petits colons s'exercent à mettre en valeur des concessions dont le nombre sans cesse accru augmentera la production totale de caoutchouc en Indochine.

Mais ne nous dissimulons pas que ces efforts parfois in-

cohérents, sont loin de constituer une politique de matières premières.

Rien de plus dangereux pour l'avenir de notre caoutchouc colonial que les essais désordonnés d'amateurs attirés par le gain rapide, et qui font, comme on dit, *Charlemagne* après avoir réalisé leurs profits dans le minimum de temps. Sans doute, il faut encourager ces efforts individuels, mais ne pas oublier qu'ils servent avant tout des buts particuliers.

Or la France a besoin chaque année de quarante mille tonnes de caoutchouc que l'Indo-Chine pourrait lui donner alors qu'elle fournit actuellement dix mille tonnes.

Il faut donc quadrupler notre production d'Extrême-Orient pour nous libérer de la tutelle étrangère. La Cochinchine nous offre un sol riche, un climat favorable, des milliers et des milliers d'hectares de terres rouges où l'hévéa puise sa vigueur généreuse. Le Tonkin est un réservoir de main-d'œuvre. On peut « ouvrir » cent mille hectares en vingt ans.

Mais pas de demi-mesures, pas d'attendrissements bucoliques, pas de colonisation sentimentale.

La plantation de caoutchouc en Indo-Chine doit se poursuivre dans l'accomplissement d'un large plan dont les directives auront été élaborées en France par des hommes possédant un outillage financier et technique qui autorise seul des réalisations massives.

Planter, c'est attendre.

Il faut pouvoir attendre.

Dix mille hectares d'hévéas malgré un rendement fixe en latex, peuvent représenter un capital à revenus variables, selon la hausse ou la baisse des cours. Pour savoir résister à la baisse des cours et triompher, il faut des armes que ne

possède pas le petit planteur, accessible à la panique, et souvent poussé à « réaliser » coûte que coûte pour sauver un capital ne représentant que des économies.

Pas de colonisation de grande envergure sans capitaux.

Dans un pays pacifié le grand chef d'entreprises succède au grand capitaine. Nous commençons à le comprendre. Il est temps. Il y va du salut de la colonie.

C'est donc à de puissantes sociétés financières qu'il appartient de faire respecter notre influence en Extrême-Orient.

Dalat est une station d'altitude. Tous les Saïgonnais qui prennent quinze jours de vacances, n'hésitent pas, quand ils le peuvent, à faire un voyage de quatre cent kilomètres pour éprouver là des sensations depuis longtemps oubliées : brise légère sur les joues, frisson d'une nuit fraîche.

L'altitude guérit. La montagne fait oublier le marais. L'odeur tonique des pins sauvages ranime, galvanise les énergies défaillantes. Il faudrait que tous les Européens de la Colonie puissent passer quinze jour par an à Dalat. Disons qu'il faudrait plusieurs Dalat, ou plusieurs hôtels à prix raisonnables pour suppléer à l'insuffisance d'un Palace de quarante chambres, inaccessible aux bourses moyennes.

Ainsi dans un pays neuf tous les problèmes se posent à la fois, d'égale importance, sinon de même urgence.

Ce que je connaissais de l'Indo-Chine pour les besoins de mon enquête ; une double bande de terres rouges ou grises au nord de Saïgon, un morceau de Cochinchine, une parcelle d'Annam, me laissait entrevoir dans toute sa complexité, l'accumulation d'intérêts, de combinaisons, d'initiatives, de projets combattus, d'essais maladroits, de réalisations splendides, de créations avortées, de réussites timides ou inso-

lentes, sous lesquels se dégage peu à peu l'essor d'une grande colonie.

Mais de toutes les idées exprimées à la table d'un chef d'entreprise, d'un directeur de banque, d'un planteur, d'un avocat, d'un administrateur, d'un journaliste, je ne voulais retenir pour l'instant qu'une immense bonne volonté incohérente et multiforme, s'exerçant à la fois dans tous les domaines, tirillée en tous sens, et par cela même s'éloignant des buts qu'elle voulait atteindre ou les dépassant.

Je m'étonnais en écoutant un délégué me signaler les errements d'une administration retardataire décalée de vingt ans sur la situation de la province qu'elle régit, semblant ignorer l'accroissement de la population dans son district, et conservant l'ancienne police de trente cinq miliciens pour assurer l'ordre dans une région de plantations nouvelles qui, en cinq ans, venait d'absorber dix mille travailleurs supplémentaires du Tonkin.

Je ne pouvais constater sans dépit le ridicule de certains conseils provinciaux constitués par quatre Moïs sans culotte, élus au suffrage de 1921, ne sachant ni lire ni écrire, et auxquels on demande un avis pour le classement des routes communales, oubliant que les Moïs n'ont pas de communes et pas de budget.

Un administrateur me contait comment s'effectuent les délibérations de ce conseil de province :

— Notez bien qu'un village Moï n'est pas une réalité territoriale. C'est une entité fiscale, rien de plus. Je convoque donc mes cinquante-huit Moïs inscrits dans les villages. Huit jours après la convocation, il en descend cinq. Je leur dit: « Y en a content pour tout le monde? — Ya. — A la bonne heure. » Et ils s'en retournent comme ils sont venus, à part ceux qui se saoulent, et que je fous à la boîte.

Cette application caricaturale de nos règlements d'administration publique ne laissait pas de me surprendre. Non qu'elle fût dangereuse dans ses effets. Elle n'avait aucun effet. C'était une bien mince satisfaction d'amour-propre accordée à des notables qui n'en démêlaient point le sens. Mais c'est parce qu'elle était inutile qu'on devait la trouver regrettable.

Petite farce électorale, indigne d'un grand peuple colonisateur. Et de même tout cet ajustement de notre bureaucratie aux lois de la brousse, cette adaptation des textes du Code Pénal français aux coolies indigènes, des formalités de l'État-civil créant des imbroglios inénarrables, déformaient le caractère de notre influence parfois ridiculisée et rarement agrandie.

Coloniser, c'est s'imposer d'abord.

C'est appliquer ensuite, sans dureté mais sans faiblesse une formule de civilisation :

*Le développement de la richesse par le travail*, (évolution économique).

*La juste participation de tous au bien-être général* (évolution sociale).

*L'éducation de l'indigène en vue d'une collaboration future dans les gestions des affaires publiques*, (évolution politique).

Je trouvais l'Indo-Chine en pleine croissance, ou, si l'on préfère, dans la crise de ses trois évolutions qui secouaient le pays tout entier. On peut se demander pourquoi chacune de ces phases ne s'était pas développée dans son ordre logique et pourquoi tous les problèmes se posaient à la fois.

Nous n'avons découvert l'Indo-Chine que depuis vingt ans que nous le reconnaissons-le.

C'est la révélation soudaine des richesses contenues dans la colonie qui a incité d'abord quelques Français à s'embarquer pendant vingt-six jours sur un paquebot des Messageries Maritimes pour « monter quelque chose » dans un pays « qu'on disait plein d'avenir ». Et depuis quinze ans, métamorphose, transformation prodigieuse: les exportations augmentent de huit cent millions, riz, maïs, oléagineux, poivre, café, thé, cannelle, houille, minerais, pierres calcaires, bœufs, buffles, porcs, peaux vertes, poissons secs, salés, volailles, œufs, tissus de soie, dentelles, peaux tannées et ouvrées, ciment, savons, sparterie, vannerie, caoutchouc, tout nous est offert. Nous n'avons plus qu'à travailler pour produire. Certains l'ont compris.

Et parmi ceux-ci : Octave Homberg dont la clairvoyance ne connaît pas d'hésitation. Il s'est tourné résolument vers l'Indo-Chine avec un plan de mise en valeur. Il a créé. Il crée.

Financier, il mobilise d'énormes capitaux. Animateur, il groupe autour de lui des intelligences et des énergies. Il ne trouve pas un homme, il en trouve cent. Il sait donner à chacun son plan d'action et les moyens de le réaliser. C'est un homme d'affaires génial, certes mais c'est surtout un grand Français.

Il ne fonde pas des Sociétés uniquement pour placer des actions. Il crée des centres de forces, d'abord. Son œuvre n'est pas de celles que guide l'intérêt particulier, et qui, tôt ou tard, sont condamnées à périr. Traversée par un grand souffle d'enthousiasme, elle porte en soi le ferment actif de son succès. Révélée chaque jour davantage au public, elle s'appuie désormais sur une opinion conquise peu à peu par l'évidence des buts à atteindre et des résultats déjà obtenus. Saine politique qui nous sauvera demain :

*Politique de matières premières,  
Politique coloniale.*

*Et voilà comment se traduit actuellement la pensée agissante d'un homme : Société des Caoutchoucs de l'Indo-Chine, Société Indo-Chinoise de Cultures Tropicales, Société des Sucreries et Raffineries de l'Indo-Chine, Société Cotonnaire de Saïgon, Société des Corps Gras d'Extrême-Orient, Société des Grands Hôtels Indo-Chinois, Société Française d'Entreprise de Dragages et de Travaux Publics, Société d'Électricité, Société Industrielle de Chimie d'Extrême-Orient, Société des Verreries d'Extrême-Orient, Société Indo-Chinoise de Charbonnages et de Mines Métalliques, Société Nouvelle des Phosphates du Tonkin, Société Anonyme de Chalandage et de Remorquage de l'Indo-Chine, Société des Papeteries de l'Indo-Chine, l'Imprimerie de l'Extrême-Orient, etc...*

Je ne crains pas de nommer dans cette enquête, les entreprises par leur raison sociale. Ces firmes ont leur sens et leur noblesse. Elles ont aussi leur éloquence. Relisez ces noms, ils se passent de commentaires. Ils traduisent lumineusement cette première phase de civilisation citée plus haut : *L'évolution économique de l'Indo-Chine.*

A Dalat, groupées autour de l'unique hôtel, se trouvent des villas particulières. L'une d'elles était habitée, pour quelques jours, par un des plus hauts magistrats de l'Indo-Chine.

J'avais obtenu de lui une audience, et il m'attendait. Qu'allais-je lui demander? Mon séjour touchait à sa fin. J'avais été témoin d'efforts admirables, j'avais vécu avec des hommes intrépides. Je sentais bouillonner autour de moi, une volonté créatrice, tout le pays semblait respirer à grands coups, au rythme laborieux de son évolution désordonnée.

Celui que je vis, travaillait à la lueur d'une lampe sur une table encombrée de dossiers. Il leva vers moi un visage tourmenté, passa la main sur son front avec lassitude :

— Je suis venu ici pour déplacer légèrement vers la gauche l'axe de la politique française dans ce pays.

Il parla trois heures.

Pendant trois heures, je l'ai regardé sans comprendre.



## XXVII

## SAIGON — NEW-YORK

Ce matin-là, disant adieu à l'Indo-Chine, j'éprouvais la mélancolie du lecteur qui tourne la dernière page d'un chapitre passionnant. Penché depuis des semaines sur l'histoire du caoutchouc, j'avais été dans des pays de langues et de climats divers, le témoin d'activités multiples.

Et sous le double effet de la distance et du temps, voici que la *Production* m'apparaissait, tableau synthétique. Je la situais exactement sur la carte du Monde. Chacune des phases du problème illustré d'images, se détachait en relief dans ma mémoire.

Même effort; effort anglais, effort hollandais, effort français, mais tactiques différentes qui dénonçaient le caractère intime des tempéraments nationaux.

L'Anglais de Malaisie, le plus gros producteur, et dont les capitaux contrôlent de nombreuses plantations à Java et Sumatra, masque derrière le sang-froid commercial, l'anxiété d'un joueur qui s'est engagé à fond. Des attitudes qui ne

sont que des réactions. Une perspicacité froide. Aucun génie inventif. Combien produit-on ? Combien consomme-t-on ? Combien de stock ? Comment manœuvrer le levier des cours ?

Le Hollandais, chercheur patient, planteur-né, s'essayant à démontrer comme un théorème l'explication-type de cette richesse nouvelle et absorbé par de coûteuses expériences, qui ne lui apportent encore aucune certitude, souhaitant obscurément échapper à la tutelle britannique, résistant à l'intimidation américaine, mais calculateur pratique de ses intérêts.

Le Français, nouveau-venu dans le caoutchouc, attiré par des réalisations rapides, profitant de l'expérience acquise, regagnant le temps perdu, mais limitant, malgré tout, son effort par indécision, méfiance, esprit de routine, encore lent à comprendre l'avantage formidable qu'il aurait à s'aligner très vite près de ses deux voisins au premier rang de la production mondiale.

Par delà l'océan Pacifique, un client sérieux devenu un adversaire : l'Américain.

### L'Amérique!

Elle est l'objet de toutes les inquiétudes et de toutes les spéculations. C'est en traversant le Pacifique, et directement vers elle, maintenant que partent de Singapour la plupart des cargos emportant dans leurs cales les caisses de caoutchouc en feuilles, les balles de crêpe, et les monceaux de *blankett*.

New-York absorbe plus des deux tiers de la production mondiale.

Tous les grands manufacturiers et les importateurs américains ont leurs filiales et leurs agences en Malaisie, à Java et à Sumatra. Bien que Londres conserve le monopole

des principales transactions, le marché de Singapour vend aux Etats-Unis une grande partie de la production. Et la cargaison de caoutchouc subordonnée aux ventes est faite directement d'Extrême-Orient .

C'est là un premier coup porté aux Anglais. Un des premiers effets également de la concurrence exercée par les plantations indigènes.

Le caoutchouc indigène de Malaisie, de Java, de Djambi est jeté à présent sur le marché de Singapour en quantités accrues sans cesse. On l'achète en dollars. Londres n'intervient pas. Les Américains ont intérêt à soutenir les rabatteurs chinois qui, après lavage et grossière épuration, leur vendent ce caoutchouc échappant ainsi au contrôle britannique.

Pour tout Européen attentif, il y a dans ce glissement des centres d'activité commerciale vers l'Extrême-Orient un symptôme sérieux. La route des Indes n'est plus à voie unique. On peut choisir entre Panama ou Suez. Les Américains ont fait leur choix. Il appartient à la vieille Europe dont les comptoirs coloniaux s'échelonnent de Colombo à Shanghai, de renforcer ses postes et d'intensifier son trafic.

La France qui possède en Indo-Chine un observatoire de premier ordre, ne doit pas se contenter de regarder ce spectacle d'une des grandes luttes économiques qui se prépare, comme une spectatrice au balcon de sa loge.

Ses intérêts sont engagés dans la guerre des Deux-Océans : intérêts de nation asiatique appuyés sur l'exportation de ses matières premières et denrées coloniales.

Saïgon — New-York.

Une enjambée. Vingt-neuf jours de voyage entre les

deux chapitres de mon enquête : la Production et la Consommation. Le périple mondial se poursuivait dans les mers d'Asie, effleurait les deux bastions maritimes du commerce chinois : Hong-Kong et Shanghai et touchait Yokohama comme un tremplin pour franchir le Pacifique, atteindre Vancouver, traver les Montagnes Rocheuses, glisser par le Far-West et les grands-lacs jusqu'à New-York.

Les latitudes basculaient lentement.

A chaque escale c'était un problème nouveau, un faisceau d'intérêts particuliers que des villes monstres et isolées projetaient autour d'elles comme des phares.

C'était d'abord Hong-Kong. La ténacité anglaise incrustée en plein roc. Un farouche désir de ne pas s'en aller, qui dure depuis soixante-dix ans. Une ville d'un million et demi d'habitants avec des *buildings* de douze étages, des entrepôts, des magasins, puis plus haut des résidences, plus haut encore des cottages, tout cela en escalier sur un récif. Les Anglais peuvent être fiers d'Hong-Kong. Ils l'ont construit, pierre par pierre; planté, arbre par arbre; ils ont tout apporté : les tramways, les autos, les gazons, les fontaines, les arcades, les trottoirs, le funiculaire, les fermes-modèle et jusqu'aux pâturages de la banlieue dont l'herbe vient de Guinée.

Lorsqu'on arrive en rade, oubliant le port pour attacher son regard à cet amphithéâtre de pierre grise, on demeure surpris par le bloc triomphal de l'entêtement britannique.

Mais, entré dans la ville, et regardant la rade, on aperçoit la fissure terrible qui lézarde ce bloc, et le menace d'écroulement.

Plus de commerce. Hong-Kong, port de transit n'a plus de bateaux. Hong-Kong, port de Canton, est boycotté par Canton aux mains des bolcheviks. Hong-Kong ventouse

collée aux flancs de la Chine méridionale, ne peut plus rien aspirer.

Et cette paralysie du port est un désastre pour la ville.

Les grosses maisons anglaises s'appuient sur les banques comme sur des étais. Mais les banques commencent à chanceler. Des raffineries viennent de perdre en un an 1.700.000 dollars. Les docks n'ont plus de bateaux en chantier. Les vingt cinq mille boutiques de la *Queens'road* seront contraintes à fermer leur porte, une à une, si cette grève des bras croisés continue pendant un an encore. Plus une balle de soie ne descend la rivière vers les marchands. La ville géante, repliée sur elle-même, se nourrit de sa propre substance, se donne l'illusion de la vie, mais va bientôt mourir.

En vain les tripiers suspendent-ils à leur étais des canards laqués au caramel, des moitiés de cochon verni, des poissons cambodgiens; en vain les épiciers offrent-ils beignets, masepains, œufs pourris dans leur gangue de boue, serpents confits, pots de gingembre, piments et arachides, en vain l'ambre, le jade, le cristal ou l'ivoire, toute la pacotille des boutiques, s'offre-t-elle derrière les vitrines, la vie heureuse n'est plus.

Et douze cent mille chinois inquiets commencent à regarder obliquement huit mille Européens déconcertés.

Le profil de l'Asie se déplace lentement comme un visage qui se détourne. Voici la bouche d'un fleuve, une côte plate. Shanghai, hérissée de canonnières et de panneaux-réclames, Shanghai, ville des concessions étrangères, où l'on enrôle des miliciens internationaux, au cri de « Les Affaires sont en danger », Shanghai, proie convoitée par les troupes cantonaises, luxe et luxure, dancings et

cocktails, turf et baccarat, ville de changeurs et de courtiers, carrefour où se coudoient toutes les astuces, où s'échafaudent toutes les « combines » de l'Extrême-Orient; un carreau monstre où s'agitent vendeurs, acheteurs, intermédiaires, exportateurs, banquiers, commissionnaires, directeurs d'agence; cité sans âme qui se vendrait au plus offrant avec son stock, son outillage et son personnel, mais qu'aucune nation n'est assez riche pour acheter et défendre.

Shanghai enfin qui se traduit moins par ses curiosités douteuses, ses bars louches et sa population indécise que par son chiffre d'affaires : deux cent millions de livres sterling par an.

Chiffre-emblème qu'elle finira bien par broder un jour sur la soie de son drapeau.

Et l'*Empress* continue sa route. Tribord, toute. Quarante-huit heures de mer : le Japon.

Quinze degrés le longitude vers l'Ouest et c'est le système après le chaos, l'ordre après la débacle. L'Extrême-Orient change brusquement de conduite.

A l'individualisme chinois, tison d'anarchie succède le nationalisme japonais aux insatiables tentacules, mais dont le corps attentif et contracté se dissimule, pieuvre sous le rocher de ses îles.

Les agents du consulat japonais attendent les passagers au fumoir. Sourires de chats-tigres sous des casquettes plates. Interrogatoire précis : — D'où venez-vous? Où allez-vous? Qui paye votre voyage? Quel est le genre de vos affaires? Avez-vous un appareil photographique?

Une indiscretion courtoise qui insiste et ne cède jamais. De petits saluts répétés. Parfois un regard douteux

Il existe à Nagasaki dans la petite cour carrée du temple Suwa, un cheval verdi par la pluie que Pierre Loti avait longtemps cru en jade.

En arrivant au Japon, le voyageur qui a lu Loti éprouve une déception devant ce cheval de jade qui est, un cheval de bronze. Cette déception là, quarante-huit heures d'escale, les azalées, les pêcheurs de Mogui, les petits sanctuaires bouddhiques cachés dans les feuilles ne suffisaient pas à l'effacer...

L'Asie s'est enfoncée dans les brumes du Pacifique. Les trois cheminées de l'*Empress*, profilées sur le ciel, vibrent comme des tuyaux d'orgues. Treize jours de ciel et d'eau.

A bord, cinq cents Américains, embarqués à Manille, Hong-Kong ou Shanghai. On les reconnaît depuis que le Dollar-Gold a remplacé le Dollar-Argent.

Ils se reconnaissent eux-mêmes et poussent un hurra. L'Asie les a toujours déconcertés, parce qu'ils n'ont pas eu encore la patience de chercher à comprendre. Leur sens aigu des affaires ne s'est jamais embarrassé de psychologie. Croyant agripper un roc, leurs mains avides n'ont rien saisi. Les Américains veulent gagner vite. Et cette décision dans l'entreprise qui les sauve à New-York, les perd à Shanghai, où quarante maisons de commerce américaines étaient installées en 1913, et où il en reste trois.

Les jeunes nations, en cette matière ont beaucoup à apprendre de leurs aînées.

Le treizième jour, un lever de soleil sur une eau plate encadrée de montagnes géantes, d'où glissent des forêts de pins : Victoria. Et cinq heures après : Vancouver. Foule de congressistes, portant leur nom inscrit en lettres de métal sur le revers de leur redingote. Vancouver, ville de luxe pour

américains riches, habitable douze heures pour un Français moyen.

Des bois flottants, des scieries mécaniques, des villas fleuries de capucines, de myosotis, de giroflées, de bégonias, de marguerites et de roses trémières, et la courbe d'une plage étirée sur cinq kilomètres où dix mille baigneurs en maillot multicolore trempent dans l'eau bleue.

Un homme travaille dans son jardin, et retourne la terre avec une pelle. Spectacle. Je ne puis détacher mes yeux de ce tableau. C'est la première fois que je vois un « blanc » travailler de ses mains comme un coolie. Il enlève sa pipe pour me parler, pose la main sur mon épaule, sourit.

C'est l'image de la liberté individuelle qui se présente au seuil du continent américain.

## XXVIII

## LE VOMITOIRE

— Stop!

Patson immobilise le montre-charge en cage. Arrêt dans la chute. Sans quitter son tabouret, l'*élévator-man* débraye du pied, enclanche. La herse métallique nous livre passage, s'abat derrière nos épaules. Le plancher s'escamote. Les paliers d'étage s'envolent un à un. Déjà nous sommes dans le fond du puits. Toute l'usine gronde sur nos têtes. Un frémissement assourdi trouble seul le silence de cette cave géante où des ballots étiquetés, des caisses poussiéreuses,

des montagnes de déchets s'accumulent dans l'ombre. Une réserve de caoutchouc brut. Trois millions de kilogs. Je le touche des yeux.

— C'est bien le même!

Candide remarque. Toutes les qualités, tous les types, toutes les sortes de gomme sont rassemblés là, depuis les lots de *Pale-crepe* roulés en pièces, jusqu'aux feuilles fumées. Les *Smoked Sheet* expédiées en barils, en caisse, en balles comme de la viande séchée. Le *Para* près des quartiers de *Blanckett*, le caoutchouc du Congo voisinant avec le caoutchouc du Brésil, la belle chair ambrée du *Standard* de Singapour aux côtés des boules terreuses du *Coagulum* de Djambi.

Déjà familiarisé, je me contente de vérifier l'origine sur l'étiquette. Ces noms de plantations sont demeurés pour moi des noms de famille. J'en connais quelques-uns. Ils évoquent les futaies silencieuses de Malaisie, l'exubérance équatoriale des Indes Néerlandaises.

— Notre stock d'un mois, dit Patson.

Il m'entraîne à sa suite vers les blocs de *Sprayed-rubber* l'aggloméré de Sumatra. Je reconnaissais les initiales B and T.

Quinze cents lieues et la traversée du Pacifique.

Nous nous retrouvons, le caoutchouc et moi, fidèles au rendez-vous dans le sous-sol des usines Goodrich à Akron (Ohio) U.S.

La bouche de Patson s'ouvre pour me donner des explications, mais je n'entends pas. Ici, l'homme n'a qu'à se taire. C'est la machine qui parle. Pour que je puisse entendre les explications de Patson, il faudrait immobiliser les géants *Compounds*, arrêter les laminoirs d'acier poli, interrompre le roulement des wagonnets sur les rails, museler les échap-

pements de vapeur, suspendre la culbute des bennes et le cliquetis des chaînes de commande dans la gorge des poulies, figer sur place les trois cents hommes de l'atelier.

Et ce silence ne serait-il pas encore plus éloquent que des paroles ?

Dans son baquet de fer, l'ouvrier, un nègre musclé qui gagne ses quatre dollars par jour, prend le caoutchouc brut à bras-le-corps, le jette à la meule. Les deux rouleaux d'acier chauffé cylindrent cette chair végétale que la pression fait éclater et qui s'insurge avec de longs grincements avant d'être absorbée, ingérée entre les deux lèvres de métal. Quarante machines servies par quarante nègres. Même trépidation mécanique, même impassibilité humaine. La chaîne du travail interrompue là-bas, dans les magasins de la plantation, lorsque la dernière caisse du lot est descendue à fond de cale, reprend ici, maillon par maillon, son ordonnance logique.

Patson, secrétaire de la fabrication, a beau nouer ses deux mains devant sa bouche, me hurler à l'oreille des vérités précises: le dosage exact de la fleur de soufre pour fixer la plasticité; du manganèse; du *carbone-blak* ou de l'oxyde de zinc, pour donner la coloration: il a beau me présenter le mélangeur Bamberry qui malaxe sept cents livres en sept minutes et qui économise 270 dollars par jour, je ne veux pour l'instant retenir qu'une vérité: En métamorphoses successives, l'Effort se prolonge à travers le Monde et l'Unité en apparaît splendide.

Nous traversons à présent des halls. Nous montons des étages. Planchers de fer. Echelons de fer, Je ne suis qu'une fourmi effrayée par cet inconnu cyclopéen, ma curiosité et mon ébahissement projetés vers lui comme deux antennes. Tantôt m'approchant d'un groupe, d'une machine, d'un ou-

vrier, et prenant conscience du labeur individuel, je considère le geste précis et dix mille fois répété de l'homme-transmission, esclave de deux machines, enlevant à l'une ce qu'il apporte à l'autre. Tantôt suspendu à trente pieds du sol, je me retiens à la rampe d'une passerelle pour découvrir en la saisissant d'un coup d'œil toute l'harmonie d'une fabrication en série, réglée au chronomètre, engrenant automatiquement cinquante opérations de détail accomplies par douze cents mains acharnées.

Patson me touche l'épaule. On l'a mis près de moi, je commence à le croire, pour épargner à ma pensée des égarements philosophiques. Il me montre son carnet sur lequel il vient d'inscrire :

6.500.000 *pneumatiques*. 900.000 *chambres à air*. 180.000 *bandages*.

— Quand ?

— Fabriqués ici, l'année dernière.

Six millions et demi de pneumatiques !

Sait-on comment se fabrique un pneu ? Avec du caoutchouc et de la toile de coton, sans doute. Mais comment agréger ce caoutchouc et ce coton ? Comment mouler ce qui est élastique, comment protéger de l'usure ce qui est facilement corrodé ? Comment réussir ce moderne amalgame dont l'analyse chimique ne peut dissocier les molécules et qui semble demeurer une matière vivante ?

Et Patson m'expliquait :

— Un pneumatique, c'est un enveloppement de toiles gommées. Dès que le caoutchouc brut a été mélangé au soufre et aux divers produits qui contribuent à lui donner une plasticité permanente, il est réchauffé et laminé en mince draperie qui vient s'appliquer sur la trame de coton et s'y

incorpore. Ce qui entre dans ces énormes encolleuses sous forme de caoutchouc pur et de toile, ressort en tissu caoutchouté qu'une découpeuse divise en bandes immédiatement livrées aux ateliers de montage. Le monteur est là, près de son tour, comme le potier. A portée de sa main: les bandes, la colle à essence et le touret.

Enduire d'un ciment spécial le pneu-gabarit, boudin circulaire en aluminium, poser la première bande, embrayer, rabattre les bords sur les joues, stopper, poser les deux talons métalliques, embrayer à nouveau, appliquer la seconde enveloppe composée de deux couches contrariées, puis les caches latérales, puis la bande de roulement ajustée et collée à l'essence, poinçonner, débrayer, dégager la forme et sortir le pneu, tout cela demande sept minutes.

Un bon ouvrier fait plus de cinquante enveloppes dans sa journée.

— Ne nous attardons pas, dit Patson, suivons, suivons... Suivre quoi?

A peine est-il né que le pneu nous échappe. Glissant sur une table à galets, il est happé par un crochet de fer, prend la file derrière les camarades, s'engage dans une interminable randonnée à travers l'usine, guidé par une chaîne sans fin qui l'emporte au-dessus de nos têtes, comme les autres, comme les centaines, comme les milliers d'autres.

Cette procession de couronnes cirées déroule ses méandres au plafond, trouve enfin son issue, et disparaît. Où va-t-elle?

Il faut descendre trois étages pour le savoir. Elle va se faire « vulcaniser ».

La vulcanisation est au caoutchouc, ce que la trempe est à l'acier.

Avant d'avoir été vulcanisé, le caoutchouc est *plastique*; c'est-à-dire qu'il est aisément modelable. Mais, ce n'est pas

là une qualité que réclament nos six-cylindres. La vulcanisation le rend *élastique*, lui permet de « boire » l'obstacle.

Le hall du rez-de-chaussée ressemble à l'Enfer. On y harponne avec fracas une lourde vaisselle de fonte, marmites plates au couvercle boulonné, qu'on manie à la pique et au marteau. Le pneu est décroché au passage, logé dans cette façon de turbotière, après avoir été muni à l'intérieur d'une bague à eau pour qu'il ne se recroqueville pas pendant l'opération. On ferme, on visse, et la marmite enlevée par ses chaînes, est plongée dans un puits cylindrique, autoclave monstre, chauffé à 270° Fahrenheit qui peut contenir une vingtaine de pneus.

Vingt-cinq minutes de cuisson.

Et, tout fumant encore, *le Goodrich, 36×8, heavy duty Cord*, sort de sa gangue brûlante.

Il reprendra sa place et son crochet dans la nouvelle procession qui l'emmène aux salles d'emballage et d'expédition.

— Vous faites surtout des chambres à air, dis-je à Patson ?

— Nous faisons des pneus, oui, et des chambres, oui, et beaucoup d'autres sortes d'articles en caoutchouc.

— Quels articles ?

— Oh ! me répondit-il, je ne peux pas vous les nommer par catégorie. Il y en a trente mille.

Cette usine couvre une superficie de soixante-cinq hectares. La promenade d'un curieux est une véritable marche forcée de trois jours, à raison de trente kilomètres par jour.

Patson, infatigable, me montrait les hauts bâtiments de brique, laborieux casernements, aux cinq mille fenêtres vibrantes, empanachées de fumées noires, jaunes ou vertes. Quinze mille ouvriers.

Pendant la guerre, l'usine en comptait vingt-cinq mille. Et la production n'a pas changé. La machine a supprimé dix mille hommes.

Et de ce vomitoire sortaient des millions de pneus de six modèles et de cinq dimensions différentes, depuis les robustes cordés jusqu'aux pneus-ballons, des chambres à air de toutes catégories, tout le matériel de réparations, ciment liquide, pièces, bandages, demi-pleins, pneus d'avions, pneus de tracteurs, pneus de vélos, de voitures d'enfants, de chaises roulantes, la gamme des courroies de transmission et des ceintures d'accouplage, les tuyauteries de caoutchouc pour l'air, l'eau, la vapeur, l'essence, l'huile; les bottines de caoutchouc, les semelles, les talonnettes, chaussures de sport et bottes d'égoutiers, les water-proof, les gants de chirurgiens et de radiologistes, les poires pneumatiques, les bocks de pharmaciens, les bonnets de bain, les éponges, les masques de beauté, les cordons souples, les tapis de voitures, de salles de bain...

Tout cela fabriqué par tonnes, expédié par wagons, traversait les mers, était lancé sur le Monde.



XXIX

## AKRON, CAPITALE DU CAOUTCHOUC

A douze heures de New-York: Akron: 250.000 habitants, capitale du caoutchouc. Son âge? L'âge du caoutchouc. Trente ans, cinquante, si vous voulez. Son plan? Un carré irrégulier de huit kilomètres.

Ce plan, acheté au premier libraire s'ouvre en seize parties que je déplisse en accordéon. Je l'étudie. Il est indéchiffrable à première vue. C'est une grille colorée en vert et en jaune où se coupent à angle droit des séries de rues parallèles aux noms imperceptibles. Ville jeune, sans passé, sans histoire, tracée à la règle et au tire-lignes, extensible, pouvant doubler de surface ou brûler de moitié sans que sa physionomie change ou s'altère. Des maisons uniformes aux façades rectangulaires, cubes de brique alignés en files identiques, où ne se distingue aucun effort, même banal vers un peu de fantaisie. Usines, boutiques, meublés, et cela sur des kilomètres.

Ville schéma, élaborée par des hommes d'affaires qui prévoient, pourvoient, réalisent, mais n'inventent rien d'inutile. Les usines d'abord. La gare ensuite, où se gerbent les voies de raccordement. La rivière aussitôt canalisée, utilisée pour l'alimentation des bassins et des réservoirs. Les quartiers ouvriers, enfin, qu'il faut grouper systématiquement, ravitailler, desservir par les lignes de tramways et les cars.

Cet utilitarisme intégral d'une jeune cité de l'Ohio n'est pas si différent qu'on le pense de l'esprit avec lequel fut fondée au Moyen-âge une ville comme Carcassonne ou Beauvais. En dépit des siècles et des buts, la poussée d'une agglomération est toujours provoquée par une volonté d'homme qui sait grouper autour de lui des hommes prêts à l'obéissance. Autrefois : Simon de Montfort. Aujourd'hui : Firestone.

Akron était bastionné aux quatre angles par quatre manufactures monstres qui régnaient chacune sur une section de la ville écartelée.

Quatre firmes puissantes la prenaient en tutelle et assuraient sa prospérité comme des barons médiévaux. Leur nom

affiché en lettres énormes sur des panneaux-réclames, sur les toits des *building*, sur l'asphalte des trottoirs, sur la caisse des autobus, obsédaient le jour et flamboyaient la nuit : *Goodrich, Goodyear, Firestone, Miller*.

Pas un écolier en casquette, pas un garçon de restaurant, pas un commis d'épicerie, pas un voyageur arrivé le matin même, qui ne vous indiquât l'entrée des bureaux de Goodrich, le restaurant-coopérative de Goodyear, le nouveau terrain de cricquet aménagé pour le personnel de Firestone ou de Miller. Si le théâtre jouait ce soir-là, c'était avec la troupe Goodyear. Un match de rugby mettait aux prises chaque dimanche Goodrich contre Miller et Goodyear contre Firestone. Ainsi, les quatre emblèmes, les quatre blasons d'une industrie moderne s'affrontaient loyalement à toute heure du jour, luttaient pour maintenir leur prestige, intéressaient à leur succès l'amour-propre de leurs vassaux, ceci, pour la gloire d'Akron, capitale du caoutchouc manufacturé et reine du pneumatique.

Si l'on évalue en chiffres ronds la production mondiale de caoutchouc à 600.000 tonnes pour 1926, et la consommation des Etats-Unis à 400.000 tonnes, on peut estimer que la ville d'Akron en Ohio manufacture à elle seule, plus de la moitié du caoutchouc importé en Amérique, soit 210.000 tonnes par an. Deux cent dix millions de kilogs de caoutchouc brut auxquels il faut ajouter soixante-huit millions de caoutchouc régénéré, ce qui porte à 280.000 tonnes la quantité annuellement traitée dans les quatre-vingt-treize usines de la région.

Il n'entre actuellement que peu de régénéré dans le pneu, le bandage ou la chambre à air. Peut-être, la pénurie de caoutchouc se faisant sentir dans les prochaines années, sera-

t-on forcé d'introduire plus de régénéré dans les enveloppes que réclame l'industrie automobile. N'envisageons donc actuellement que les 210.000 tonnes de caoutchouc brut traité par la ville d'Akron. L'automobile en utilise pour sa part une proportion de 83 p. 100 : 175.000 tonnes.

Calculons approximativement à raison de quatre kilogs en moyenne de caoutchouc brut par pneu de toute catégorie, de quinze kilogs par bandage et de 500 grammes par chambre à air, la quantité de ces articles fabriqués en 1926 sur la place. Elle est énorme. 20 millions de pneus ordinaires, 10 millions de pneus confort, 500.000 bandages, et 40 millions de chambres à air.

De quoi faire rouler plus d'un bon tiers des autos en service dans les cinq parties du monde.

C'est à l'*University Club* où se réunissent pour déjeuner les principaux chefs de service des grosses maisons concurrentes, qu'un jeune statisticien me lance ces chiffres avec quelque fierté. Œil clair, solide appétit.

— Oh! Hello! Arthur.

Arthur, c'est l'adjoint au secrétaire général de Goodyear. Pipe, épaules carrées, et la ceinture qui retient le pantalon.

— Quand venez-vous voir l'usine?

— Demain.

— Alors on vous fera visiter aussi le *Goodyear Hall* pour les employés et les ouvriers. Un club de dix mille membres, ouvert aux balayeurs comme au directeur général. Avec son gymnase, sa piscine, ses douches, son bowling et ses vestiaires.

Trente billards, une salle de lecture, un théâtre de 1.800 places, aussi luxueux que votre Opéra. J'ai vu votre Opéra de Paris pendant la guerre. Et des tapis, hein, de haute laine!

Et des fauteuils de cuir, confortables! Aussi, on ne se met pas en grève chez nous. Pas une seule grève depuis 1913.

— Vous n'avez donc pas de syndicats dans l'industrie du caoutchouc?

— Non. Nous avons un Parlement corporatif qui siège régulièrement au club. Un vrai Parlement, avec sa Chambre et son Sénat, ses commissions et ses sous-commissions. Nos ouvriers élisent leurs deux présidents. Il y a une tribune pour les orateurs. Tout est discuté, étudié : salaires, emplois, conditions de travail, assistance, publicité. Sur le toit, au troisième étage, nous avons trois *courts* de tennis, un dancing, un *hand-ball*... et une petite université. On y enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la mécanique, la physique, la chimie, le droit commercial et l'économie politique. Et l'on y vient, *by God!* Nous avons au moins huit cents étudiants qui suivent nos cours en sortant de l'atelier et qui pigent. Hello! Nathan, comment va?

Nathan appartient à l'Etat-Major de Firestone. Des lunettes d'écaille, un sourire froid.

— Well. Il faut venir visiter également Firestone après-demain. La plus belle usine d'Akron. Matériel extra-moderne. Vingt mille ouvriers, plus de cent hectares de superficie. Tous nos services indépendants : électriciens, policemen, téléphonistes, pompiers. rien de municipal. Si un incendie se déclare à l'usine Firestone, c'est un pompier de Firestone qui l'éteint, avec du matériel Firestone et de l'eau Firestone.

— Damned boy!

Le statisticien de Goodrich, pris d'une folle gaieté, sort de sa poche un œuf dur, et le lance à toute volée sur le parquet. Emoi. L'œuf rebondit, fait sauter les lunettes de Nathan qui s'esclaffe,

— Oh! en caoutchouc. Bien imité! J'ai perdu. Prenez donc un cigare, vieil ami.

Il tire son étui. Nathan choisit sans défiance, approche le cigare de sa bouche et éclate à son tour.

— Well played! Rubber.

Le cigare est en caoutchouc.

La grille à triple entrée. Au milieu : les piétons, à droite et à gauche : les voitures. *In, Out*. Un policeman ganté de blanc facilite la circulation. La casquette plate à visière vernie. Et sur la casquette, un mot brodé en lettres d'argent : Firestone.

Un homme régulateur aiguille les nouveaux venus. Un ascenseur tombe, lumineux et muet. Puis un autre, puis un troisième. Montez. Donnez votre carte de visite. Asseyez-vous. Une porte entr'ouverte. Trente secondes d'attente. Levez-vous, Entrez. Un téléphone. Un visage derrière la fumée d'un cigare.

— Very glad...

C'est Firestone lui-même.

Un des quatre inséparables que la mort du Président Harding a réduits à trois : Firestone, l'intime ami de Henry Ford et de Thomas Edison.

L'un des plus chauds partisans du caoutchouc américain.

Pour se délivrer de la tutelle britannique, l'Amérique doit produire. Où peut-elle créer des plantations ? Dans ses colonies Philippines ou en Guinée, ou en Floride. Firestone attaque tous les problèmes de front.

Les Philippines!

Firestone imprime à son fauteuil un quart de tour. Il me présente un personnage debout près de lui et que je n'avais pas vu tout d'abord,

— Mon fils. Il en vient. Il vous expliquera.

La conversation s'engage avec Firestone Junior.

Sept cent mille hectares peuvent être plantés. La Commission gouvernementale croit que les Philippines pourront produire annuellement soixante-dix mille tonnes. Cela allégerait le marché. Il importe donc d'organiser de grandes compagnies avec de larges capitaux.

— Le capital américain peut-il s'engager librement aux Philippines?

— Les lois locales présentes ne le permettent pas, c'est entendu, mais nous nous préoccupons d'assurer aux Iles un régime sous lequel les ressources pourront être développées suivant une méthode profitable à tous.

— Et la main-d'œuvre? Les Philippins travailleront-ils pour vous, alors qu'ils gagnent trois fois plus dans la culture du sucre ou du tabac?

— Nous introduirons des coolies chinois.

— Qu'en penseront les Philippins? C'est une question qui doit être soumise au Congrès.

— Elle est soumise.

— Et vos projets en Liberia?

— Les négociations sont pratiquement conclues. Le gouvernement libérien est en train de négocier un emprunt de cinq millions de dollars pour la réfection des ponts et des routes. Il a nommé une Commission financière qui est à Washington. Nous avons signé un contrat préliminaire concernant notre concession. Tout dépend des résultats de l'emprunt. Pour l'instant, il y a là-bas cinq mille hommes et une réserve d'un million d'hectares.

— Et en attendant?

M. Firestone *Senior* reprend la parole :

— Réduire le plus possible nos achats, Augmenter notre

production de régénéré. Faire du caoutchouc neuf avec du vieux, quoi! L'an dernier, en 1925, les Etats-Unis ont consommé 385.000 tonnes de caoutchouc frais et 134.000 tonnes de régénéré. La proportion du régénéré atteignait donc 36,2 p. 100. En 1926, elle atteindra 45 p. 100. Palliatif, évidemment! Mais c'est avec de tels palliatifs que nous consommons actuellement quatre cent mille tonnes au lieu de faire face à des besoins qui atteindraient le million.

Firestone fabrique par an 45.000 tonnes de caoutchouc régénéré. Tout un quartier d'usine dans ses usines. Un cimetière de pneumatiques, un amoncellement de cadavres, des montagnes de vieilles enveloppes. Ces déchets arrivent de tous les pays du monde par wagons, par trains entiers. Chair morte inutile, mais non inutilisable.

— *Le Chopping!* me dit laconiquement un chef de service.

C'est la machine à dévorer les vieux pneus, une ogresse au rugissement effroyable qui cisaille, déchiquette, mâche une enveloppe de 36×8 en petits morceaux et restitue de la viande découpée. Il faut encore émietter, réduire en poudre ces râclures.

Un aspirateur avale cette poussière de caoutchouc, de coton, de boue séchée, du rez-de-chaussée au huitième étage. Elle tombe dans des cuves de dévulcanisation où la soude caustique détruit le coton et les impuretés. Elle est lavée, elle est pressée, séchée et s'agglomère à nouveau en pâte noirâtre ou rougeâtre qui se lamine comme le caoutchouc frais.

— Aujourd'hui, nous récupérons seulement le caoutchouc. Demain, nous récupérerons le coton. Excellent dans la fabrication du papier qui n'exige pas comme celle du pneu, de longues fibres,

— Et que faites-vous avec ce caoutchouc régénéré?

— Nous le mélangeons au caoutchouc frais dans des proportions variables. Il a évidemment moins de « vie » et moins de « nerf » que l'autre, et il fait moins d'usage; mais on l'emploie maintenant dans les tuyaux d'incendie, les garnitures, les soupapes, les garçettes, les tapis, les chaussures, les talons, les semelles et toutes les matières isolantes. C'est un contre-poids qui joue lorsque le prix du caoutchouc s'élève par trop.

245.000 tonnes de caoutchouc régénéré sont fabriquées aux Etats-Unis à la fin de 1926. Palliatif, évidemment, dit Firestone.

Parade opposée par l'Amérique dans son duel avec la vieille Angleterre.

### XXX

#### LE POINT DE SATURATION

Ce chauffeur doit avoir un mètre et demi de tour de poitrine. Il est impassible. Ses deux mains énormes gantées de buffle s'appuient au volant. On part dans trente-cinq secondes. A la trente-quatrième seconde : le démarreur. A la trente-cinquième : un claquement sec de la portière et l'embrayage. En route pour Cleveland. 70 milles en deux heures juste avec vingt-cinq personnes et cinq cents kilogs de bagages.

Mes vingt-trois compagnons sont correctement assis. Ils se tournent le dos par couples ou individuellement, sui-

vant qu'ils occupent la double file de gauche ou l'unique file de droite. Ils ont tous des yeux fixes et tranquilles. Ils rebondissent tous ensemble aux caniveaux avec une grande précision. Il fait nuit mais il fait chaud. Je baisse la glace pour mieux voir, cohérent et vertigineux, ce nocturne américain.

C'est un déplacement de feux mobiles sur l'asphalte cirée. Feux arrière, matriculés. Phares tournant comme des yeux. Motocyclistes assis en équerre sur leur selle, les bras raidis, conjuguant leur vitesse avec la nôtre, et qui vrombissent sur place comme des phalènes pendant trois secondes, puis coupent les gaz et reculent, balayés obliquement par la route dans sa fuite éperdue.

Des villages m'entrent par les yeux. Ce sont des villages tout neufs, avec une grande place meublée d'une église presbytérienne et des rues courtes aux boutiques vernies de lumière. De l'essence automatique se distribue tous les vingt mètres. Un marchand d'accessoires étale derrière sa vitrine une quincaillerie nickelée, aveuglante, brusquement fauchée par la nuit. Les arbres froissent leurs feuilles à nouveau sur le bas-côté de la route. Pas un piéton, pas un cheval, pas une charrette. Des bolides projetés d'on ne sait où, allant quelque part. Et tous les carrefours commandés par des signaux électriques; feux rouges, feux jaunes, feux verts, qui réglementent la pleine campagne.

Détroit sur le bord du Lac Ontario a 1.500.000 habitants et 500.000 voitures automobiles. Une auto pour trois habitants. Capitale de l'automobile, type de la ville mécanique des États-Unis. Lorsqu'on quitte le débarcadère après avoir passé la nuit à bord, du paquebot à roues qui fait le service Cleveland-Détroit, point n'est besoin d'attendre pour héler

un taxi. Ils défilent tous devant vous par escouades. Vous n'avez que l'embarras du choix, des marques, ou de la couleur des carrosseries : Cadillac, Chevrollet, Pierce-Arrow, Denby, Ajax, Buick, Chrysler, Hipomobile, Hudson, Oakland, Dodge, tous les échantillons des *Motors-Companies* vous sont offerts. Presque toutes ces voitures semblent neuves. Elles sont allongées et puissantes. On n'économise pas l'essence à Détroit. Et c'est dans une quarante chevaux qu'on fait hisser ses bagages pour se rendre à l'hôtel.

La course dure un quart d'heure. Soixante cents. On a de quoi s'étonner pour son argent. Rues larges où le piéton circule librement sur le trottoir, et où, sur la chaussée, les voitures se pressent, se frôlent, hésitent, reculent, se font des politesses, avancent, obéissant à l'injonction des signaux d'arrêt que ne manœuvre aucun policeman et qui coupent les files automatiquement toutes les trois minutes.

Si vous habitez jamais Détroit, et si vous avez une auto — une chance sur trois — un problème impérieux se présentera aussitôt à vous : où garer ?

Circuler n'est pas difficile. On peut circuler d'ailleurs à toutes les vitesses pourvu qu'on circule. Libre à vous de préférer à la marche indépendante du piéton flânant devant les étalages, la trépidation sur place d'une huit-cylindres *Packard*.

La difficulté ne commence véritablement qu'à la minute précise où, las de circuler, vous manifestez l'intention de vous arrêter en bordure de trottoir devant votre maison ou celle de votre ami, ou celle de vos affaires. La place est prise. A quelque heure du jour ou de la nuit, la place est prise. D'autres autos sont là, capot contre réservoir, en file interminable, et bien souvent alignées sur deux ou trois rangs. Vous n'aurez la ressource que des

*Parking*, garages en plein vent, installés dans les terrains vagues, loués à raison de 5, 10, 15 ou 20 cents l'heure, vous aurez le droit de vous arrêter en plein soleil ou sous la pluie: vous aurez les garages à trente cents et au-dessus (il en existe à un dollar l'heure) qui sont couverts, eux.

Il est donc plus coûteux de s'arrêter à Détroit que de circuler.

Désirez-vous, une fois par semaine, délivrer vos oreilles du vacarme incessant de la ville, fuir vers votre maison de campagne ou faire simplement une promenade? Il vous est facile d'avoir recours à votre auto. Les routes sont entretenues comme des parquets, étiquetées, ravitaillées en essence, sur des centaines de kilomètres. L'idée est bonne, simple à réaliser. Elle a le défaut pourtant d'avoir été conçue en même temps que vous, par deux cent mille personnes qui ont elles aussi besoin d'air pur, d'arbres, de gazons verts et de solitude.

Deux cent mille promenades particulières, transforment les routes en pistes d'autodrome à cinquante kilomètres à la ronde. La circulation s'établit comme à la ville. Elle est seulement d'un rythme un peu plus rapide. Vous participez, bon gré, mal gré, à une chasse vertigineuse qui braque votre attention pendant des heures sur le réservoir d'essence de la voiture qui vous précède, tout en surveillant d'un coup d'œil au rétro-viseur le radiateur de la voiture qui vous suit.

Il y a bien, vous le savez, à droite et à gauche de la route des perspectives aimables : prés fleuris, bois parfumés, sources murmurantes. Gardez-vous de céder à leurs appels enchanteurs. Il vous en coûterait la vie ou la prison, ou une forte amende. Vous êtes responsable, non seulement de votre propre sécurité mais encore de la sécurité publique,

Malheur à vous, si vous vous arrêtez. Malheur à vous si vous brûlez les signaux. Que dirait-on d'un mécanicien d'express qui rêverait à 110 à l'heure, oubliant sa manette de freins, devant un beau crépuscule. Apprenez donc à déchiffrer « en vitesse » les écriteaux multicolores et multiformes, rouges, blancs, jaunes, ronds, carrés, hexagonaux ou rectangulaires qui vous apprennent l'impérieux vocabulaire touristique : *stop* (arrêt) en noir sur orange : *slow* (lentement) en rouge sur blanc; *curve* (virage) avec sa flèche indicatrice; *hill and 2nd gear* (côte à prendre en seconde); *twenty miles, speed limit* (vitesse maxima : 32 à l'heure); contrôlez aux carrefours l'échelle des distances qui vous séparent de Huntington, 10, de Lexington K.I.Y. 148, de Charleston, W. VA. 43, de Worfolk VA, et ne vous préoccupez point des spectacles hétérodoxes, comme, par exemple, celui d'un rideau de peupliers bordant une rivière ou de toute autre ineptie de ce genre.

Une question se pose : la ville de Détroit a-t-elle atteint son point de saturation automobile? Oui, sans hésitation. Une voiture pour trois habitants. C'est un maximum qu'on ne peut dépasser sans dégoûter l'humanité tout entière de la voiture à moteur.

Outre la *Général Motor's Co* qui groupe une vingtaine de marques différentes et constitue le plus formidable trust qui existe dans la fabrication automobile, la ville de Détroit s'enorgueillit de posséder l'homme du jour, de réputation mondiale, dont le nom circule à milliers d'exemplaires, sur toutes les routes de la Terre, du 163° degré de longitude à la 45° parallèle : Henry Ford.

Chansonné dans les revues américaines, blagué sur l'écran, combattu par d'âpres concurrents, Ford n'en reste

pas moins l'homme le plus riche d'Amérique, celui qui gagne, par an, cent millions de dollars, celui qui « vaut le plus » et dont l'effort industriel est à la fois le plus puissant et plus impressionnant « in the World ».

La Mecque des savants et des industriels. Voilà ce que sont les usines Ford. C'est Ford qui le dit mais une telle assertion n'est pas invraisemblable.

L'usine de Highland-Park est le quartier général de la « Ford-Motor-Company ». Elle a 139 hectares de superficie dont cinquante-cinq sont couverts, et soixante mille ouvriers dont la plupart se rendent à leur travail en voiture; ce qui a rendu indispensable la création d'un garage de 4 hectares installé près de l'usine.

Et cette usine monstre n'est qu'une unité dans le groupe. Aussi faut-il renoncer à expliquer d'un seul coup ce que représente une activité industrielle de cet ordre. Cela exigerait un volume et six ans de travail. Ce qu'il importe de savoir, en pénétrant dans le hall d'entrée où fourmillent, visiteurs, représentants, courtiers de tout l'univers, c'est que Ford fabrique lui-même depuis le ressort de ses châssis jusqu'aux glaces de ses vitres et aux cuirs de ses banquettes.

On m'a donné un guide et un passeport pour circuler dans les ateliers. J'ai l'impression que mes deux yeux ne suffisent pas, qu'il me faudrait dix bras, dix cerveaux pour tout désigner, pour essayer de tout comprendre.

Des régiments d'ouvriers assis, d'abord. Ce sont les anciens de la maison, fatigués par vingt ans d'ajustage ou de fonderie, et qui étament le fil de cuivre des magnétos. Gestes et attitudes identiques, visages parallèles. Lorsqu'on passe près d'eux, en se hâtant, leurs traits, leurs mains, leurs épaules, se succèdent en accolades symétriques qui font

penser à ces frises assyriennes dont les guerriers barbus sont soudés les uns aux autres par la discipline et l'ardeur au combat.

L'homme, dans cette armée laborieuse, n'est plus qu'une unité. Que dis-je? Il n'est pas même une unité, c'est un dixième de geste, calculé au chronomètre, la dent d'un rouage, une agrafe de transmission. Il ne lève même pas la tête. Il est presque à déclanchement mécanique et il ne paraît pas malheureux.

Les magasins des coopératives s'ouvrent en face de lui installés dans l'atelier même. Son travail le nourrit sur place. Il obtiendra, grâce à Ford, dans le minimum de temps, le meilleur verre de lait et la meilleure banane au meilleur compte. Il rentrera le soir chez lui dans sa Ford, et retrouvera sa femme, son fils marié, sa bru qui travaillent également aux usines Ford, ses petits enfants élevés aux pouponnières Ford.

Il est citoyen à vie d'un monde nouveau. La formule doit lui paraître bonne puisqu'il ne cherche pas à en trouver une meilleure.

Voici la chaîne!

Triomphe du système Ford. Il suffit de regarder pour comprendre.

Un atelier long de plus d'un kilomètre. On vous installe juste au moment où les chaînes d'un palan viennent de déposer les quatre longerons d'un châssis Ford. Un cadre nu. Le palier avance légèrement. Le cadre aussi. Il est happé par quatre manœuvres qui le harponnent, le perforent à la perceuse électrique, travaillent à ses côtés sans que la marche s'interrompe. Le visiteur marche aussi, lui, d'un pas égal. Il voit peu à peu le châssis se monter, l'arbre de

transmission, puis le pont-arrière, puis le moteur descendre du plafond, d'un bloc, aussitôt rivé, boulonné avec une rapidité foudroyante. Puis le radiateur qu'on démaillote de son papier de soie. Toutes les pièces arrivent des allées transversales, prêtes. Nul retard. Le synchronisme est parfait. Les roues sont ajustées, le volant, le réservoir; il ne reste plus qu'à essayer le moteur, d'abord au gaz pauvre, puis à l'essence. Essais satisfaisants. Le châssis est bon. Cinq mètres plus loin, la carrosserie suspendue est prête. On la descend tout d'une pièce. Elle s'emboîte exactement. Cinq coups de marteaux, puis la boulonneuse électrique entre en jeu. Tous les écrous vissés, rivés, la voiture est prête. Un jeune apprenti s'installe au volant, met en marche. Trente secondes d'arrêt, à dix mètres, devant un écran de toile blanche, pour le réglage des phares. Un coup de chiffon. En route. La 11.508.473<sup>e</sup> voiture Ford, démarre, disparaît. Elle est née en moins d'une demi-heure.

Et la suivante démarre à son tour, trois minutes après. Et derrière elle, une autre, puis une autre encore, et toujours une autre, de trois minutes en trois minutes.

La ville de Détroit qui fait rouler 500.000 autos, en fabrique presque deux millions par an.

Les Etats-Unis et le Canada en font circuler plus de 21 millions. La France vient ensuite avec 800.000 voitures. Une auto pour quarante-cinq Français. Ceci nous éloigne assez longuement du point de saturation. L'industrie automobile à ce point de vue particulier, peut encore trouver pendant longtemps, d'immenses débouchés. Le Monde s'ouvre à peine à la circulation.

Et comme une simple auto de tourisme avec son train de pneus (y compris le pneu de rechange) utilise au minimum

vingt kilogs de caoutchouc par an, l'avenir dudit caoutchouc n'est pas précisément, lui aussi, en danger.

## XXXI

## WALL-STREET

Le téléphone est près de mon lit. Il est agressif. Sa bouche ronde est inamovible. Il faut s'approcher d'elle lèvre à lèvre, embrasser presque cette mécanique pour répéter dix fois une question en la modulant avec patience sans comprendre un mot de la réponse qui chatouille l'oreille. Neuf heures du matin. La nuit ne m'a pas fait grâce d'un hurlement de sirène, d'un appel de trompe, d'un roulement de métro. Les pompiers ont éteint trois incendies dans le quartier. Le sifflet à roulette de l'agent de police a dispersé cinquante embouteillages, à la jonction de Broadway et de la trente-quatrième rue. Toute la circulation de la ville géante, tous les changements de vitesse, tous les embrayages mêlés aux clameurs des camelots, au grincement des freins, aux soupirs de l'air comprimé, entrent par la fenêtre de mon dix-huitième étage.

— Madison, One, seven, eight, five...

— Scuse me....

— Ma-di-son. One, seven, eight, five...

J'entends la mélodie criarde et puissante d'un orgue de Barbarie électrique, « Valencia ». Mon voisin ouvre son robinet. Trombe d'eau, le tonnerre dans la baignoire. Je suis découragé. Un claquement de porte, et je me trouve sur

le palier, devant un des ascenseurs élastiques qui m'aspire au passage, plonge d'un trait jusqu'au rez-de-chaussée, me rejette à la circulation collective dans le brouhaha des départs et des arrivées. Que faire? Consulter le plan, tirer sa coupe froidement dans la foule, pour émerger au bon endroit, de préférence?

Il ne faut pas hésiter plus d'une minute. Sinon, mieux vaut remonter dans sa chambre, regagner son lit et essayer de dormir, les oreilles bouchées au coton et la tête sous la couverture.

A New-York, le mécanisme de la vie n'est pas compliqué. Encore faut-il quelques jours pour en connaître le jeu, s'habituer à une accélération nouvelle, comprendre cet accent qui ne modifie pas seulement la langue, mais aussi l'esprit et le rythme anglais, à tel point que les Anglais eux-mêmes sont aussi déconcertés à New-York que peuvent l'être des Français.

Question de réflexes. Avec un compatriote comme guide, ils s'acquièrent en vingt-quatre heures. Seul, en trois jours.

On commence par les arrêts de *busses* aux rues chiffrées d'un numéro pair ou par les jonctions du *Grand Central* qui relie *Park Avenue* à la pointe de Manhattan en douze minutes. On apprend ensuite à marcher les bras ballants sans canne et sans chapeau, à donner un « nickel » au cirreur de Madison-Square, à boire d'un trait un gobelet de *Pale Canadian Gingerbeer* au bar automatique. Broadway : des passantes doré les robes d'été sont tirées à trente mille exemplaires, des boissons fraîches tirées à la mécanique, des réclames de vernis à ongles, de soupe aux tomates, de dividendes bancaires, de rasoirs, de nouilles et de chocolats glacés; le déclanchement des sonneries, le cligne-

ment des signaux... L'Armée du Salut distribue l'amour en N.-S. Jésus-Christ, enveloppé dans un cantique-prospectus, au son de la grosse caisse.

J'ai glissé un nickel dans la fente du portillon automatique. Une lourde mâchoire de fer s'ouvre pour me livrer passage, immédiatement derrière un employé de banque qui fait suite à une dactylo en cabriolet de toile cirée.

Chaque matin, à l'heure où reprend le travail, la foule avalée par les bouches du *Subway* est ainsi digérée mécaniquement, transportée, répartie vers les centres d'affaires. Pendant vingt minutes, tout n'est que circulation, refoulement humain à pulsations régulières. Les grandes artères subitement congestionnées charrient par vagues mille visages flegmatiques que n'accable pas, comme chez nous, l'effort ou la résignation.

Wall-Street. C'est le quartier des Banques, de la Bourse, des Compagnies de navigation ou d'assurances. La chaleur pèse sur l'asphalte. La rue est sombre comme un puits. Des hommes nu-tête, sans veston, les manches de chemise retroussées, et coiffés d'une sorte de casquette sans fond à visière de celluloïd attendent par groupes sur le trottoir ou s'engouffrent dans les bars. Une adaptation précise de l'offre à la demande, une satisfaction immédiate donnée aux besoins. En une minute, cinquante individus, hommes ou femmes, qui ont faim, sont transformés en consommateurs perchés sur des tabourets de bois. Ils viennent de s'essuyer la bouche. Ils font place à cinquante autres. On a tout ce qu'on désire à New-York, à la condition qu'on sache exactement ce qu'on désire et pourvu qu'on soit cinquante. Cinquante miséreux seront hospitalisés, cinquante chômeurs trouveront du travail, cinquante promeneurs circuleront en auto-car, cinquante ivrognes se réuniront dans un bar clan-

destin, cinquante mille indécis s'amuseront le soir aux attractions de Coney-Island.

Pour moi, isolé, hésitant, les restaurants viennent de fermer à l'heure réglementaire, les autobus sont complets, le régime est sec, les costumes en confection me vont mal parce que je n'ai pas la taille standard. Il me faut renoncer aux mille imprévus de la rue, me contenter des cigarettes et des journaux, ne considérer New-York que comme le marché du caoutchouc américain.

La première rue à main droite, dans Wall-Street, et sur le fronton d'une porte : *Rubber Exchange*.

Cette Bourse du caoutchouc à New-York est de création toute récente. Vingt-cinq ans auparavant, rien n'aurait justifié son existence, aucun stock ne pouvant permettre des contrats. En 1900, la production du caoutchouc n'était que de 54.000 tonnes. Elle s'élevait à une valeur brute de 77.900.000 de dollars.

De plus, avant 1915, la plupart du caoutchouc de l'Extrême-Orient arrivait en Amérique en passant par l'Europe. Aujourd'hui, importateurs et manufacturiers ont leurs filiales et leurs agences dans les principaux marchés d'Extrême-Orient. Ils achètent directement sur place.

Le 16 juin 1925, cinq membres de la future association : MM. Francis Henderson, Henry T. Helm, Werner, S. Haminesfabr, Girald, E. Perry et Harold S. Lyon, se présentaient devant notaire et signaient le certificat d'incorporation d'une société ayant pour nom *The Rubber Exchange of New York, Inc.*, et dont les buts étaient les suivants :

« Créer, réglementer et faire fonctionner un organisme d'échanges. Faciliter à ses membres la vente et l'achat du caoutchouc brut, Siak, Partianac, Gutta-Percha, Balata,

Guayule, et de tous les autres produits similaires ou ayant les propriétés du caoutchouc; établir sur des principes justes et équitables les affaires traitées par les membres de la corporation, soit au dehors, soit entre eux; uniformiser et régler les coutumes et les usages en cours; diminuer les risques locaux liés aux affaires; provoquer et faciliter l'achat, la vente, l'importation et l'exportation des produits ci-dessus mentionnés et créer, parmi les membres, des facilités leur permettant de traiter ces affaires, ou tout autre de ce genre, etc., etc... »

En dépit des résistances formulées contre la création de cette Bourse, Henderson l'inaugura en janvier 1926.

Elle fonctionne aujourd'hui, comme les autres jours, à partir de dix heures.

Une salle oblongue protégée par une barrière, exhauscée d'une tribune et garnie à son extrémité de quarante-quatre cabines téléphoniques privées et de quatre cabines publiques. Sur le mur, un long tableau noir pour les quotations et une pendule qui donne le *Regular Standard Time*, l'heure officielle de New-York.

Le marché est pour le moment assez calme. Une vingtaine de courtiers, acheteurs en disponible ou à terme, sont rassemblés autour de la rampe de cuivre qui forme un cercle qu'on ne doit pas franchir.

Les lots sont de 6.600 livres anglaises. On ne mentionne pas la qualité, qui est une qualité-type fixée sur échantillons. Le *Standard-Smoked Sheet* ou le *Fire Latex Crepe* de New-York est d'ailleurs analogue à celui de Londres.

Les quotations de Londres, premier marché mondial, arrivent heure par heure. Ce sont les prix cotés à Londres qui déterminent le pourcentage de restriction du plan Ste-

venson. En ces derniers jours de juillet, l'attention des acheteurs américains était particulièrement tendue. Le marché de Londres annonçait 1 shilling 9 pence 5 la livre. Si le prix du caoutchouc tombait au-dessous de 1 shilling 9, le pourcentage de la restriction basée sur la moyenne des prix du trimestre, devait s'établir à 80 0/0. Les Américains avaient intérêt à empêcher les prix de tomber au-dessous de ce niveau pour que la restriction britannique ne s'établisse pas (1).

Transactions molles, ce matin. Les deux employés en uniforme qui se tiennent debout près de la corbeille, n'ont rien à faire. Leurs doigts sont inactifs. C'est avec leurs doigts, en effet, qu'ils communiquent à la tribune les demandes et les quotations du marché. Un homme, là-haut, comprend cet alphabet manuel et enregistre.

Son voisin tamponne immédiatement l'heure de la quotation et téléphone à un boy qui inscrit sur le tableau noir la minute, le numéro du contrat et le prix.

— C'est bien calme, dis-je à Benson.

— Très calme, répondit-il.

—Mr. Terney, courtier?

La dactylo-téléphoniste bascule entre le tableau du standard et sa machine à écrire. Elle tape trois lignes de rapport entre deux communications, suce son crayon, balance ses deux jambes gainées de soie et jette un coup d'œil à la glace de poche dissimulée dans son tiroir entr'ouvert.

Terney, comme tous les courtiers du monde, est assis

(1) Ils déterminèrent une hausse artificielle et temporaire qui réussit à laisser subsister durant le trimestre suivant, les 100 % préalablement autorisés.

derrière son bureau, entre un téléphone et un petit tonneau de cigares frais.

— Vous ne pourriez pas me l'avoir à 70 et quart?

Il achète disponible du caoutchouc de Singapour, en straitsdollars. Près de lui, le *Printing* déroule sa mince bande bleue : 4100... 4120... 4235... Les contrats s'échelonnent du mois d'août jusqu'en juin 1927.

Terney écoute, soudain intéressé. Son cigare s'est éteint.

— Tâchez de m'avoir au moins les trente tonnes!

— ...

— Pas après une heure! Je ne serai plus là.

Terney, tous les samedis, va se baigner sur la plage de Coney-Island. Il raccroche le récepteur. Il parle de la France et de la cuisine des paquebots français. Puis il aborde le chapitre des impôts.

— Nous sommes écrasés d'impôts, gémit-il. Nous devons payer deux pour cent de nos revenus et salaires au Gouvernement Fédéral, et deux pour cent à l'Etat de New-York.

Cela me fait sourire.

Il surprend ce sourire, et change de conversation.

Devant mes yeux, un morceau de ciel américain s'encadre dans la baie de cristal. Un solide morceau de ciel estompé de fumées grises, étayé d'une géante carcasse métallique dont les poutrelles s'ajustent à vue d'œil, rivées au marteau pneumatique.

— Et le caoutchouc? dis-je à Terney.

Mais il ne répond rien, ne veut rien répondre. Sa mâchoire se contracte.

— Allez donc à Washington interviewer les chefs du Département. Ici, on ne sait rien. On achète, on vend.. On rachète ce qu'on a vendu... Les affaires, quoi... au jour le jour...

J'irai donc à Washington.

## LE DUEL

Consommant plus des trois quarts du caoutchouc nécessaire aux besoins du monde en faisant venir ce caoutchouc en majeure partie des colonies anglaises et hollandaises d'Extrême-Orient, l'Amérique est placée dans une situation critique.

Du caoutchouc cher ou pas de caoutchouc.

Le duel économique engagé avec l'Angleterre n'a d'autre but que celui d'échapper à ce dilemme. Payer plus du double en 1925 la même quantité de matières premières importées en 1924, voilà une raison qui suffit à justifier des inquiétudes, voire à provoquer une contre-offensive.

Nous avons expliqué, au début de cette enquête, les raisons qui militaient en faveur du plan de restriction. Rappelons-les en deux mots :

Le caoutchouc, après la guerre, étant descendu à neuf cents (6 pence 1/2), Sir James Stevenson fut nommé à la tête d'une commission appointée par le Gouvernement anglais, pour trouver le moyen de parer à une catastrophe.

Cette commission, après une enquête sur place, décida de proposer une restriction de 65 0/0 sur la base des exportations de 1920. Restriction comportant une échelle mobile, graduée de 5 0/0 pour chaque trimestre, et augmentant ou diminuant suivant la hausse ou la baisse des prix.

Après avoir, non sans difficultés, fait adopter ce système aux planteurs de Malaisie, la Commission voulut négocier

dans le même but avec les Hollandais de Java et de Sumatra.

Alors se révélèrent les premières inquiétudes américaines. Les intérêts de tous les manufacturiers de l'Ohio, du Massachusetts et des Etats consommateurs étaient grandement en jeu. Le Congrès fut saisi et vota 500.000 dollars de crédits extraordinaires. 400.000 dollars furent attribués au Département de l'Agriculture pour rechercher sur le territoire américain des régions favorables à la culture de l'hévéa, et 100.000 dollars au Département du Commerce pour surveiller attentivement les fluctuations de la production mondiale.

On ne pouvait pas cependant attendre les bras croisés, ce qui pouvait résulter d'une action aussi platonique. Les manufacturiers se réunirent pour décider ce qu'il convenait de faire. Ils définirent nettement l'objet de leurs craintes :

Pas d'objections contre le caoutchouc à 40 cents (1shilling 8), qui donne un bénéfice suffisant aux producteurs.

Pas de très sérieuses objections contre le caoutchouc à 50 cents (2 shillings 1), ce prix étant jugé toutefois comme atteignant une limite extrême.

Mais une action soutenue, une coalition de tous les grands consommateurs contre le caoutchouc à un dollar (4 shillings 2), que les planteurs semblaient avides d'atteindre.

Une délégation, ayant à sa tête Mr. Stuart Hotchkiss, vice-président de la *United States Rubber Co.*, fut envoyée à Londres pour obtenir un accord sur ces bases, demandant qu'un peu de jeu fût donné à ce plan de restriction.

La délégation fut reçue par Mr. Winston Churchill, qui répondit courtoisement à ses visiteurs que les producteurs

anglais de caoutchouc n'étaient pas obligés d'être les fournisseurs des Etats-Unis à un prix inférieur à leur prix de revient. Les manufacturiers ripostèrent assez aigrement qu'il n'était pas du tout question d'exiger de pareils sacrifices. Et les pourparlers n'eurent pas de résultat..

Un an après, Mr. Winston Churchill, devenu Chancelier de l'Echiquier, bien loin d'adoucir les mesures prises, ne fit que les renforcer. La contrebande du caoutchouc organisée en Extrême-Orient avec une ampleur qui ne le cédait en rien à celle du rhum sur les côtes américaines, fut sévèrement poursuivie, et, pratiquement, cessa.

Le relèvement substantiel et stable des prix commençait alors à se manifester.

Où en était cependant la politique de défense instaurée par les Etats-Unis? Elle ne pouvait être que fort peu efficace. Le Département de l'Agriculture avait examiné les possibilités de planter du caoutchouc aux Philippines, et il concluait qu'on ne pouvait obtenir de rendements commerciaux au delà de dix degrés, de part et d'autre de l'Equateur. Il révélait au Mexique l'existence d'un cactus produisant une sorte de caoutchouc, et en Floride, de certaines plantes donnant une sève pouvant être employée comme produit de substitution. Il préconisait de sérieuses prospections dans la forêt vierge de l'Amérique du Sud. Rien de péremptoire ne se dégageait de ces conclusions.

D'autre part, le Département du Commerce publiait un rapport dans lequel le Secrétaire d'Etat Hoover proclamait hautement la nécessité d'un caoutchouc américain. On fit un appel vibrant à l'économie mondiale, et des campagnes de presse émurent l'opinion.

Le plan Stevenson, d'ailleurs, ne jouait presque plus. Mais l'effervescence américaine n'en était pas la cause.

Seule la hausse des prix progressive et persistante avait fait tomber une à une les barrières de l'exportation.

Les effets de la propagande américaine et les campagnes de presse s'entrevoyaient dans leurs conséquences. Les grands manufacturiers avaient déjà depuis longtemps averti leurs représentants de ne pas acheter plus que leurs besoins normaux de pneumatiques, pour parer à une hausse désordonnée des prix, fièvre anormale, qu'il importait de couper net, surtout chez les propriétaires d'autos et de camions désireux d'augmenter leur approvisionnement. D'autre part, les importateurs réduisaient leurs achats. On intensifiait l'emploi du caoutchouc régénéré. Une restriction de la consommation répondait à la restriction de la production. Elle était d'ailleurs moins facile à réaliser. Le nombre d'automobiles mises en circulation s'accroît. Le pneu confort ou ballon consomme plus de caoutchouc. Tôt ou tard, les achats américains, réduits par tactique, doivent reprendre leur rythme accéléré. On ne peut pas tricher avec les chiffres et les statistiques, et il est impossible d'échapper à la mathématique de deux courbes rigoureuses : la production et la consommation.

Or, les techniciens du caoutchouc, soit à Singapour, soit à New-York, s'accordent presque tous à prévoir une sous-production dans les années qui vont suivre, jusqu'en 1931 ou 1932.

Et leurs pronostics reposent sur des réalités précises. L'ouverture de nouvelles plantations d'hévéas a toujours été un effort régi par les cours du caoutchouc sur le marché, et la courbe de la production est une sinusoïde dont les variations accusent la fluctuation des prix.

De 1921 à 1924, la dégression des cours ralentit considérablement l'effort des planteurs. Tous les intéressés (plan-

teurs, industriels, intermédiaires) croyaient à une surproduction, alors qu'en réalité les stocks s'épuisèrent devant une consommation grandissante. Cette grave erreur économique ne peut manquer d'avoir une répercussion prochaine.

Un arbre à caoutchouc n'arrive, en effet, à « échéance » qu'à l'âge de six ans. On ne commencera donc à récolter de 1927 à 1930 que ce qui aura été planté de 1921 à 1924. A cet effort réduit correspondra une augmentation réduite des ressources mondiales.

La *Rubber Association* donne les chiffres suivants :

Années	Production estimée	Consommation estimée	Déficit
1927	623.000 tonnes	608.000 tonnes	
1928	633.000 —	641.000 —	8.000
1929	637.000 —	672.000 —	35.000
1930	641.000 —	703.000 —	62.000

Comment remédier à ce déficit croissant? Par les stocks de caoutchouc brut ou manufacturé, en réserve sur les marchés ou sur les plantations.

Comment éviter la tension brusque des cours?

La question reste posée.

Tension inévitable lorsque l'insuffisance des stocks sera révélée. Elle durera jusqu'au moment où l'effort accompli par les planteurs en 1925 et en 1926 influera sur la production de 1932 et 1933.

Les Américains le savent. Ces consommateurs sont prisonniers, pour longtemps encore, des producteurs anglais et hollandais.

Le caoutchouc trop cher, c'est le pneu trop cher. La répercussion atteint immédiatement l'industrie automobile,

une des sources de la prospérité industrielle en Amérique.

Un homme s'est constitué officiellement champion des intérêts américains dans cette lutte de deux grandes nations autour du caoutchouc mondial. C'est le Secrétaire d'Etat au Département du Commerce, Mr. Hoover.

Il est à Washington. Je suis à Washington. J'ai besoin d'entendre énoncer avec précision les griefs américains contre la tactique anglaise. Rien jusqu'ici dans les arguments présentés par les manufacturiers ou la grande presse à la solde des manufacturiers, ne constitue une accusation valable, ne condamne à proprement parler les arguments britanniques dans un conflit économique où les sentiments n'entrent pas.

On reproche à l'Angleterre de vouloir payer ses dettes de guerre avec l'augmentation des prix du caoutchouc, supportée par le consommateur américain. Voilà qui semble, à première vue, assez puéril.

Les recettes de la taxe d'exportation vont toujours aux gouvernements coloniaux. Les bénéfices sont acquis au planteur. Et alors même que la plupart des plantations anglaises en Malaisie seraient aux mains des porteurs d'actions, le produit que chaque citoyen anglais reçoit de ses actions de caoutchouc ne pourrait influencer que bien faiblement sur ce que le Gouvernement anglais lui impose comme contributions.

En admettant même que ce reproche soit fondé, on ne saurait vraiment faire grief à une nation qui s'est engagée à liquider, par annuités, une dette totale de quatre milliards six cent millions de dollars contractée envers un pays belligérant entré bien tard dans la guerre, d'user pour le règlement de sa dette d'un privilège économique qui est

loin d'être un passe-droit, mais seulement un monopole.

Ce que certains économistes américains appelaient donc « le plan Churchill », plan qui consistait à se servir du caoutchouc comme gomme à effacer les dettes britanniques, pouvait donc être, à la rigueur, considéré comme ingénieux, mais en aucune façon malhonnête.

Voilà les conclusions que je tirais de mes entretiens avec planteurs et manufacturiers. Je voulais tenir du Secrétaire d'Etat au Commerce une mise au point précise et impartiale.

J'ai passé la nuit en chemin de fer, bordé dans ma couchette par un nègre vigilant. Je me suis réveillé sur une voie de garage. C'est Washington, et durant toute la matinée, je me suis promené dans cette ville tirée au cordeau, propre et fraîche comme un jardin public et meublée de lourds monuments érigés à la gloire de la démocratie américaine.

Au Ministère du Commerce, Hoover me reçoit à trois heures trente exactement. Il a un visage de buis.

Debout derrière son bureau, il mâchonne un cigare :

— Les industries de production mondiale, dit-il, prendraient une avance plus considérable si toutes les machinations tendant à restreindre les échanges internationaux étaient abandonnées de part et d'autre.

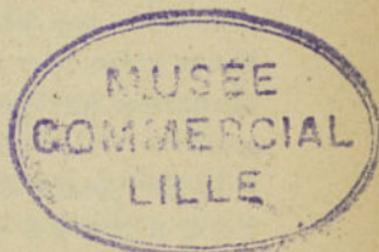
Ces manœuvres ont pour effet d'ériger les industries de production et de consommation sur des bases artificielles. Elles ont pour effet de créer des difficultés économiques tant aux consommateurs qu'aux producteurs.

A quoi veulent donc arriver les Anglais en restreignant la production du caoutchouc? A étrangler les consommateurs? A faire naître une production rivale? A paralyser notre industrie? A nous obliger à trouver une matière de

substitution? Soit. Je ne vois pas en cela l'intérêt que poursuit un grand pays producteur. Il ne faut plus de nationalisme économique; il ne faut plus de monopoles.

Il avait déclaré cela d'une voix un peu théâtrale d'homme politique.

Un programme. Pas d'opinion.



## XXXIII

## CE QU'ON A DIT A MINCING-LANE

Le Secrétaire d'Etat au Département du Commerce m'avait fait remettre, avant que je quitte les bureaux, toute une documentation bourrée de chiffres sur les exportations américaines en pneumatiques et chambres à air, chaussures, semelles et talonnettes, en articles de toilette, éponges et bonnets de bain, en ceintures, courroies et tuyauteries diverses.

Je possédais des circulaires spéciales et récentes, des rapports imprimés, des états récapitulatifs, numériques et nominatifs, sur lesquels un économiste averti aurait pu se pencher durant des heures entières. Mais la tactique de défense adoptée par les Etats-Unis pour échapper à la tutelle britannique ne se dessinait que confusément.

Les Américains, peuple jeune, sont peut-être des hommes d'affaires actifs, lucides, d'esprit large et prompt. Ils ne sont pas colonisateurs. Comment pourraient-ils l'être? Leur immense pays, ouvert jusqu'ici à l'immigration, n'est point

encore en état d'exporter des énergies. Elles sont absorbées sur place.

A une « industrie de transformation » qui est la plus puissante du monde ils pourvoient encore mal. Ils restent tributaires de l'étranger pour beaucoup de produits. N'atteindraient-ils pas plus aisément leurs buts en coopérant de bonne grâce avec les producteurs du Vieux Continent? Leur intransigeance économique n'est-elle point leur pire ennemie?

Je me posais cette question entre Washington et New-York, à cent dix à l'heure, dans un train qui traversait en tonnerre sur des ponts métalliques Baltimore, Philadelphie, Chester, Willington, centres d'activité où s'aggloméraient des masses de population ouvrière. Nuit rouge, entrepôts, gratte-ciels, annonces à éclipses.

Mais une nécessité impérative me poussait à présent vers le marché mondial, siège des grandes sociétés de production dont l'influence pesait sur la question du caoutchouc toute entière, et dont le verdict, heure par heure, jour par jour, était attendu dans les plantations, dans les manufactures, dans les bureaux de courtiers, dans les banques et jusque chez les particuliers oscillant entre l'espérance et l'inquiétude.

Vers Londres.

Mincing-Lane c'est, à Londres, la rue des caoutchoutiers. Une venelle étroite( bordée de maisons noires. Tous les importateurs et les courtiers sont groupés autour de ce boyau où le soleil plonge bien rarement. Les discussions d'affaires ont lieu sur l'asphalte, à partir de dix heures. On échange des ordres, nu-tête, la cigarette à la bouche. La Bourse du caoutchouc est installée dans un petit hall som-

bre qu'on peut entrevoir, mais non visiter. Pourquoi cette consigne?

Le courtier qui me guide, son bras passé sous le mien, accomplit une action interdite. Il a hâte que je m'éloigne du seuil. Il préfère m'emmener dans son bureau, à l'abri des regards, pour répondre à mes questions.

— La restriction? Nous n'en abandonnerons jamais le principe. Elle nous a sauvés. Elle a sauvé les cent millions de livres sterling qui représentent le capital britannique engagé dans le caoutchouc. Elle a sauvé des milliers et des milliers d'hévéas en péril en le préservant de la saignée intensive. Le plan Stevenson a fait ses preuves. Je ne dis pas d'ailleurs qu'on a raison de le « tripatouiller » comme on le fait depuis quelque temps.

Voici mes deux vérités. Vous en ferez ce que bon vous semble :

1° Pour moi, acheteur de caoutchouc, je considère qu'il faut toujours acheter lorsque le caoutchouc tombe au-dessous de 2 shillings;

2° Il faut au moins que le caoutchouc soit à 1 sh. 6 pour que les planteurs continuent à planter.

Il ajoute :

— N'est-ce pas votre opinion?

— Mon opinion importe peu. Mais je peux vous donner celle d'un manufacturier américain qui trouve le prix de 1 shilling 8 beaucoup trop élevé. En admettant, m'a-t-il dit, que le prix de revient soit de 7 pence la livre, non compris les intérêts et dividendes aux actionnaires; en admettant que les intérêts et dividendes élèvent le prix de revient de 25 0/0, ce qui est une marge très large pour les bénéfices, le caoutchouc ne devrait pas être vendu sur

le marché de New-York, frais de transport compris, à plus de 1 shilling la livre.

Ce chiffre, lancé à bout portant, ne démonte pas mon interlocuteur, qui se contente de faire une grimace :

— Les Américains n'ont jamais tenu compte des périls qui menacent une plantation dans les régions de typhons, de trombes et de tremblements de terre, comme celles des Tropiques ou de l'Equateur. Ils s'intéressent au caoutchouc immédiat. Ils se préoccupent fort peu de l'avenir du caoutchouc. Qui sait ce que cet avenir nous réserve? Voyez Ceylan. On y a planté du café Robusta, qui donnait des bénéfices merveilleux. C'était une bonne marque, produisant relativement, mais poussant bien. Du jour au lendemain, un insecte a détruit tous les arbres. Du jour au lendemain, les planteurs ont été ruinés.

La nature a ses vengeances personnelles. Qui nous assure qu'un jour un fléau ne dévastera pas les hévéas de Malaisie? Pour diminuer les risques, il faut que de bons prix donnent confiance aux capitaux.

Il répète :

— Un shilling la livre ! Hé bien, ils ne douteront de rien, les manufacturiers américains s'ils étaient sincères ; mais ils ne sont pas toujours sincères.

— Pourquoi?

— Parce que la hausse des prix ne leur est jamais si préjudiciable qu'on le pense. Suivez-moi bien : Ils achètent du caoutchouc à terme. Si le cours du caoutchouc monte, ils commencent à augmenter le pneumatique fabriqué avec du caoutchouc de l'ancien prix. L'opération est avantageuse : tout bénéfique. En 1925, au moment où les prix étaient les plus hauts, lorsque les cours atteignaient 4 sh. 4, il a été prouvé par le calcul que le prix du caoutchouc brut

entrant dans le pneumatique était évalué à 6 shillings. Aussi les manufacturiers ont-ils vu d'un mauvais œil la baisse rapide de ces prix!

Naturellement, ils se sont gardés d'en rien dire.

Et comme j'esquisse un geste de doute :

— Allez voir mes confrères. On vous le confirmera!

En effet, on me l'a confirmé.

Une autre question était intéressante à poser. C'était celle des stocks. Les stocks de Londres constituent en effet un régulateur sur lequel sont fixés les yeux de tous les caoutchoutiers.

En décembre 1923, ce stock était de 60.000 tonnes.

En novembre 1925, il était tombé à 4.500 tonnes.

En août 1926, il était remonté à 30.000 tonnes.

Fallait-il attacher une importance extrême à ces fluctuations? Était-il exact de prétendre qu'elles avaient une influence directe sur les cours?

— Les stocks montent, dis-je à un importateur.

— Les stocks montent parce que les prix de Londres sont plus hauts que partout ailleurs, et parce que tout le monde envoie son caoutchouc à Londres pour être revendu. Cela ne veut pas dire autre chose. Des gens vous soutiendront que les stocks de caoutchouc ne sont pas indispensables, que le caoutchouc n'est pas un article comme le café, le coton, le blé, qui croissent pendant une saison déterminée, et qu'il faille emmagasiner pour la période pendant laquelle on ne peut le récolter.

Le caoutchouc est produit l'année courante, en quantités journalières à peu près égales. Par conséquent, les stocks, théoriquement, ne sont pas indispensables.

Une ménagère de Londres n'emmagasinera pas son eau,

parce qu'elle sait qu'elle coulera toujours au robinet. Par contre, elle achètera le samedi son roastbeef pour deux jours, parce qu'elle sait que le dimanche toutes les boutiques sont fermées.

On n'a pas besoin d'emmagasiner le caoutchouc.

Les stocks de caoutchouc n'ont d'autre intérêt que de faciliter aux petits fabricants l'achat d'une matière première qu'ils ne peuvent se procurer directement C.I.F. par grandes quantités. C'est leur seule raison d'être. Et, à mon avis, il est utile que le tonnage stocké à Londres s'élève à une cinquantaine de mille tonnes.

N'attachons pas trop d'importance à ces mots : diminution, augmentation du stock de Londres. Il y a surtout déplacement de stocks. Au cours d'une année, que le caoutchouc soit manufacturé ou non, il existe en quantité presque invariable. En novembre 1925, au moment où le stock de Londres s'élevait à 5.000 tonnes, le stock de produits manufacturés était en Amérique de 70.000 tonnes. Ce stock américain a diminué actuellement de moitié, et cette diminution correspond à une augmentation des stocks bruts, à Londres, de 30.000 tonnes.

Pourquoi?

Parce que les livraisons à terme faisant prime en ce moment, les détenteurs de caoutchouc disponible, après avoir fait le calcul du prix de revient, en ajoutant au prix d'achat l'intérêt, l'assurance et le magasinage, préfèrent garder leur caoutchouc pour le vendre à terme. En réalité, une partie du stock n'est donc pas disponible, mais vendue à terme.

Je ne parle pas des banquiers qui ont toujours des fonds à placer, et qui donnent ordre d'acheter du disponible et de revendre à terme avec 7 p. 100 d'intérêt.

Croyez-moi, il ne faut pas s'hypnotiser sur les variations des stocks de Londres.

J'allais ainsi de l'un à l'autre. Bien des opinions étaient exprimées devant moi. Je les enregistrais sans trop m'étonner de leurs divergences. S'en dégagait-il des conclusions?

Les Anglais n'étaient pas unanimes à défendre leur plan de restriction. Certains même prononçaient contre lui des paroles assez vives.

— Nous avons été maladroits, disaient-ils, de mécontenter nos seuls clients sérieux. Nous pouvons vendre moins cher. Les Hollandais finiront par nous concurrencer victorieusement.

Et je comparais ce point de vue d'hommes de bureau à celui de certains planteurs de Singapour, partisans des hauts prix pendant quelque temps encore, non dans l'intérêt du caoutchouc d'aujourd'hui, mais pour l'existence du caoutchouc de demain.

Les autres raillaient froidement la politique américaine, ses manœuvres brusquées souvent maladroites, et assuraient que l'Angleterre resterait maîtresse des prix pendant longtemps encore.

L'un me parla enfin de renforcer le contrôle britannique sur la production mondiale. Il était partisan d'un emprunt de cent millions de dollars à 5 p. 100 garanti par le Gouvernement, et devant permettre aux planteurs expérimentés de leur faire augmenter leur superficie de 50 p. 100.

Ce projet comportant un droit de six *cents* par livre, versé au Gouvernement, devait rapporter au Trésor, après vingt ans, 150 millions de dollars.

Plan-chimère, disaient les adversaires du projet.

Mais tandis que les importateurs de Mincing-Lane parlent

et s'agitent, le Tamil de Malaisie, indifférent, se courbe sur sa coupelle remplie pour recueillir le latex.

## XXXIV

## CONCLUSION

## LONDRES-BOULOGNE-PARIS-NORD

Je viens d'accomplir le tour du monde, lancé sur la question du caoutchouc comme sur une piste élastique. Je suis revenu à mon point de départ. Tous les souvenirs de mon enquête surgissent en foule de ma mémoire: c'est le jeune hévéa surveillé dans une terre nouvellement défrichée par un planteur anxieux, c'est le gâteau de latex coagulé qui sort du laminoir, c'est le marteau du commissaire-priseur de Singapour adjugeant un lot aux enchères, c'est l'ouvrier d'Akron debout devant son tour et qui fabrique un pneu en sept minutes, c'est le trafic âpre et quotidien de tous les courtiers, les importateurs et les marchands de New-York ou de Londres en proie à la panique ou à l'allégresse, c'est enfin, dussè-je paraître excessif, faisant place à mon ignorance au moment du départ, un intérêt affectueux pour le caoutchouc.

D'une culture passionnante, le caoutchouc aux utilisations multiples, est en effet, à l'âge romantique. Après avoir provoqué les désillusions, il autorise les espoirs; après avoir entraîné les premiers planteurs, voici qu'il séduit des industriels, des financiers, voici qu'il préoccupe même de grandes

nations qui s'en disputent le monopole, voici qu'il allume le public tout entier pour lequel, après avoir été une plante d'appartement, il est maintenant une valeur cotée en Bourse.

Achetez-vous du caoutchouc? Que fait le caoutchouc aujourd'hui? C'est un homme qui a gagné des millions dans le caoutchouc!

Phrases entendues dans les milieux les plus divers.

L'avenir du Caoutchouc ?

Y répondre par une affirmation, dire: « Le Monde manquera de caoutchouc dans cinq ans, les plantations doubleront de valeur à bref délai » ou : « Le caoutchouc va bientôt envahir le marché, les cours vont s'effondrer », c'est résoudre le problème dangereusement. C'est se tromper à coup sûr. Les voyants, seuls, prédisent l'avenir avec sérénité. A qui ne possède pas le don de double vue, il convient de se montrer circonspect en évitant de dogmatiser.

Pas un planteur de Malaisie ou d'Indo-Chine, pas un courtier de Singapour, pas un botaniste de Java, pas un manufacturier d'Akron, pas un importateur de Londres ne possède une certitude. Tous ont des impressions. Recueillir ces impressions, les provoquer au besoin, puis les contrôler par des réalités, voilà la tâche de l'enquêteur, dût-il faire un circuit de quarante mille kilomètres pour rassembler tous les éléments d'appréciation qui lui sont nécessaires.

Apprécier, je dis bien, et non affirmer.

Apprécier d'abord la production, ensuite la consommation.

De toutes les prévisions à cet égard, je ne veux retenir qu'un tableau dressé par la « *Rubber Association of America* » (1). Je le publierai de préférence à tout autre, parce que l'Amérique a intérêt plus que tout autre pays à ne point

dramatiser la situation du consommateur et à feindre l'assurance pour stabiliser les prix le plus longtemps possible.

Années	Production mondiale	Consommation mondiale	Excédent ou Déficit
1926	606.000	575.000	+ 31.000
1927	623.000	608.000	+ 15.000
1928	633.000	641.000	— 8.000
1929	637.000	672.000	— 35.000
1930	641.000	703.000	— 62.000

Ce qu'il faut retenir dans ce tableau, n'est point tant l'exactitude problématique des chiffres, que la pénurie de caoutchouc prévue à partir de 1927, pénurie due à un déficit net de la production devant les exigences de la consommation. Sur ce point, tous les caoutchoutiers-statisticiens sont d'accord, qu'ils soient Anglais, Hollandais, Français ou Américains.

Nous manquerons certainement de caoutchouc dans deux ans, et cela, durant une période de plusieurs années.

— Alors? disent les impatients, plantons vite et à tour de bras.

Certes, on n'a pas attendu leurs objurgations pour commencer, et la hausse brusque des prix en 1925 a eu pour effet d'intensifier la culture des hévéas dans toutes les régions d'Extrême-Orient favorables au caoutchouc.

Or, on ne peut guère « ouvrir » annuellement plus de 150.000 hectares de nouvelles plantations dans le monde entier. A cet effort, correspondrait huit ans après (à raison de 300 kilogs par hectare) une augmentation de production de 45.000 tonnes. Cela revient à dire qu'il faut attendre 1932

(1) Office américain du caoutchouc.

pour que les résultats d'une plantation intensive se fassent sentir sur le marché.

Quels seront donc les besoins de la consommation à cette époque?

Si l'on admet que la progression des besoins du monde s'établisse après 1930 sur une addition annuelle de 30.000 à 35.000 tonnes, l'effort accompli actuellement pour augmenter la production restera suffisant.

Mais rien ne prouve que l'industrie automobile qui consomme 75 p. 100 du caoutchouc mondial, ne précipite pas son essor. Depuis ces dix dernières années, le nombre d'automobiles enregistrées en Amérique et au Canada a augmenté de sept fois.

En 1895, il y avait dans ces deux pays, quatre automobiles;

En 1915 : deux millions et demi;

En 1925 : presque vingt millions.

Actuellement, on peut compter, à la fin de 1926, plus de vingt-cinq millions d'autos (voitures légères ou camions) roulant.

Si nous calculons qu'une auto, en moyenne, consomme vingt kilos de caoutchouc brut par an (un train de pneus ou bandages avec roue de rechange), voici déjà 500.000 tonnes de caoutchouc consommées chaque année, sur les 600.000 de la production.

Que se passera-t-il demain, si la construction d'automobiles progresse sur le rythme de 1920-1925, c'est-à-dire en augmentation de 13 p. 100 chaque année? La consommation du caoutchouc augmentera parallèlement. Le Monde aura besoin chaque année, de 60.000 tonnes supplémentaires. A cette demande, les planteurs ne pourront opposer que 45.000

tonnes correspondant à une plantation intensive arrivant à échéance de 1932. La pénurie apparaît donc probable.

On peut objecter que l'industrie automobile atteindra, tôt ou tard, son point de saturation. Il est évident que certains états comme la Californie (une auto pour 3,2 habitants), l'Ohio, l'Oregon, le Kansas, le Colorado, l'état de New-York et bien d'autres ne pourront, sans inconvénient, augmenter encore leur proportion d'automobile par habitant sans condamner l'usage de l'automobile.

Mais, par contre, le reste du Monde ne commence qu'à s'ouvrir au trafic et à la circulation des voitures à moteur. Un million de voitures neuves ont été lancées en 1925 sur le marché (Etats-Unis non compris). Des pays neufs préfèrent au rail, la route. En Amérique même, la voie ferrée qui comporte des frais d'établissement coûteux, n'est envisagée que comme ligne-mère de grande jonction. Les communications sur voies secondaires sont désormais assurées par la route, c'est-à-dire l'auto-car pour les voyageurs et le camion-automobile pour les marchandises.

L'Argentine, le Brésil, le Mexique, toutes les jeunes républiques de l'Amérique du Sud dédaignent la locomotive et accueillent le camion cinq tonnes. En 1925, l'Argentine a augmenté son matériel automobile en service de 44,1 p. 100 sur 1924.

L'Asie possède actuellement près de 250.000 voitures et ses importations d'autos sont de 30 p. 100 plus élevées que l'année précédente.

L'Afrique fait rouler aujourd'hui 140.000 voitures. Ses importations s'élèvent de 37 p. 100 sur 1924.

L'Océanie, dans son dernier recensement, accuse près de cinq cent mille autos, quant à l'Europe, c'est par une augmentation de cinq cent mille voitures en service sur l'année

précédente, qu'elle traduit son activité circulatoire. Elle fait rouler exactement 2.668.558 autos de tourisme et camions.

Ces chiffres, et surtout la progression de ces chiffres, comportent un enseignement : c'est que la consommation du caoutchouc promet de croître chaque année dans des proportions considérables, sans qu'il soit même tenu compte des milliers d'articles divers, fabriqués pour d'autres fins que celles de l'automobile.

Puisque l'avenir semble si favorable, pourquoi les Anglais font-ils jouer à tout moment les ficelles du plan Stevenson en dressant le spectre de la surproduction comme un épouvantail ?

Dans les prodromes d'une guerre économique comme celle qui va mettre aux prises l'Angleterre et l'Amérique, les adversaires, avant de montrer leurs armes, se composent une attitude.

L'habileté suprême du plan Stevenson était de poursuivre deux buts en masquant l'un par l'autre :

1° Diminuer la production ou *feindre de la diminuer* pour ébranler le moral du consommateur, l'obliger à précipiter ses achats et relever les prix du marché ;

2° Protéger les plantations anglaises qui, après avoir *surproduit*, étaient anémiées et à bout de souffle.

Le premier but est atteint. Les cours sont à présent rémunérateurs. Le planteur est incité à continuer et même à intensifier la culture des hévéas.

Le second objectif est plus délicat. Il s'agit de préserver, par une restriction savamment étudiée, le capital vivant que constitue une plantation de caoutchouc. En d'autres termes, de réduire la saignée quand les prix sont bas, pour éviter le gaspillage d'une matière première qui ne se trouve pas

en quantité suffisante pour être vendue sans une marge de bénéfices encourageante pour le planteur. Politique de prévoyance.

A ceux qui diront : « L'Angleterre s'est assuré le contrôle des deux tiers de la production et ce contrôle est intolérable » les Anglais peuvent répondre :

— Nous avons commencé les premiers à nous intéresser à la culture de l'Hévéa, nous avons cru les premiers au caoutchouc de plantation, nous avons engagé les premiers des capitaux énormes, nous entendons conduire nos affaires comme il nous plaît. Rien ne vous empêche de planter à votre tour et de nous concurrencer sur le marché mondial.

Réponse indiscutablement adressée aux Américains.

Mais dont la France peut faire utilement son profit.

L'arbre à caoutchouc ne peut croître au-delà d'une zone limitée à dix degrés au nord ou au sud de l'Équateur.

Si les Américains s'émeuvent actuellement, c'est qu'ils n'ont pas de colonies (à l'exception des Philippines) situées dans cette zone.

*La France, elle, a l'Indo-Chine.*

Que les Américains se repentent amèrement aujourd'hui de n'avoir pas su prévoir en 1922, *alors qu'ils connaissaient l'existence du plan Stevenson*, le développement que prendrait chez eux l'industrie automobile, qu'ils n'aient pas voulu — comme disent les courtiers — « s'appliquer » des quantités énormes de caoutchouc à des prix rémunérateurs ou acquérir des plantations que les Hollandais étaient prêts à céder au-dessous de leur prix de revient, ou encore signer des contrats pour des périodes de 1, 2, 3, 4 ans, à des prix s'établissant autour de 1 shilling; qu'ils aient joué sur la baisse du caoutchouc et soient responsables de la hausse

subséquente, ceci les regarde, et il est probable que cette erreur économique leur coûtera cher.

*Mais la France — je le répète — a l'Indo-Chine.*

*Et l'Indo-Chine, c'est, en puissance, du caoutchouc.*

*Grâce à son climat, à son sol, à sa main-d'œuvre, l'Indo-Chine pourrait produire, dans une vingtaine d'années 100.000 tonnes de caoutchouc, le sixième de la production mondiale, qui lui rapporteraient, au cours actuel, près de deux milliards par an.*

Or elle en produit à peine dix mille tonnes, chiffre qui n'atteint pas le quart de la consommation de la France, évaluée à 42.000 tonnes.

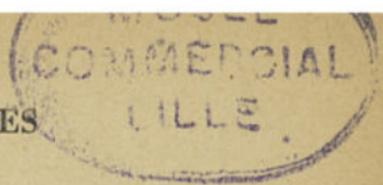
Ceci, n'est-il pas vrai, se passe de commentaires.

FIN





TABLE DES MATIERES



I. — Penang .....	19
II. — Cahuchu .....	24
III. — Malaisie .....	30
IV. — A tout « saigneur » tout honneur.....	36
V. — Coolies .....	42
VI. — Morte, la jungle .....	48
VII. — L'intermédiaire .....	55
VIII. — « Mon fils, gardez-vous à droite! » « Mon fils, gardez- vous à gauche! » .....	63
IX. — Le plan Stevenson .....	67
X. — Singapour .....	75
XI. — Enchères et statistiques .....	82
XII. — Encore des chiffres .....	90
XIII. — Java .....	96
XIV. — Graines, greffes et botanistes .....	103
XV. — Medan contre Djambi.....	111
XVI. — Production-consommation .....	120
XVII. — Saïgon, fille de France .....	127
XVIII. — Vers les terres rouges .....	133
XIX. — Les bâtisseurs de forêts .....	140
XX. — Village Moï .....	148
XXI. — Le missionnaire .....	155
XXII. — animateurs de l'Indo-Chine .....	162
XXIII. — Champion de France .....	168
XXIV. — Main-d'œuvre indigène .....	176
XXV. — Qui perd, gagne .....	183
XXVI. — Le financier et le politicien .....	189
XXVII. — Saïgon — New-York .....	196
XXVIII. — Le vomitoire .....	203
XXIX. — Akron, capitale du caoutchouc .....	209
XXX. — Le point de saturation .....	217
XXXI. — Wall-street .....	225
XXXII. — Le duel .....	232
XXXIII. — Ce qu'on dit à Mincing-Lane .....	239
XXXIV. — Conclusion .....	246

IMPRIMERIE FRANÇAISE DE L'ÉDITION  
12, rue de l'Abbé-de-l'Épée, Paris (5<sup>e</sup>)

MUSÉE  
**LA LIBRAIRIE STOCK**  
 LILLE

ŒUVRES FRANÇAISES

ŒUVRES ÉTRANGÈRES

LITTÉRATURE

**APOLLINAIRE** : L'Herésiarque. Anecdotiques.

**Léon BLOY** : Belluaires et Porchers. — Le Sang du Pauvre. — Lettres à sa Fiancée. — Propos d'un Entrepreneur de Démolitions. — Le Pal et Nouveaux Propos.

**Élémir BOURGES** : La Nef. — Le Crépuscule des Dieux.

**BRIEUX** : Théâtre Complet.

**CENDRARS** : Kodak.

**J. CHARDONNE** : L'Épithalame.

**J. COCTEAU** : Le Grand Écart. — Le Potomak. — Dessins. — Le Rappel à l'Ordre. — Plain-Chant. — Orphée.

**P. GÉRALDY** : Toi et Moi. — Aimer. — Le Prélude. — Les Grands Garçons. — Robert et Marianne.

**Paul RAYNAL** : Le Tombeau sous l'Arc de Triomphe. — Le Maître de son Cœur.

**KIKOU YAMATA** : Masako.

**PHILOSOPHIE (série orange)**

**Romain ROLLAND** : Mahâtma Gandhi.

**KEYSERLING (comte)** : Le Monde qui naît.

**KROPOTKINE** : L'Éthique.

**ROUPNEL** : Siloë.

**Norman ANGELL** : Les Illusions de la Victoire.

**Wilfred MONOD** : Jésus ou Barabbas.

**SCIENCES**

Collection LA CULTURE MODERNE. Vol. de 128 p. sur les questions scientifiques d'aujourd'hui (demandez le catalogue).

BIBLIOTHEQUE COSMOPOLITE

**ANDERSEN.** — **BARRETT BROWNING.** — **BJÖRNSSON.** — **BOUNINE.** — **CHTCHÉDRINE.** — **G. ELIOT.**

**GANDHI.** — **LAGERLOF.** **KIPLING.** — **KROPOTKINE.**

**Th. MANN.** — **MARLOWE.** **G. MOORE.** — **A. NEGRI.**

**T. de QUINCEY.** — **SHELLEY.** — **STEVENSON.** — **STRINDBERG.** — **SWINBURNE.**

**TOURGUENIEFF.**

**O. WILDE.** — **St. Ed. WHITE.** **R. TAGORE.** — **TOLSTOI.**

*Leurs œuvres principales en volumes in-16 sous couverture forte en deux couleurs (demandez le catalogue).*

**CABINET COSMOPOLITE**

*fondé en 1926, in-18 grand Jésus.*

1. **G. MOORE** : Confessions d'un jeune Anglais (épuisé).

2. **WYSPIANSKI** : Deux Tragedies (épuisé).

3. **STRINDBERG** : La Chambre rouge (épuisé).

4. **JEAN-PAUL** : Quintus Fixlein.

5. **DOSTOIEVSKY** : La Voix souterraine.

6. **TAGORE** : Le Cycle du Printemps.

7. **KIVI** : Les Sept Frères.

8. **K. MICHAELIS** : Femmes.

9. **SCHNITZLER** : M<sup>lle</sup> Else.

10. **HAWTHORNE** : Contes.

11. **HOFFMANN** : Les Élixirs du Diable.

12. **KINCK** : Les Tentations de Nils Brosme.